











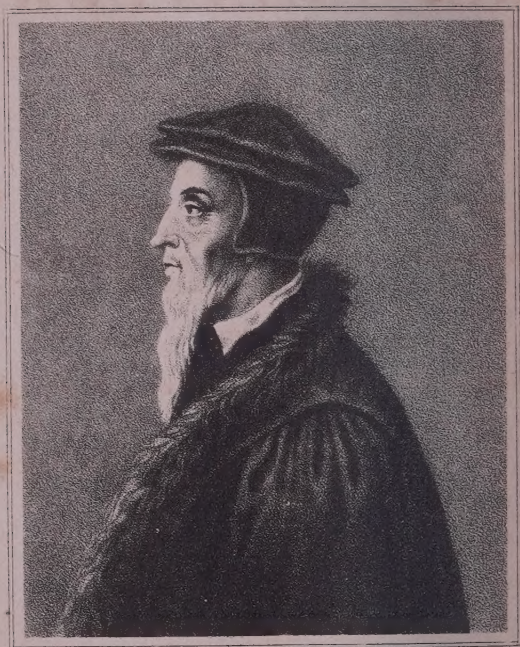
**LE RÉFORMATEUR**

**DE**

**LA FRANCE ET DE GENÈVE.**

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX  
DE TOULOUSE.





*Litho. Cassan, Toulouse.*

*L. Dulac, fecit.*

*Jean Calvin.*

# LE RÉFORMATEUR

DE  
LA FRANCE ET DE GENÈVE

## JEAN CALVIN

SA FAMILLE, SON CARACTÈRE, SA CONVERSION,  
SA MISSION, SES TRAVAUX,  
SON INFLUENCE, L'ÉTENDUE DE SON ŒUVRE ET SON ÉPOQUE,  
SA POSTÉRITÉ SPIRITUELLE ;

### APPRÉCIATION

D'APRÈS SES OUVRAGES, LES MEILLEURS DOCUMENTS ET D'IMPORTANTES  
PUBLICATIONS ;

Par G. GOGUEL, pasteur.



TOULOUSE,  
SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX.

Dépôt : rue des Balances, 35, hôtel Sans.

—  
1863.

3X  
9418  
G6  
1863





APRÈS LES TÉNÈBRES, LA LUMIÈRE.

Je puis toutes choses  
en Christ qui me fortifie,

*Philippiens, IV, 13 :*

C'est Christ  
qui me fournit de force,

*Commentaires de Jehan Calvin.*

LE JOUR COMMENCE A SE LEVER SUR LE 16<sup>e</sup> SIÈCLE.



## INTRODUCTION.

---

### **Les documents et les sources. Réveil et progrès des études historiques.**

Les véritables documents pour écrire la vie de Calvin , sont ses œuvres elles-mêmes , son *Commentaire sur le Traité de la Clémence* de Sénèque, son *Institution de la Religion chrétienne* , ses nombreux *Traités*, même son *Inventaire de tous les corps saints et reliques qui sont tant en Italie qu'en France, Allemagne, Espagne, et autres royaumes et pays*, sa vaste *Correspondance française*, ses trois cent quatre-vingt-dix-sept *Lettres et réponses en langue latine* , où nous avons dû puiser, son *Catéchisme*, ses cinq gros volumes de *Commentaires* sur la Bible , celui sur le *livre des Psaumes* , où il dit : « En somme , tout ce qui peut servir à nous encou-

entièrement différents , selon l'esprit qui domine et dirige les auteurs , selon les documents qu'ils ont consultés, ou selon qu'ils appartiennent par leurs croyances , ou par des formes et des rites , à telle ou telle communion. Sous ce rapport , il ne devrait point en être ainsi , l'impartialité la plus grande étant le premier devoir et le premier mérite de tout historien , d'un écrivain quelconque , tant soit-il élevé ou infime. Ce n'est que peu à peu que se forme l'école historique impartiale , qui exclut de son sein le fanatisme , l'intolérance , la mauvaise foi , le bouillonnement des passions désordonnées. -

Le réveil et le progrès des études historiques sont marqués par des publications plus ou moins étendues et savantes , par d'autres essentiellement populaires que le bon marché permet de lire en famille. Ces histoires , ces études , ces vies , ces commentaires , ces lettres , ces traités jettent une lumière précieuse sur le champ d'activité de nos pères , sur le courage intrépide que leur donnaient les convictions religieuses qui animaient et soutenaient leur cœur dans les plus grandes épreuves , en présence du martyre.

Quant aux biographies , elles sont en général recherchées avec empressement , et quelques épargnes faites en vue de se procurer de ces livres qui paraissent de temps en temps , ne sauraient être trop encouragées parmi la jeunesse et dans les classes ouvrières qui lisent encore peu , non-seulement faute de loisirs , mais plus encore par manque de goût et de besoin intérieur.

Peut-être notre travail , consacré à l'illustre Calvin , offrira-t-il quelque intérêt , même à ceux qui ont déjà beaucoup lu sur la glorieuse époque de la Réforme , sur les hommes d'élite qui y ont attaché leur nom par leur obéissance et leur fidélité à Dieu , au milieu des plus grands périls , et par les vertus évangéliques qui brillèrent dans leur humble vie , dans leur carrière exceptionnelle éminemment utile à toute la chrétienté.

Nous savons que ces pages ne peuvent instruire et édifier que sous la bénédiction spéciale du Seigneur , c'est pourquoi nous lui demandons de le vouloir ainsi au milieu de son peuple. Il nous est témoin que nous nous sommes efforcé de rester fidèle à l'équité historique , en allant d'abord aux premiers et vé-

ritables documents , puis en consultant beaucoup de travaux modernes ou de sources secondaires, méthode incontestablement logique et sûre pour que le jour se lève enfin sur le seizième siècle, sur Calvin et sur son époque. Notre grain de sable sera peut-être utile à l'édifice. Dieu le veuille !

---



# LE RÉFORMATEUR

DE

## LA FRANCE ET DE GENÈVE.

---

### I.

La famille Caulvin : jeunesse du fils Jehan ; sa conversion , ses voyages , sa présence en Piémont.

Si l'on veut bien connaître un homme, son caractère, son cœur, on recherche son berceau, son origine, l'éducation qu'il a reçue au foyer domestique, les premières directions qui lui ont été données ; toutes choses importantes, puisqu'elles contribuent à déterminer la carrière qu'il suivra sous le regard de Dieu, et qu'elles offrent beaucoup d'intérêt au lecteur. Voilà pourquoi toutes les biographies remontent, autant que possible, aux premières années de l'individu dont on veut étudier les destinées, l'influence qu'il a exercée dans une certaine sphère ; et c'est par

où nous voulons aussi commencer, en venant présenter la vie de l'homme qui fut appelé à être le réformateur de la France par son séjour à Paris, à Orléans, à Bourges, en Angoumois, à Poitiers et ailleurs, surtout par sa correspondance et tous ses écrits, comme il le fut de Genève qui devint la capitale du protestantisme européen au seizième siècle. Nous verrons combien s'étendit au loin l'influence de ses vues, de ses doctrines et de son autorité.

Gérard Caulvin et la dévote Jeanne Lefranc formèrent un ménage heureux, avec cinq fils dont l'un devint célèbre dans le monde savant et au sein de la chrétienté. Ce fut Jehan ou Jean, qui naquit le 10 juillet 1509, et fut présenté par un chanoine, son oncle, sur les fonts de baptême dans l'église de Sainte-Godeberte, à Noyon, ancien bourg bien connu en Picardie, aujourd'hui chef-lieu de canton dans le département de l'Oise. Son père, homme probe, *de bon entendement et de bon conseil*, qui avait rempli les emplois de notaire apostolique, de procureur fiscal du comté, de secrétaire de l'évêché et de promoteur du chapitre, s'était concilié l'estime et l'amitié des gentilshommes du voisinage, et surtout du seigneur de Mommor, première noblesse du pays. Jean fut élevé sous la direction d'un précepteur avec les enfants de cette mai-

son respectable, dont un des membres, Charles de Hangest, occupait alors le siège épiscopal de Noyon. Ce jeune fils les accompagna à différents collèges de Paris. Sa mère qui était très-dévote et son père eurent la pensée d'en faire un prêtre, vu sa conduite exemplaire et son aptitude à étudier. Dans ses Commentaires sur les Psaumes, Calvin dit : « Dès que j'étais jeune enfant, mon père m'avait destiné à la théologie. » A douze ans, il fut nommé chapelain de la cathédrale de Noyon avec un bénéfice ou un traitement ; puis il eut la cure de Marteville, de laquelle il passa à celle de Pont-l'Evêque, lieu de naissance de son père. On a dit que tant de faveurs et de protection lui avaient été accordées, parce qu'on avait reconnu que ce Picard était sorti grand des mains du Créateur.

Son caractère se dessina bientôt : Calvin ne se soucia bientôt plus de la soutane, et ne tarda pas de manifester une certaine répulsion pour la messe. D'où pouvait provenir un pareil changement ? Le Seigneur, dans son conseil mystérieux, voulut qu'il y fût conduit à la suite de relations intimes avec certains hommes qui avaient étudié sérieusement, puis goûté les nouvelles doctrines venues d'outre-Rhin, apportées d'Allemagne et de Suisse au sein de la France et notamment à Paris.

Pierre-Robert Olivetan, qui retoucha en 1534 et 1535 la version des Ecritures en usage en France, celle de Jacques Faber ou Le Fèvre, paraît avoir été l'instrument de la conversion de Calvin auquel il communiqua son travail. Le Fèvre, d'Etaples en Picardie, fut le premier qui prêcha la Réforme dans sa patrie. Il avait fait imprimer à Bâle, en 1525, une traduction en langue vulgaire du Nouveau-Testament, ouvrage rare ; une Bible, à Anvers en Belgique, de 1528 à 1532, qui a servi de modèle à toutes celles publiées jusqu'à ce jour, et qui « chassa la barbarie hors de la fameuse université du monde. » Dans une *épître exhortatoire*, Le Fèvre s'exprime ainsi : « Voici maintenant le temps acceptable : voici maintenant les jours de salut : aussi maintenant le temps est venu que Notre-Seigneur Jésus-Christ, seul salut, vérité et vie, veut que son Evangile soit purement annoncé par tout le monde, afin qu'on ne se dévoie plus par autres doctrines des hommes..... Mes frères et sœurs, cheminons en la lumière du jour, en la lumière de la sainte Evangile, ayant toute notre fiance de vraie adresse au vrai soleil et jamais nous ne offenserons Dieu..... N'allons à autre que au père céleste par Jésus-Christ et en Jésus-Christ comme sa parole nous commande, et nous serons en-

fants de Dieu en lui et de par lui , enfants de grâce et de lumière , enfants de esprit et de vie. Alors nous vivrons de son esprit et de sa vie qui est tout ; et non du nôtre et de la nôtre qui n'est rien. Laissons la chair ; prenons l'esprit. Laissons la mort ; prenons la vie. Laissons la nuit et prenons le jour ; sachant , comme dit saint Paul , que la nuit est passée et le jour est approché , et que les œuvres précédentes ont été œuvres de ténèbres. Sachons que les hommes et leurs doctrines ne sont rien , sinon de autant qu'elles sont corroborées et confirmées de la Parole de Dieu. Mais Jésus-Christ est tout. Il est tout homme et toute divinité ; et tout homme n'est rien , sinon en lui ; et nulle parole d'homme n'est rien , sinon en la Parole de lui..... Le Seigneur Dieu dit : Je donnerai ma foi en leurs intérieurs , et l'écrirai en leur cœur. Et qui est cette foi , sinon la foi évangélique et les écritures du Nouveau-Testament ? Nous ne devrions point doncques les lire seulement et les avoir en livres matériels , mais les tenir promptement en mémoire et les avoir écrites en nos cœurs..... »

La version des Ecritures , par Olivetan , ouvrage très-rare et presque introuvable , présente des idées analogues à celles que Luther soutint en 1517 , comme on peut le juger par ces fragments de la préface : « Ceux-là seulement sont

chrétiens qui aiment la Parole de Jésus-Christ dans toute sa pureté ; car la Parole de Christ, c'est la parole de Dieu, l'Evangile de paix, de liberté, de joie, de salut, de rédemption et de vie. Les prêtres doivent les premiers s'efforcer de le répandre pur de toute tache..... Les rois, les princes, les grands, le peuple ne doivent s'attacher qu'au Sauveur, parole vivifiante du Tout-Puissant, et à sa céleste doctrine. Qu'elle soit leur unique étude comme leur unique consolation..... car par l'Evangile seul le monde peut être heureux..... Dans la primitive Eglise, chacun adorait Dieu en esprit et en vérité, et était toujours prêt à rendre compte de sa foi ; maintenant chacun vit dans la superstition et dans l'ignorance. Il est temps de revenir aux croyances apostoliques. Pour atteindre ce but, il faut avant tout acquérir la science, c'est-à-dire chasser les ténèbres qui tiennent l'intelligence captive ; sans cette opération, la lumière des Commentaires ne peut être d'aucune utilité, de même que la lumière des étoiles ne sert à éclairer la nuit que lorsque les nuages qui obscurcissent l'air ont été dissipés, et que le ciel est devenu serein. Mes Commentaires ne doivent pas être assimilés à la lune brillant dans la nuit, mais plutôt à la purification de l'air. Que personne ne s'imagine qu'ils puissent être purifica-



teurs des Evangiles , car les Evangiles ne manquent ni d'illumination ni de perfection ; ils sont par eux-mêmes purs , clairs et parfaits. Quand je parle de purification , j'applique ce terme au système de ces hommes ignorant encore l'esprit de l'enseignement de Jésus-Christ , ajoutant des mystères aux mystères de la Parole de Dieu , nuages qu'il est nécessaire de dissiper. »

Olivetani engagea Calvin à étudier la religion dans sa source , et c'est ainsi que ce jeune homme fut conduit sur le chemin de la vérité par son concitoyen et parent , qu'il fit de rapides progrès dans la connaissance de l'Evangile de notre Sauveur. Plus tard , en 1540 , 1553 , 1565 , Calvin réimprima la Bible d'Olivetani avec corrections en quelques endroits.

Déjà Le Fèvre avait prédit « que Calvin devait être l'auteur de la restauration de l'Eglise en France. Le temps viendra bientôt où Christ sera prêché partout , purement et sans mélange de traditions humaines ; ce qui ne se fait pas maintenant. O Evangile ! fontaine de l'eau vive qui jaillit en vie éternelle , quand régneras-tu dans toute ta pureté ! quand Christ sera-t-il tout en tous ! quand la seule étude , la seule consolation , le seul désir de tous , sera-t-il de connaître l'Evangile , de le faire avancer partout , et que tous soient fermement persuadés , comme

nos ancêtres, que cette Eglise primitive, teinte du sang des martyrs, avait compris que ne rien savoir, excepté l'Evangile, c'était tout savoir. »

Calvin, qui avait connu ces deux chrétiens éminents, dit dans ses *Commentaires sur le livre des Psaumes*, que « Dieu, par une conversion subite, avait dompté et rangé à docilité son cœur, que tous ceux qui témoignayaient quelque désir de la pure doctrine se rangeoyaient pour apprendre vers lui, bien que novice et apprentif, témoignant avec naïveté son ébahissement. »

Que faire, que devenir maintenant? Quelle carrière embrasser et poursuivre? Comme il aime l'étude par dessus tout, que l'amour du travail le dévore, qu'il chérit la science, il se dispose à partir, et espère ne plus être inquiété par personne dans ses lectures de la Bible.

Il se rend à Orléans pour entendre un maître distingué, pour suivre l'enseignement de Pierre de l'Etoile qui illustrait l'université de cette ville. Notre jeune homme a le feu sacré. Quel zèle! quelle ardeur!! Minuit et plus tard le trouvait à l'étude, et chaque matin il se recueillait et réfléchissait mûrement sur ses occupations de la veille. Déjà, on l'avait remarqué, on avait reconnu en lui un homme sérieux; aussi jouis-

sait-il d'un certain crédit , comme le prouvent différentes consultations qu'on allait lui demander sur des affaires très-importantes. Pendant son séjour dans cette ville , « il avança merveilleusement le royaume de Dieu en plusieurs familles , enseignant la vérité , non point avec une langue affectée , dont il a toujours été ennemi , mais avec telle profondeur de savoir , et telle et si solide gravité en son langage , qu'il n'y avait dès lors homme l'écoutant qu'il n'en fût ravi d'admiration. »

Toujours avide de voir et d'apprendre , d'augmenter la somme de ses connaissances et de comparer , il forma le projet de quitter Orléans où il venait de goûter les leçons de Pierre de l'Etoile , célèbre professeur de droit qui devint président au Parlement. Il résolut d'aller à l'université de Bourges , la plus florissante de France. S'étant rendu , en effet , dans la capitale du Berri en 1531 , il devint l'élève du savant et éloquent jurisconsulte milanais André Alciat et du professeur de grec Melchoir Wolmar avec lequel il lut le Nouveau-Testament dans cette langue , et qui le décida à embrasser publiquement la Réforme et à s'en faire l'apôtre. Il se mit donc à s'en occuper d'une manière toute spéciale pour la gloire du règne de Dieu et pour le bonheur des populations décimées par l'ignorance. « Non-seulement il

fortifia le petit nombre de fidèles qui étaient dans la ville de Bourges, mais aussi fit plusieurs sermons dehors, en quelques châteaux et bourgades où il était appelé, et nommément à Lignières, étant reçu et ouï très-volontiers du seigneur et de la dame du lieu, heureux de l'entendre prêcher quelque chose de nouveau. » Sa vie active commença au sortir de cette université. Plus tard, ceux qui avaient eu le bonheur de suivre ses prédications et explications simples de l'Évangile, formèrent une Eglise régulièrement constituée.

Ayant appris la mort de son père, il jugea à propos, sur la demande de sa famille, de retourner à Noyon pour y régler différentes affaires et, en même temps, pour se démettre des bénéfices ecclésiastiques et de la cure dont il jouissait, sa conscience ne lui permettant plus de les conserver ou de vivre *aux dépens du crucifix*, vu les nouvelles opinions religieuses qu'il avait, et qu'il fit partager dans ce voyage à plusieurs de ses concitoyens, ainsi qu'à son frère Antoine, à sa sœur Marie, qu'il n'oublia pas dans son testament, et à un chanoine qui n'eut pas le courage de persévérer, et qui rentra dans le giron de l'Eglise catholique.

Calvin revint ensuite à Paris, en 1533, s'y lia avec plusieurs hommes que la Réforme comp-

tait déjà au nombre de ses disciples, de ses témoins, de ses apôtres. Il fit la connaissance d'un riche marchand nommé Etienne de La Forge, chez lequel il logeait, et qui ne tarda pas d'être arrêté et brûlé (en 1535), supplice très-commun dans ces temps d'ignorance, de fanatisme et de législation barbare, comme nous en trouverons bien d'autres exemples. Dès ce moment, Calvin, surexcité dans son âme, se voua tout entier à l'étude des doctrines de l'Evangile et des sciences théologiques.

En rapports fréquents avec le recteur de l'université de Paris, Copus, il l'avait aidé à composer une harangue ou sermon d'apparat que le recteur ne craignit pas de prononcer en pleine chaire le jour de la fête de la Toussaint, le 1<sup>er</sup> novembre 1533. Mais y ayant semé quelques principes oubliés de l'Eglise romaine, par exemple, la justification par la foi en Jésus-Christ, la Sorbonne et le Parlement en furent irrités, crièrent bien haut au scandale, et toutes les corporations catholiques furent mises en émoi. A la suite de cette affaire grave, Nicolas Cop fut gagné à la Réforme et obligé de quitter Paris sur le champ, ainsi que celui qui l'avait compromis en l'éclairant sur les voies du salut. « Il sentait chaud dans Paris pour ceux qui sentaient mal de la foi. » Alors Calvin fit cette réflexion :

« Si la vérité ne peut demeurer en France , aussi ne le puis-je. Je ne veux meilleur sort que celui de la vérité. »

Après avoir été errant un certain temps, sans savoir où reposer sa tête, chassé de lieu en lieu, sans asile quelque peu sûr, il se rendit en Normandie et y séjourna un instant; on dirait la tournée d'un pieux missionnaire qui va de maison en maison. Partout où il passe, il jette les semences de la Réforme dans toutes sortes de terrains, et attire à sa cause des âmes dévouées et des hommes qui aiment la lumière, la science, la vérité.

Ayant ensuite pris le chemin de la Saintonge avec Loys du Tillet, d'autres écrivent Louis Dutillet, curé de Claix en Poitou, chanoine et archidiacre d'Angoulême qui penchait aussi vers la Réforme, il se livra dans cette contrée à de profondes méditations, et finit par éprouver qu'il avait reçu du Seigneur la haute mission de prêcher et de défendre l'Evangile. On prétend qu'il eut un auditoire à Saint-Même dans l'arrondissement de Cognac, à Girac près d'Angoulême, à Saint-Saturnin, au château de la Roche-Coraille où il y a des grottes naturelles très-spacieuses, retraites habitées alors clandestinement par plusieurs amis de la Réforme. Comme il avait fait la connaissance de plusieurs



ecclésiastiques de la contrée , tels qu'Antoine Chaillon , prieur de Bouteville , l'abbé de Bussac , Charles Girault d'Auqueville , et aussi du sieur de Torsac , qui jouit plus tard d'un grand crédit parmi les calvinistes d'Angoulême , il parvint à leur inspirer à tous la plus grande confiance. Aussi lui demandèrent-ils de leur composer des formulaires liturgiques , des exhortations chrétiennes , des sermons pour les lire au prône dans leurs paroisses , afin d'accoutumer le peuple à la recherche de la vérité et de lui donner « quelque goust de la vraie et pure cognoissance de son salut par Jésus-Christ. »

C'est alors que Calvin commença à composer *l'Institution* , dont nous parlerons bientôt , qu'il *en ourdit premièrement la toile pour suspendre la chrétienté*. Il en communiqua les premiers chapitres ou les premières ébauches à ses amis , en particulier aux familles de la Place et au sieur de Saint-Hermine qui habitait le château de Fa près d'Angoulême.

Ainsi les idées nouvelles répondaient si bien aux dispositions générales du temps , que les curés mêmes , dans l'exercice de leurs fonctions , se prêtaient à les répandre et les demandaient avec empressement. Enfin , après un voyage en Allemagne , il administra la cène du Seigneur à Poitiers où il avait gagné des partisans à la

cause de la Réforme. En présence de plusieurs personnes, tels que le lieutenant-général au siège de Poitiers, Antoine de la Duguie, docteur régent de l'université, Philippe Véron, procureur, Albert Babinot, professeur des Institutes, le docteur régent Le Sage, l'avocat Jean Boissence, Calvin traita la question de ce sacrement. Ces réunions se tenaient, pour plus de sûreté, dans les grottes de Saint-Benoît et Croutelles, tantôt à la ville, tantôt à la campagne. C'est là que le jeune réformateur s'écria, en montrant la Bible ouverte devant lui : « Voilà ma messe, voilà la règle dans laquelle je n'ay pu trouver autre sacrifice que celui qui fut immolé à l'autel de la croix. »

Il était impossible que tant d'activité et de pareilles opinions n'éveillassent pas la vigilance des adversaires de l'Evangile. Aussi Calvin ne se trouvant pas en sûreté sur les bords de la Charente, quoique caché sous les pseudonymes de Deparçon, de Charles de Happeville ou Hippeville, Jean de Bonneville, dont plusieurs de ses lettres sont signées, se vit contraint par les circonstances de chercher un asile en Italie avec Dutillet ou Haulmont, en 1534, auprès de la duchesse de Ferrare, Renée, fille de Louis XII, roi de France. Depuis longtemps, il désirait faire la connaissance de cette femme dont les

vertus exemplaires et la piété s'étaient répandues au loin. La patrie de Savonarole était le rendez-vous de nombreux théologiens et savants suspects à Rome ou à leurs souverains. A l'instar de Marguerite de Valois, Renée protégeait à sa cour, devenue l'un des foyers de la lumière évangélique, les doctrines austères des partisans de la Réformation. Calvin y fut reçu avec distinction, et eut la joie de confirmer la duchesse dans son attachement à l'Evangile, ainsi que plusieurs autres personnages. Mais Rome jeta bientôt un regard d'inquiétude sur l'Italie, cet antique foyer du catholicisme le plus pompeux; Rome s'indigna de l'audace des étrangers réfugiés à Ferrare, et Calvin surtout, poursuivi là par l'inquisition comme sur le sol français, fut obligé de partir en 1535. Ayant gagné le val d'Aoste, en Piémont, il y prêcha la Réforme avec succès à plusieurs familles nobles, telle que celle de Soubise, aux gentilshommes Tillier, Besenval, Champvillain, de la Crète, Antoine de la Visière; à des membres influents de la bourgeoisie : Jean Bovet, Barthélemy Bugnion, Chandin, Gay, Saluard; et à quelques savants favorables aux doctrines nouvelles. Il exposait le système du salut, proclamait la nécessité d'un culte en esprit, et ses exhortations se gravaient dans les âmes. Il devint là le cen-

tre de réunions actives , dont on devine le caractère et dont on pressent le but. On voit encore dans cette vallée qui renferme une population de 83,000 âmes , la ferme de Calvin , la fenêtre ou la maison qui lui servait d'asile. L'avocat Léonard de Vaudan lui procura une retraite dans la grange de Bibian , peu distante d'Aoste ; elle est remplacée , aujourd'hui , par un bâtiment près duquel se trouve une petite chapelle. Des prédications attirèrent bientôt plusieurs auditeurs dont le nombre augmenta par les billets que Calvin fit placarder pour engager les bourgeois à se rendre aux assemblées évangéliques. Le mouvement se propageait , les deux tiers de la ville et beaucoup de chanoines étaient devenus partisans des nouvelles idées , lorsque le duc de Savoie et l'évêque Pierre Gazzini de Verceil prirent les mesures politiques et militaires les plus rigoureuses. Cet évêque , chanoine de Saint-Jean-de-Latran , était un prélat altier , impérieux , violent , mêlé depuis plusieurs années à toutes les entreprises qui avaient pour but le rétablissement de l'autorité du duc et l'extermination de l'hérésie à Genève. Un ordre d'arrestation fut lancé contre le mystérieux étranger ; mais les amis de Calvin , prévenus à temps , purent le faire évader le 8 mars 1536 ; plusieurs d'entre eux , tels que de Vaudan , Bosenvall ,

Tillier, un des membres de la famille de Chalans, ainsi que Borgnion, bourgeois, et plusieurs ecclésiastiques frappés de l'excommunication épiscopale, l'accompagnèrent dans son périlleux voyage au travers des gorges du Saint-Bernard, et dans la suite, ils eurent la joie d'apprendre qu'un certain nombre de prosélytes, demeurés à Aoste, avaient souffert le dernier supplice plutôt que de renier leur foi. Dans la principale rue de cette ville, s'élève une colonne moins intéressante au point de vue de l'art que par les souvenirs qu'elle rappelle. C'est une fontaine surmontée d'une croix, sur le piédestal de laquelle est gravée cette inscription en latin : « Cette croix, érigée l'an 1541 en commémoration de la fuite de Calvin, restaurée l'an 1741 par la religieuse fidélité de nos pères, a été renouvelée l'an 1841 par la pieuse munificence de leurs descendants. » Cette ville des Etats-Sardes se glorifie de nos jours de son attachement à la foi catholique; la rue où prêcha Calvin a reçu par les prêtres le surnom de *Malconseil*; après la fuite du réformateur, et, le 4 mai 1557, un chrétien vaudois, Nicolo Sartori, de Quiers en Piémont, fut brûlé vif sur la place d'Aoste où le culte évangélique est de nouveau célébré en face même de la colonne en croix et dans la rue dont nous venons de parler.

L'intolérance et le fanatisme d'un clergé sans connaissance de la Parole de Dieu et redoutant la lumière autant pour ses mœurs que pour ses doctrines , forcèrent donc Calvin à fuir encore , à quitter l'Italie qui avait déjà entendu un instant , à la fin du quinzième siècle , la grande voix du dominicain Savonarole , et plus tard celle de Pierre Martirio Vermiglio , abbé de Saint-Fridiano à Lucques. Notre réformateur fut banni après avoir eu des succès dans la vallée de Grana ; mais à Caraglian , non loin de Coni ou Cunéo , il faillit être lapidé par la populace excitée dans son ignorance ; une *Chronique d'Aoste* , citée par M. Gaberel , dans son *Histoire de l'Eglise de Genève* , dit que des femmes , ameutées par les prêtres , chassèrent Calvin à coups de pierres. Il laissa en ces lieux les meilleurs souvenirs par la semence évangélique qu'il y répandit , et qui paraît y être restée à l'état latent.

---

## II.

Calvin et Sénèque : traité de la Clémence : but du Commentaire de Calvin.

Au moment où la persécution contre les réformés français continuait sa marche sanglante, on ne peut mettre en doute un instant que Calvin ne se sentît poussé intérieurement à prendre leur cause en main, et il le fit avec une énergie rare, une foi d'une fermeté plus rare et plus extraordinaire encore. Des écrivains ont prétendu, et avec raison, qu'il avait déjà publié, dans ce noble but, à Paris en 1532, un commentaire en langue latine du traité *de la Clémence* du philosophe Sénèque qui mourut l'an 66 de l'ère chrétienne, à l'âge de 63 ans, dans la douzième année du règne de Néron.

En rendant attentif à ce remarquable opuscule,

il voulut rappeler aux persécuteurs que la charité, le support, la douceur sont des vertus dont on ne peut négliger la pratique sans manquer aux vrais devoirs du chrétien, espérant, par la publication de ce commentaire, porter les autorités à se relâcher de leurs rigueurs envers les amis des nouvelles doctrines, et surtout exciter la pitié de François 1<sup>er</sup>, le porter à adoucir le sort des partisans de la Réforme. Il est constant que l'austérité de la morale de Sénèque, précepteur et ministre de Néron, qui lui ordonna de se faire ouvrir les veines, et voulut que cet homme de bien, ce fidèle serviteur, devint une des nombreuses victimes de sa tyrannie sanguinaire, avec sa mère et son frère, plaisait au caractère de Calvin.

Si tel fut son but en traduisant ou commentant ce traité, il ne l'atteignit point, car les persécutions continuèrent aussi ardentes que jamais, et redoublèrent même l'année suivante contre tous ceux qui étaient suspects de *lutherie*.

C'est pourquoi, peut-être, a-t-on mis en doute l'intention de Calvin en s'occupant de cet écrit du vieillard Sénèque qui légua à ses amis le seul bien qui lui restait et le plus précieux, l'exemple de sa vie. Dans tous les cas, il témoigne de l'estime que le réformateur en herbe



avait pour les sentiments généreux, et il n'y aurait rien d'étonnant que, témoin des excès de la Sorbonne et du Parlement à l'égard de tous ceux qui osaient s'élever contre les doctrines exorbitantes et les mœurs dépravées qui avaient alors cours, il lui vint à la pensée d'attaquer et de redresser, d'une manière indirecte, ces dispositions persécutrices, ces rigueurs abominables qui devaient étouffer la vérité dans la personne de tous les amis de l'Evangile. Nous voulons présenter quelques extraits de ce traité à l'appui de ce que nous venons de dire, avec quelques observations à la fin.

Sénèque commence ainsi :

« Je me suis proposé, Néron César, d'écrire sur la clémence, pour te servir en quelque sorte de miroir, et en te montrant à toi-même, te faire arriver à la plus grande de toutes les jouissances..... Il est doux d'examiner, de parcourir une bonne conscience..... personne ne peut longtemps porter un masque. Tout ce qui est déguisé reprend bientôt sa nature; tout ce qui repose sur la vérité, tout ce qui, pour ainsi dire, a des racines solides, ne fait que croître et s'améliorer avec le temps..... Tu forces tes sujets d'avouer qu'ils sont heureux, et qu'il ne manque à leur félicité de durer toujours..... De toutes les vertus, nulle ne convient plus à l'hom-

me, (que la clémence); parce que nulle n'est plus humaine..... La vertu la plus appropriée à la nature de l'homme, est celle qui chérit la paix et qui retient son bras. Cependant, de tous les hommes, ceux à qui la clémence convient le plus sont les princes et les rois..... C'est un fléau qu'une puissance qui n'est capable que de nuire. La clémence, quelque demeure qu'elle pénètre, la rend heureuse et paisible; mais, dans celle des rois, plus elle est rare, plus elle est admirable..... Le spectacle d'une autorité paisible et modérée n'est pas autre que celui d'un ciel pur et sans nuage. Un règne cruel est tumultueux et voilé de ténèbres; les peuples tremblent et s'épouvantent à des bruits soudains, et celui-là même qui trouble tout, n'est pas à l'abri de secousses..... Celui à qui la vengeance est facile, s'il y renonce, obtient sûrement un renom de bonté..... De même que les arbres élagués se reproduisent par de nombreux rameaux, et que certaines plantes repoussent plus touffues quand on les a coupées; de même la cruauté des rois augmente le nombre de leurs ennemis, en les détruisant. Car les parents et les enfants de ceux qui furent tués, se lèvent à la place de chacune des victimes..... La clémence apporte, non-seulement plus d'honneur, mais plus de sûreté, elle est en même temps l'or-

nement des empires , et leur appui le plus assuré.

» Nul ne peut avoir des ministres fidèles et de bonne volonté , quand il s'en sert comme de machines à torture , de chevalets , d'instruments de mort , quand il leur jette des hommes comme à des bêtes féroces..... Parmi ses autres maux, la cruauté a cela de pire, qu'il faut qu'on y persévère, et que le retour vers le bien est interdit..... Qu'il est à plaindre celui qui a signalé son pouvoir par le meurtre...., pour qui tout est devenu suspect autour de lui , au dedans et au dehors....; qui ne croit ni à la fidélité de ses amis , ni à la piété de ses enfants. Lorsqu'il envisage tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il doit faire, lorsqu'il découvre sa conscience pleine de crimes et de tourments, souvent il redoute la mort; plus souvent il la souhaite, odieux à lui-même encore plus qu'à ses esclaves..... Il n'y a pour un roi nulle gloire dans un châtiement cruel. Qui doute , en effet, de son pouvoir? Il y a au contraire une très-grande gloire, s'il commande à sa violence, s'il arrache beaucoup de victimes à la colère des autres, et n'en immole aucune à la sienne.

» On ne peut rien imaginer, pour un souverain, de plus glorieux que la clémence , de quelque manière et à quelque titre qu'il ait été

placé au-dessus des autres. Nous avouerons toutefois qu'elle a d'autant plus d'éclat et de grandeur, qu'elle s'exerce dans la souveraine puissance, laquelle ne saurait être nuisible, si elle suit les lois de la nature..... La clémence garantit la sûreté des lois en champ découvert. Il n'y a qu'un seul rempart inexpugnable, l'amour des citoyens..... La cruauté est un vice qui n'a rien d'humain et qui répugne à la douceur de notre nature. C'est une rage de bête fauve ; c'est abdiquer l'homme pour se transformer en homme des bois..... Ce qui rend la cruauté surtout exécrationnable, c'est qu'elle dépasse d'abord les limites ordinaires, ensuite les limites humaines. Elle recherche de nouveaux supplices, elle appelle à son aide l'imagination, elle invente des instruments pour varier et prolonger la douleur, elle fait ses délices des souffrances de l'homme. Cette horrible maladie de l'âme arrive au comble de la démence, alors que la cruauté s'est convertie en volupté, et que c'est une jouissance de tuer un homme..... Le vrai bonheur est d'assurer le salut de beaucoup d'hommes, de les rappeler de la mort à la vie, et, par la clémence, de mériter la couronne civique. Il n'y a pas d'ornement plus digne de la majesté du prince, que cette couronne accordée pour avoir sauvé des citoyens ; il n'y en a pas de plus beau, ni les

trophées d'armes enlevées aux ennemis vaincus , ni les chars arrosés du sang des Barbares , ni les dépouilles conquises par la valeur..... »

On doit reconnaître que ces conseils, ces maximes austères, commentés par Calvin, allaient bien à l'adresse de François I<sup>er</sup> qui se laissait pousser à persécuter les amis de l'Évangile autour de son trône, au sein de sa capitale, tandis que sa sœur, Marguerite de Valois, intercédait pour les fugitifs, et les accueillait à sa cour qui était comme une académie où l'on faisait de la poésie, de la philosophie et de la religion avec une certaine indépendance de la pensée. Quarante-cinq victimes des nouvelles opinions avaient courageusement confessé leur foi dans les tourments et sur les bûchers. Parmi elles, se trouvaient d'humbles artisans et de savants docteurs, de simples étudiants ainsi que des prêtres et des moines, des maîtres d'école et des colporteurs de livres, des avocats et des marchands, des convertis de France et des missionnaires de Genève.

Le but indirect de Calvin nous est parfaitement révélé dans ces extraits, et nous allons le trouver direct, explicite et avoué dans la préface de son *Institution*, dédiée au roi de France. Il fit hommage de son commentaire sur *la Clémence* à Claude de Hangest, abbé de Saint-Eloi

à Noyon , dans la maison duquel il avait été élevé.

On a prétendu que rien n'indiquait , ni dans la dédicace, ni dans le commentaire lui-même, que Calvin avait eu l'intention de donner une leçon soit au roi chevalier, soit au Parlement , soit à la Sorbonne. Cependant nous croyons fermement que notre opinion a beaucoup pour elle , qu'elle est fondée, que ce commentaire n'a pas été une simple entreprise littéraire destinée à faire connaître l'auteur dans le monde savant de cette époque. Ce traité avait son à-propos selon nous. Comme les idées de Sénèque plaisaient à Calvin, nul doute qu'il aurait voulu en voir l'application de son temps à l'égard de ceux qui étaient persécutés pour leurs opinions religieuses. Enfin il faut dire que le jeune réformateur fait des rapprochements qui militent, d'une manière extraordinaire, en faveur de notre thèse ou de notre manière de voir. Il dit, par exemple , comme nous l'avons lu dans un grand volume de la bibliothèque de Strasbourg : *Cette confession est aussi celle de notre religion , savoir qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu.* Cette phrase prouve que Calvin voulait, par ce commentaire, mettre en lumière certains principes de la religion qu'il avait dans le cœur. Pour nous, la figure de François I<sup>er</sup>

est derrière celle de Néron auquel Sénèque avait adressé son ouvrage. Aussi Claude de Hangest dit avec raison de Calvin : *Il fit une chose et en feignit une autre; il s'efforça d'éteindre les feux que le roi avait ordonné d'allumer pour détruire les partisans de Luther.*

Si les persécutions ont redoublé après la publication de cet ouvrage , si le jeune homme n'a pas été écouté , tout cela ne prouve rien contre ses intentions et son but. Il en est arrivé de même après l'impression du livre capital dont nous allons parler.

---

### III.

L'Institution de la Religion chrétienne. Epître à François I<sup>er</sup>.

Le séjour de Calvin à Bâle, la cité des paisibles et savantes études, fut extraordinairement fructueuse ou marquée par des travaux d'une importance et d'une utilité incontestables. C'est là qu'il mit au jour son *Institution de la religion chrétienne*, dont les éléments remontaient à son voyage et son séjour dans l'Angoumois.

C'est le premier livre de notre langue qui offre un plan suivi, une matière ordonnée, une composition exacte et parfaitement appropriée. Il le dédia à François I<sup>er</sup>, pour l'avertir de ne point condamner les protestants sans les entendre ou sur les clameurs mensongères de leurs adversaires, sachant, lui, Calvin, que leur premier calomniateur auprès des puissances alle-



mandes, était le roi lui-même qui espérait, par ce déloyal moyen, se ménager des amis. Calvin en eut le cœur soulevé d'indignation.

L'épître au roi de France placée en tête de l'ouvrage est avant tout un acte remarquable de résolution et de foi, puis un chef-d'œuvre de style et de logique. Datée du 4<sup>er</sup> août 1535, elle sert de préface à la première édition qui ne fut publiée qu'au mois de mars 1536. Dans cette pièce éloquente de hardiesse, il parle, au nom de ses coreligionnaires, un langage à la fois plein de force et d'amertume, où il montre que les réformés ne sont ni des fanatiques, ni des ennemis de l'ordre public. Il défend, au nom de Dieu, une juste cause, il défend leur religion qu'il partage lui-même, contre les calomniateurs qui, par intérêt, la dénaturent et la défigurent d'une manière étrange, et présente son livre au roi comme une profession de foi, afin qu'il sache quelle est la doctrine dont la manifestation est punie, dans son royaume, du cachot, du bannissement, de la mort. Quelle est cette profession de foi ?

Dans sa forme primitive, ce livre traitait simplement de la *loi*, de la *foi*, de la *prière*, du *baptême* et de la *cène*, des cinq autres cérémonies que l'Eglise romaine appelle aussi sacrements, de la *liberté chrétienne*, du pouvoir ec-

clésiastique et de l'administration politique des Etats. Le décalogue , le symbole dit des apôtres et l'oraison dominicale sont expliqués , article par article , dans les trois premiers chapitres. La doctrine évangélique est formulée et expliquée dans les trois derniers , les réformes sont justifiées , les nouveaux principes établis. Ainsi c'est un exposé complet des croyances de Calvin , le plus complet qu'il ait mis au jour , s'appuyant exclusivement sur l'Ecriture sainte , traçant avec précision une limite entre les traditions humaines et les vérités révélées. Dans cette admirable plaidoirie , les Pères de l'Eglise comparaissent tour à tour , confondant de leur témoignage l'Eglise qui prétend s'appuyer de leur autorité , convainquant de nouveauté les soi-disant défenseurs de la tradition et de l'antiquité , prenant sous leur patronage vénéré les prétendus novateurs.

Calvin nous apprend lui-même que l'Institution fut d'abord peu étendue , « étant destinée , dit-il , à n'être qu'un *brief manuel* dans lequel fut attestée la foy de ceux que je voyais diffamer. J'avais surtout en vue de laver mes frères , dont la mort était précieuse devant Dieu , d'une injuste calomnie ; et comme les bûchers s'allumaient encore , je voulais au moins exciter les autres peuples à pitié. » Dans la préface de ses Com-

mentaires sur le livre des Psaumes, il raconte l'origine de cet ouvrage en ces termes : « Lais-  
sant le pays de France , je m'en veins en Alle-  
magne de propos délibéré , afin que je puisse  
vivre en recoy , en quelque coin incognu ,  
comme j'avoye toujours désiré ; mais voyci , pour  
ce que pendant que je demeroye à Basle , estant  
là comme caché et cognu de peu de gens , on  
brusla en France plusieurs fidèles et saints per-  
sonnages , et que le bruit en étant venu aux  
nations étrangères , ces bruslements furent trou-  
vez mauvais par un grand'partie des Allemans ,  
tellement qu'ils conceurent un despit des au-  
theurs de telle tyrannie ; pour l'apaiser on feit  
courir certains petits livres malheureux et  
pleins de mensonges..... Et ce fut cause qui  
m'incita à publier mon Institution de la re-  
ligion chrétienne : premièrement afin de res-  
pondre à ces meschants blasmes que les au-  
tres semoyent , et en purger mes frères .... ,  
puis après afin que d'autant que les mesmes  
cruautez pouvoyent bien tost après être exer-  
cées contre beaucoup de povres personnes , les  
nations estranges fussent pour le moins touchées  
de quelque compassion et sollicitude pour iceux.  
Car je ne mis pas lors en lumière le livre tel  
qu'il est maintenant copieux et de grand labeur ,  
mais c'estoit seulement un *petit livret* contenant

sommairement les principales matières : et non à autre intention sinon afin qu'on fust adverty quelle foy tenoient ceux lesquels je voyoye que ces méchants et desloyaux flatteurs diffamoyent vilenement et malheureusement. » L'Institution contenait déjà dans sa brièveté « l'expression complète de cette conviction à laquelle l'auteur resta fidèle jusqu'à la mort, et annonçait, dans une si grande jeunesse, une rare maturité d'esprit. »

A peine cet ouvrage eut-il paru, que le bruit en fut grand dans le monde réformé. En s'adressant *au roy de France très chrétien, François, premier de ce nom, son prince et souverain seigneur, auquel il souhaite sincèrement paix et salut en Jésus-Christ, Jehan Calvin lui dit :*

« Sire, chassés de nos maisons, nous ne laissons point de prier pour ta prospérité et celle de ton règne. — Je connais les noires calomnies dont on a rempli tes oreilles et ton cœur pour te faire haïr, autant que possible, la réformation, mais tu dois savoir que personne ne pourrait se flatter de rester innocent, ni dans ses actes, ni dans ses paroles, s'il suffisait d'une dénonciation pour preuve unique. »

Il montre ensuite la haine et l'aveuglement des détracteurs du protestantisme, et exhorte ainsi le monarque : « Puisses-tu ne pas fermer

ton oreille ni ton cœur à cette défense juste et légitime. L'affaire mérite toute ton attention ; elle est digne que tu t'en occupes pour la connaître et la juger. Celui-là seul est vraiment roi, qui pense qu'il n'est qu'un délégué de Dieu dans l'exercice de son pouvoir ; car celui qui ne règne point pour glorifier Dieu, ne commande pas à une armée respectable, mais à des brigands. » Ce dernier alinéa rappelle bien *la Clémence* mentionnée plus haut.

Ensuite Calvin justifie le principe de la Réformation, l'autorité absolue de l'Écriture dans les choses de foi et de conduite ; il peint sous les plus vives couleurs les abus scandaleux qui dégradent la religion romaine et ses ministres, enfin il termine par ces paroles :

« O roi ! j'ai retracé maintenant avec assez de détails la méchanceté empoisonnée de nos calomniateurs, afin que tu n'ouvres pas facilement ton oreille à leurs mensonges ; peut-être me suis-je trop étendu, puisque ce discours préliminaire est devenu une apologie presque complète, qui doit non-seulement servir à notre justification, mais peut-être encore préparer ton cœur à écouter la chose elle-même. Ce cœur, à la vérité, nous est maintenant fermé, et même, il faut en faire l'aveu, est enflammé de colère contre nous ; mais nous espérons fermement de

pouvoir récupérer sa faveur , si tu consens à lire une fois avec calme et ordre cet ouvrage que nous présentons à Ta Majesté comme notre justification. Mais si des insinuations perfides s'étaient tellement emparées de ton esprit , que tu ne voulusses pas entendre la justification des vaincus ; si des tyrans subalternes devaient encore assouvir leur rage , avec ton autorisation , par la prison , les fers , les tortures , les confiscations et le feu , alors nous souffririons à la vérité , comme les troupeaux conduits à la boucherie , les peines les plus cruelles , mais saurions , forts d'une patience invincible , songer au salut de nos âmes , et placer notre confiance dans la main de Dieu , qui paraîtra sans doute un jour , et se montrera dans toute sa puissance pour sauver les malheureux de leurs afflictions et punir leurs orgueilleuses persécutions. »

Cette dédicace hardie , provoquée par les indignes persécutions de François 1<sup>er</sup> , ne fut pas plus tôt connue , que les cris et les menaces des catholiques épouvantèrent le successeur de Louis XII , et le forcèrent de redoubler de rigueurs envers les amis de l'Évangile. On le vit le 21 janvier 1535 , avec Jean de Bellay , évêque de Paris , à la tête d'une procession expiatoire , tenant une torche de cire allumée , au milieu de toute la cour , des ambassadeurs étrangers

et des flots du peuple, faisant porter les dais par ses fils, prononçant des discours violents contre les sectaires, déclarant hautement qu'il n'épargnerait pas même ses propres enfants, les membres de sa famille (à l'exemple de Néron), si l'hérésie les gagnait. En présence de la foule assemblée dans la grande salle de l'évêché, il rappela la foi de ses prédécesseurs, le titre de *très-chrétien* qu'ils avaient glorieusement porté, et qu'il prétendait porter, lui aussi, dans toute sa vérité et toute sa gloire ; il dit solennellement : « Quant à moy qui suis vostre roy, si je scavais l'un de mes membres maculé ou infecté de ce détestable erreur non-seulement vous le baille-rais à couper, mais davantage ; si j'apercevais aucun de mes enfants entaché, je le voudrais moi-même sacrifier. » La *Chronique inédite du roi François 1<sup>er</sup>*, publiée par M. Guiffroy, donne la liste, page 130, des protestants condamnés au bûcher à la suite d'une mutilation commise sur une statue de la Vierge. Cette liste est un mélange de noms appartenant à toutes les classes de la société, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevés. Il y a là quelque chose de fort significatif sur les progrès que faisait alors le protestantisme, ou plutôt une nouvelle preuve des aspirations persévérantes de la pensée humaine vers son entier affranchissement. Cette

procession est appelée *procession généralissime* d'actions de grâces.

Calvin était âgé de 26 ans quand il écrivit l'*Institution* qui fit sa gloire littéraire, en le plaçant à la tête des prosateurs de son époque. La langue française ne s'éleva que lorsqu'il s'en servit pour élever les âmes. On peut juger de l'importance de cet ouvrage par les nombreuses éditions qu'il a eues. Pendant vingt-trois ans, de 1536 à 1559, il grandit comme un arbre vigoureux et toujours plus chargé de fruits. La seconde édition latine, publiée à Strasbourg en 1539, renfermait dix-sept chapitres, au lieu des six indiqués plus haut, et trois ans plus tard, il en avait vingt et un. L'édition de 1559 est divisée en quatre livres et quatre-vingts chapitres, imprimé par Robert Estienne; c'est celle qui a passé à la postérité. Elle contient les mêmes principes que la première, celle de 1536, et ainsi Calvin n'a pas varié dans ses opinions, comme le prétend l'évêque Bossuet; le germe contenait tous les fruits qu'il a portés.

L'*Institution* a été réimprimée en 1859, comme l'œuvre fondamentale du réformateur, et comme chef-d'œuvre qui n'a point été surpassé. Ce livre fut le puissant levier qui remua la France et détacha de l'église romaine une partie de la nation. Il provoqua l'émancipation intel-



lectuelle et l'affranchissement religieux le plus décisif et le plus puissant. On peut aussi dire que c'est une description anticipée de la nouvelle Eglise que Calvin allait élever, et que ce livre, qui a une importance historique et dogmatique extraordinaire tout à la fois, devint le code religieux d'une partie de l'Europe occidentale. Pendant près d'un siècle et demi, ce fut, dans toutes les Eglises réformées, la dogmatique des savants, la croyance des simples, la base des confessions ecclésiastiques, parce qu'on y trouvait l'exposition fidèle du christianisme, l'expression complète de ce qu'avait voulu la Réforme. Aussi l'influence en était-elle redoutée en hauts lieux. Un arrêt du Parlement de Paris, du 1<sup>er</sup> juillet 1542, enjoignit à tous ceux qui possédaient ce livre de l'apporter au greffe dudit Parlement, dans les trois jours, sous peine de la hart ou corde pour les laïques, et du bannissement pour les ecclésiastiques.

Un examen attentif de cet ouvrage montre que Calvin eut un double but en le composant. D'abord, il voulut offrir aux chrétiens encore peu éclairés et peu affermis, aux protestants négatifs, pour ainsi dire, un exposé lucide et succinct ou sommaire de la doctrine de Jésus-Christ. Puis, cet exposé devait leur servir en même temps d'apologie et de confession de foi publi-

que en présence des calomnies incessantes de leurs adversaires, ce que montrent encore bien les lignes suivantes que nous ne craignons pas d'ajouter :

« Au commencement que je m'appliquay à escrire ce présent livre, je ne pensaye rien moins, Sire, que d'escrire choses qui fussent présentées à Votre Majesté. Seulement mon propos estoit d'enseigner quelques rudiments, par lesquels ceux qui seroyent touchez d'aucune bonne affection de Dieu, fussent instruits à la vraye piété. Et principalement je vouloye par ce mien labeur servir à nos François des quels j'en voye plusieurs avoir faim et soif de Jésus-Christ, et bien peu qui en eussent reçu droicte cognoissance. »

Vient ensuite l'éloquent plaidoyer et l'énergique protestation qu'il adressa au roi de France pour le ramener à de meilleurs sentiments, et qu'il termine par ce vœu sincère : « Le Seigneur Roy des roys veuille établir ton throne en justice et ton siège en équité. »

Malgré la force et la logique de cet écrit, François I<sup>er</sup> n'en fut point touché. Cependant Calvin lui disait : « C'est votre office, Sire, de ne détourner ni vos oreilles, ni vostre cœur d'une si juste défense, principalement quand il est question d'une si grande chose. C'est assavoir

comment la gloire de Dieu sera maintenue sur terre, comment sa vérité retiendra son honneur et dignité, comment le règne de Christ demeurera en son entier. O matière digne de vos oreilles, digne de votre juridiction, digne de votre throne royal s'il se recognoit estre vray ministre de Dieu au gouvernement de son peuple, et au contraire celui-là n'exerce pas règne mais briganderie qui ne gouverne point à cette fin de servir à la gloire de Dieu. Or on s'abuse si on attend longue prospérité en un règne qui n'est pas régi du sceptre de Dieu, c'est-à-dire sa sainte parole. » On prétend que le roi refusa d'en prendre connaissance : aussi continua-t-il à se montrer injuste et inclément envers ses sujets qui revenaient au témoignage de la Parole de Dieu. Cependant ce ne fut pas en vain que le Réformateur composa son livre et en écrivit la dédicace. L'Europe entière profita de cette apologie où l'auteur se montre, comme théologien, jurisconsulte et publiciste, un des plus savants hommes de son temps. Non-seulement c'est l'œuvre capitale du réformateur français qui y montre les connaissances les plus vastes, mais aussi l'œuvre capitale de la Réformation.

Quoique Calvin eût connaissance de toutes les horreurs qui se commettaient dans sa patrie,

comme le prouve parfaitement cette dédicace , son plus vif désir était d'y rentrer le plus tôt que les circonstances le permettraient. En attendant, il songea à se rendre à Genève avec l'espoir de revenir en France dans quelque temps. La république genevoise allait lui offrir un vaste champ d'activité : son caractère, son génie et sa foi, qui devaient s'y exercer d'une manière étonnante , nous occuperont un instant avant de le voir à l'œuvre dans cette cité jadis de haut renom.

---

## IV.

Le cœur , l'intelligence , le mérite et la foi de Calvin. Quelques-uns des principes de l'homme qui allait entrer à Genève.

Calvin était une de ces puissantes et vastes intelligences qui sont maîtresses dès l'abord de tout ce qu'elles tentent, un des esprits les plus vigoureux , un des cœurs les plus fermes, un des hommes d'une ascendance incomparable sur tous ceux qui l'entouraient. Il en a laissé l'empreinte ineffaçable sur la constitution à la fois religieuse et morale , politique et civile de la république de Genève , comme nous le verrons bientôt. Ses yeux vifs et perçants que l'on retrouve dans tous ses portraits , témoignent de la vivacité de son esprit.

De bonne heure il se distingua par une conception prompte, des raisonnements serrés et persuasifs. Il était habile à discerner le vrai du

faux , à profiter des circonstances propres à l'accomplissement de ses projets. Doué d'une grande mémoire , il se rappelait , après de longues années , ce qu'il avait lu et étudié , ce qu'il avait vu ou connu une fois.

Une gravité pieuse sans affectation le fit remarquer dès sa jeunesse ; une âme noble et pure , un amour vif de la vérité et de la justice , joint à une aversion prononcée pour tout ce qui tenait à la tromperie ou à la bassesse ; un courage inébranlable qui ne redoutait aucun péril dès qu'une conviction profonde l'avait porté à parler ou à agir ; une présence d'esprit difficile à mettre en défaut et une persévérance incroyable , tels sont les dons que le Seigneur avait accordés à Calvin , et qui répandaient tant d'éclat sur sa laborieuse carrière.

A ces qualités éminentes , il joignait un zèle , une aptitude au travail qui le distingua de ses condisciples dans les écoles et les universités. « Il recueillait avec une grande dextérité et promptitude les leçons et les propos de ses maîtres , les couchait par écrit avec une merveilleuse facilité et beauté de langage. » Il fut entraîné avec une telle force vers les études et les méditations qu'il recherchait fort peu le sommeil. Aussi son corps en souffrait-il habituellement.

A ce que nous avons dit plus haut, nous ajoutons qu'on le représente très-maigre, sous une barbe grande et touffue, la figure d'un jaune pâle, animée par le regard le plus pénétrant. Tout est sérieux et même sévère en lui, avec une physionomie très-spirituelle qui n'aurait point trompé Lavater, comme celle qu'il prit pour son intime Herder.

Calvin était tellement versé dans les sciences théologiques « et nourry aux livres de la sainte Ecriture, » qu'on le regarda comme le premier savant de son époque, et que l'érudit et pieux Philippe Mélanchton le qualifia du titre de *théologien* par excellence, que nous retrouverons plus tard dans une pièce de vers composée à l'occasion de sa mort. Il connaissait à fond l'histoire de l'Eglise chrétienne : celle des peuples et des empires l'avait beaucoup occupé, comme le prouvent ses travaux. A vingt-deux ans, il passait pour le plus savant homme de l'Europe, sentiment que partageait l'évêque de Valence, Montluc, qui le regardait comme le plus grand théologien du monde. C'était un homme de lettres de premier ordre qui écrivait en latin avec une extrême facilité et la plus grande pureté. Il avait également approfondi la science du droit, et connaissait bien les lois de l'époque.

Ses sermons sont remplis de pensées pro-

fondes et d'observations ingénieuses; ils dévoilent un homme de foi, un cœur qui s'est largement ouvert à l'influence de l'Évangile. Pour la discussion, il est, peut-être, l'écrivain le plus éloquent et le plus habile. Ses idées sont toujours bien coordonnées, et jamais il ne s'écarte du sujet qu'il traite; il ne se permet pas de longueurs et des digressions à perte de vue qui éloignent de l'idée principale au point de l'oublier. Ses définitions sont claires; ses preuves, ses arguments, justes; ses déductions, rigoureuses; sa polémique, sa controverse, vigoureuse et frappant toujours droit au but. Il excelle à parler sa langue maternelle ou de son pays, dit Bossuet, et l'éditeur des *Œuvres françaises de J. Calvin recueillies pour la première fois, précédées de sa vie par Th. de Bèze, et d'une notice bibliographique*, par P.-S. Jacob, bibliophile, s'exprime ainsi : « Le style de Calvin est un des grands styles du seizième siècle : simple, correct, élégant, clair, ingénieux, animé, varié de formes et de tons, il a commencé à fixer la langue française pour la prose, comme celui de Clément Marot l'avait fait pour les vers. Il est habile à exprimer toutes les nuances de la pensée. » M. Mignet dit que Calvin s'est formé sans modèle, que ses lettres intéressent l'histoire et la langue, qu'elles sont écrites d'un style simple et nerveux, avec



un tour vif et précis , dans un langage pur et familier , souvent relevé par la forte beauté des images et la plus naturelle grandeur. Aussi est-il un des fondateurs de la vraie langue française. Son style est, sans contredit, un des plus puissants, si ce n'est le plus puissant de l'époque. »

D'éminentes qualités morales firent de Calvin le réformateur des mœurs , et lui acquirent des droits durables à l'estime des gens de bien, capables de comprendre leur siècle. La foi, les œuvres et la conduite, la pratique et la théorie se montrèrent constamment chez lui dans l'union la plus intime. Une Réformation qui n'aurait porté que sur quelques abus ou quelques opinions, sans rendre la vie meilleure, n'avait aucun prix à ses yeux, le vrai but du christianisme étant d'amener l'homme à la sanctification et à la sainteté. Dieu ne nous a point appelés à la souillure, mais à la sainteté, écrivait saint Paul aux Thessaloniens, IV.

C'est vers ce but pratique que le dirigèrent sans cesse sa piété vive et éclairée et son respect pour les saintes Lettres. Il en ramène toujours l'explication aux différents devoirs que l'homme doit remplir dans ce monde. La volonté de Dieu exprimée par la Bible était pour lui sainte et inviolable; les croyances et les

préceptes tirés de cette source pure sont au-dessus de toute contestation. En combattant pour la vérité et la justice comme un vrai soldat de Christ, selon l'expression d'un Père de l'Eglise, il ne voyait aucun danger, ne mesurait aucun obstacle. Son intrépidité dans la lutte contre le vice, son désir opiniâtre du bien, reposant sur l'Evangile, en étaient d'autant plus inébranlables. Dans les exemples des saints hommes qui luttèrent contre la corruption et l'idolâtrie, il puisait des encouragements pour soutenir la bonne cause qu'il avait embrassée au milieu des flammes du fanatisme, et qu'il avait commencé à défendre en publiant son travail sur le traité de la clémence et l'épître dédicatoire à François I<sup>er</sup> en tête de l'Institution. Il ne trouvait rien de plus odieux que de dénaturer la vérité de l'Evangile ou de la mêler avec des erreurs de l'imagination, du raisonnement, de l'orgueil et de l'égoïsme. D'un autre côté, il était ennemi des plaisirs mondains, parce qu'il les regardait comme des degrés qui conduisent à l'endurcissement du cœur, à des turpitudes ou à des vices flétrissants; et il s'en montrait d'autant plus l'adversaire qu'il en avait sous les yeux tous les travers et les conséquences les plus funestes, comme la suite de notre appréciation le montrera jusqu'à l'évidence.

Par ses principes élevés et sévères au milieu de la corruption générale, Calvin fut l'un des héros de l'espèce humaine, destiné à accomplir de grandes choses.

Nous verrons que toute sa carrière fut consacrée à faire reflourir le christianisme dans sa pureté primitive, et l'Eglise de Dieu dans ses formes les plus simples et les plus évangéliques. Nous allons bientôt le suivre à Genève ; mais avant il convient de dire quelques mots de l'état moral et religieux de cette ville qui eut tant à lutter contre la politique envahissante et la corruption des ducs de Savoie, comme il fallait aussi faire connaître tout d'abord l'homme qui allait changer la cité genevoise. Il nous a paru que cette caractéristique de Calvin trouvait bien sa place ici.

---

## V.

Situation de Genève avant l'arrivée de Calvin : liberté politique , religieuse. Inscriptions historiques (jubilé , médaille).

Il est un fait bien remarquable dans l'histoire du quinzième et du seizième siècle, c'est que les premiers protestants , les précurseurs de la Réforme et les premiers réformateurs sortirent, la plupart, des rangs des ecclésiastiques ou des couvents, comme l'anglais Wiclef, les bohémiens Hus et Jérôme de Prague , l'italien Savonarole , le moine allemand Martin Luther, plusieurs cordeliers et beaucoup d'autres *libres prédicateurs* , *moines frondeurs* des princes temporels et des princes de l'Eglise, intrépides lutteurs qu'on peut appeler des tribuns chrétiens, d'énergiques soldats de la pensée , comme les désigne M. Antony Méréay dans son livre intéressant.

A Genève, un cordelier nommé Bocquet enseigne la doctrine évangélique qui devait, dès 1532, trouver un accès favorable auprès du peuple. Quelle tâche difficile de ramener au pied de la croix vivante, au christianisme pur, des hommes qui, dans leurs superstitions et leur ignorance, se souillaient de mille péchés, adoraient le saint de leur paroisse, lui adressaient des prières, comme s'il eût été Dieu lui-même !

Un homme déjà connu en France et dans plusieurs localités limitrophes, Guillaume Farel, s'était rendu à Genève avec le nommé Antoine Saunier, qui devint plus tard ministre de l'Eglise de Morges, munis l'un et l'autre de recommandations des puissants seigneurs de Berne. Ayant commencé à prêcher la Réforme dans des maisons particulières avec succès, le sénat genevois s'en émut et leur intima l'ordre de sortir de la ville. A peine eurent-ils quitté, qu'ils envoyèrent le maître d'école Froment qui, sous prétexte d'enseigner la lecture et l'écriture, propagea les nouveaux principes, mais ne resta pas fidèle à son rôle glorieux de missionnaire de la Réforme. Les magistrats, fatigués des instances des prêtres, lui signifièrent également de se retirer sur-le-champ, tout en manifestant le désir qu'on ne persécute pas davantage les prédicateurs de l'Evangile. On dirait qu'ils

s'étaient souvenus des sages conseils donnés par Gamaliel, à l'égard des premiers disciples de Jésus-Christ (Actes, V, 34-42).

Dans ces graves circonstances où le doute s'emparait des esprits, où la foi commençait à faire invasion dans les cœurs, l'évêque de Genève ayant quitté le siège de son diocèse, le sénat profita de sa retraite pour publier la suppression de cet évêché. Le peuple, las enfin de la servitude dans laquelle on le tenait depuis trop longtemps, et soutenu par les protestants français qui s'étaient réfugiés à Genève, à la suite des persécutions dont François I<sup>er</sup> avait souillé son règne, se jeta sur les reliques et les images, les détruisit, et dispersa le tout au vent sans scrupule de conscience.

Le 23 mars 1535, les six statues placées devant la grande porte des Cordeliers, furent brisées et les morceaux jetés au fond d'un puits. C'était l'application de ce passage : « Vous démolirez leurs autels, vous briserez leurs statues..... Vous brûlerez au feu leurs images taillées » (Deut., VII, 5).

Le 24, les réformés célébrèrent la sainte cène comme l'enseigne l'Evangile qui dit : *Buvez-en tous*, participez tous à la coupe comme au pain; et il s'y présenta un chanoine, Louis Berner, renommé autrefois par ses attaques contre Farel,

et qui, par cet acte libre, déclara publiquement qu'il embrassait la Réforme.

Le 26 juillet suivant, le grand autel de l'église de l'ordre des religieux cité plus haut, fut démoli et toutes les images mises en pièces.

Le 28, Farel, qui était rentré à Genève et avait prêché à la Madeleine six jours auparavant, pénétra dans l'église de Saint-Gervais et y annonça l'Évangile en présence d'une foule immense qui l'y avait suivi.

Le 29, même mois, il afficha dix thèses au couvent de Rive; six mille personnes attendaient la discussion, mais pas un prêtre n'osa se présenter, ce qui devint la cause d'un grand mécontentement dans cette assemblée.

Le lendemain, il prit la parole devant le conseil et les magistrats, pour leur montrer qu'il était temps de rendre gloire à Dieu, et les exhorta à prendre toute mesure conforme à la volonté divine.

Le 4 août, Farel prêcha encore à la Madeleine et à Saint-Dominique-les-Palais, et, le 8, il fut entraîné par la masse du peuple à Saint-Pierre, puis reparut de nouveau devant le conseil. Il adressa toujours les mêmes censures, et reçut toujours les mêmes réponses.

Enfin, les syndics, pressés par l'agitation croissante et par les événements, convoquèrent,

le 10 août, le conseil des deux cents pour entendre Farel dans ses demandes. C'est alors que les syndics se crurent en droit de déclarer la religion romaine abolie.

Le 27 août 1535, le culte réformé fut substitué au catholicisme dans Genève et , à dater de ce jour mémorable , Farel et tous les autres ministres du Sauveur purent annoncer librement l'Évangile du haut de toutes les chaires , et administrer le baptême et la cène , les deux seuls sacrements institués par Jésus-Christ.

Mais les plaies étaient grandes et profondes dans la cité. Le séjour des ducs de Savoie y avait porté la passion des plaisirs à un excès incroyable et déplorable. Le luxe y était ruineux pour toutes les classes de la société ; une dépravation effrayante avait atteint tous les rangs , tous les âges et surtout la jeunesse.

Tel était l'état moral et religieux de Genève , lorsque Calvin pénétra sans bruit dans ses murs. Il s'agissait d'arrêter ce débordement dans sa marche précipitée , d'épurer les mœurs , si l'on ne voulait pas exposer les nouvelles doctrines à de justes reproches. Farel reconnaissait toute la grandeur du mal qui l'entourait , rien ne pouvait lui être plus agréable que d'avoir un aide puissant , un collègue connu déjà par ses convictions , par ses écrits , par son énergie , par



son humilité chrétienne, un homme tel que Jean Calvin. Aussi mit-il tout en œuvre pour le retenir dès leur première entrevue.

La liberté politique avait été donnée à Genève par quelques citoyens courageux qui s'étaient déclarés contre la tyrannie des ducs de Savoie, dont la ville et la banlieue relevaient.

La liberté religieuse lui avait été acquise par Farel, Saunier, Froment et Viret ; il restait à constituer une nouvelle Eglise, un nouveau gouvernement, et telle devait être la large part qui allait incomber à Calvin. Guidé par la sincérité de ses religieux désirs, il résolut de faire de cette cité une ville aussi pure dans sa foi qu'exemplaire dans ses mœurs, qui fût comme une maison de Dieu où les vertus évangéliques de toutes les familles rendissent témoignage de la vérité et de la sainteté de ses croyances.

Le sénat, pour perpétuer le souvenir des événements mémorables que nous venons de tracer à grands traits, et de l'abolition de la religion romaine, fit graver, en 1536, sur une plaque cette inscription :

« En mémoire de la grâce que Dieu nous a faite d'avoir secoué le joug de l'Antechrist, aboli la superstition et recouvré notre liberté. »

Cette plaque, scellée dans le mur de l'hôtel de ville jusqu'en 1798, fut déposée à la biblio-

thèque publique depuis cette époque. On la restaura à l'occasion du jubilé de 1835, et on la mit dans le temple de Saint-Pierre, surmontée de cette autre inscription :

« Ce monument, consacré jadis par la piété de nos pères, a été rétabli et placé dans ce saint lieu au mois d'août MDCCCXXXV, en mémoire de la Réformation de Genève, accomplie trois siècles auparavant par le bienfait de notre Dieu, et par le dévouement de quatre pieux étrangers nos grands réformateurs, Farel, Froment, Viret, Calvin. »

La médaille frappée en souvenir de cette belle fête présente les figures de Farel, Calvin, Viret et Bèze. Nous allons voir le premier forcer en quelque sorte le second à s'arrêter et à demeurer à Genève, où il avait l'intention de ne s'éjourner que quelques heures. Ces deux hommes vont s'aborder; il nous semble les voir, l'un avec une certaine assurance, l'autre timide et en quelque sorte sous l'influence de la crainte, se rappelant ce qui l'avait amené en ces lieux : il fuyait devant la persécution.

---

## VI.

Calvin retenu à Genève. Ses fonctions. Catéchisme et première profession de foi.

Depuis longtemps, Calvin cherchait une retraite pour être libre de se livrer à ses études de prédilection, et c'est pourquoi il refusa d'abord d'accepter aucune place à Genève, alléguant ses goûts qui le portaient vers les travaux littéraires, et sa timidité qui l'éloignait des luttes et des agitations. Mais bientôt il fut ébranlé par Farel à qui Louis du Tillet, qui habitait cette ville, s'était empressé de faire connaître l'arrivée. « Ton seul motif, lui dit-il, pour me refuser est l'attachement à ton cabinet, à tes études. Mais je t'annonce, au nom du Dieu vivant, que si tu ne partages pas le saint ouvrage où je suis engagé, le Seigneur maudira le repos que tu

cherchés et les travaux que tu préfères au service de Jésus-Christ. »

Ces paroles que nous retrouverons plus textuelles dans un instant, émurent le jeune homme, comme le serment que l'on prête en se consacrant au saint ministère : elles lui semblèrent une vocation divine, et, rompant dès lors avec ses projets de solitude ou de retraite, il consentit à séjourner à Genève, sentant dans son homme intérieur qu'il ne pouvait résister à cet appel marqué de l'accent de la conviction.

Farel ayant trouvé le moyen d'effrayer une conscience d'une responsabilité terrible, Calvin céda à ses instances, et, « comme si Dieu l'eût saisi du ciel par un violent coup de sa main, » il sentit qu'il ne pouvait faire autrement, « se trouvant arrêté en quelque façon par un ordre d'en haut signifié à ses oreilles. »

Voyant, raconte Calvin dans la préface de ses Commentaires sur les Psaumes, que Farel ne gagnait rien par conseil et exhortation, « il descendit jusqu'à une adjuration espouvantable, comme si Dieu eust d'en haut estendu sa main sur moy pour m'arrester..... Et après avoir entendu que j'avoye quelques études particulières aux quelles je me vouloye réserver libre, quand il veit qu'il ne gagnait rien par prières, il veint jusqu'à une imprécation, qu'il pleust à Dieu

de maudire mon repos et la tranquillité d'études que je cherchoye, si en une si grande nécessité je me retiroye et refusoye de donner secours et aide. Le quel mot m'espouvanta et esbransla. »

L'appel fut compris. « Je ne voulais, dit Calvin, que passer dans la ville, n'y séjournant pas plus d'une nuit; l'effroi que j'en receu, comme si j'eusse été frappé du ciel, me fit discontinuer mon voyage. Estant doncques espouvanté par l'exemple de Jonas, lequel il me proposoit, je poursuyvi encores en la charge d'enseigner. »

Nommé pasteur, il fut invité à faire des leçons publiques de théologie dans Saint-Pierre. Les débuts et les succès du jeune orateur furent tels que le 5 septembre, Farel dut exposer aux magistrats « que les lectures commencées dans la cathédrale parle *Français* sont absolument nécessaires. Il supplie en conséquence le conseil de retenir ce ministre, et de pourvoir à son entretien. » Le conseil jugea à propos d'accéder à cette demande, et quand l'université fut fondée, Calvin en devint l'un des professeurs. On le logea au Bourg-de-Four, dans une maison de l'angle formé par la rue des Chaudronniers et les bâtiments voisins de l'hôpital. Lorsque, plus tard, le cardinal Sadolet visita Genève, et demanda où était le palais de Calvin, il fut très-étonné de voir la

modeste demeure d'où cet homme étendait si loin son influence.

Il accepta donc en 1536, à l'âge de vingt-sept ans, des emplois où il brilla sous tous les rapports. Convaincu que « pour bastir ung édifice de longue durée et qui ne s'en aille point tost en descadence, » il fallait une bonne base, il se mit à composer un catéchisme, aidé sans doute de son ami Farel, pour instruire le peuple dans la doctrine évangélique. L'année suivante, ce livre se trouva entre les mains non-seulement de la jeunesse, mais de tous les fidèles.

*Le Formulaire d'instruire les enfants en la chrestienté, fait en manière de dialogue, où le ministre interroge, et l'enfant répond*, fut extrait de l'Institution de la religion chrétienne. Il eut bientôt la même importance que celui de Luther, et fut aussi traduit en latin, en écossais, en espagnol, en flamand, en basque, en polonais, en hongrois, en allemand, et même en hébreu pour la conversion des Juifs, de 1545 à 1563. Il avait été recomposé en 1541.

Ensuite Calvin et Farel adressèrent au conseil, le 16 janvier 1537, un mémoire sur l'organisation de l'Eglise, dans lequel ils s'exprimaient ainsi :

« L'ordre que nous avons advisé de y mettre, c'est qu'il y aye une *briesve* somme et facile de

foy crestienne, laquelle soit aprinse (apprise) à tous les enfants, que certaynes fassons de l'année ils viennent par devant les ministres pour être interrogez et examinez..... Il est fort requis et quasy nécessaire pour conserver le peuple en poureté (pureté) de doctrine que les enfants dès leur jeune âge soyent tellement instruits qu'ils puissent rendre rayson de leur foy affin que on ne laisse deschoyer la doctrine évangélique, ains (mais) que la sentence en soy diligemment retenue et baillée de mains en mains et de père en fils. »

Le conseil approuva pleinement cette proposition, et les enfants furent obligés d'apprendre le catéchisme ou la *Somme* de Calvin, qui traitait de la foi, de la loi, de la prière, de la Parole de Dieu et des sacrements.

Calvin rédigea encore, de concert avec Farel, une confession de foi qu'approuva le conseil des Deux-Cents, au mois de novembre 1536, et qu'on lut chaque dimanche dans les églises. Elle renfermait entre autres choses :

« La fiance et l'espérance accordée à l'intercession des saints se reportent entièrement sur Jésus-Christ, seul médiateur entre Dieu et l'homme. — Le baptême et la sainte cène, institués par le Sauveur, sont admis comme sacrements, à l'exclusion de tous les rites

consacrés par l'Eglise romaine. — Le baptême est le signe de l'adoption du fidèle dans l'Eglise chrétienne. La sainte cène est la commémoration de la mort du Fils de Dieu, et le gage de l'immortalité et de la rédemption du fidèle. »

Telle fut la protestation évangélique des réformateurs genevois contre le papisme. C'est la première confession de foi de l'Eglise protestante du seizième siècle. « Nous leur arrachons des mains ce nombre de sept sacrements, lequel ils ont témérairement forgé, » dit Calvin dans sa préface aux *Epistres canoniques*, dédiée au très-haut et très-excellent roy d'Angleterre, Edouard sixième de ce nom, seigneur d'Hybernie, etc., prince vraiment chrétien, que nous apprendrons à mieux connaître, vu les rapports qu'il soutint avec notre réformateur.

---



## VII.

Réimpression et extraits du Catéchisme de Calvin. Livrée et autorité de ce livre : prière. Comment le Réformateur envisageait la prière.

Le formulaire dont nous venons de parler a été réimprimé sans changement, à Genève en 1853, et est indiqué comme édition de Robert Estienne. Il commence par le symbole des apôtres ou les articles de la foi. En voici quelques extraits : *Le ministre*. Quelle est la principale fin de la vie humaine ? *L'enfant*. C'est de connaître Dieu. — *M*. Pourquoi dis-tu cela ? *E*. Parce qu'il nous a créés et mis au monde pour être glorifié en nous. Et il est bien raisonnable que nous rapportions notre vie à sa gloire, puisqu'il en est le commencement. — *M*. Quel est le souverain bien des hommes ? *E*. Cela même. — *M*. Pourquoi l'appelles-tu le souverain bien ?

*E.* Parce que sans cela notre condition est plus malheureuse que celle des bêtes brutes.

Vient ensuite le décalogue. *L'enfant* observe que l'Eternel ou le Créateur du monde se dit nostre Dieu, pour nous rendre sa doctrine aimable. Car s'il est notre Sauveur, c'est bien la raison que nous lui soyons peuple obéissant.

Au second commandement, *le ministre* demande pourquoi il n'est pas permis de représenter Dieu visiblement. *L'enfant* répond, parce qu'il n'y a nulle convenance entre lui, qui est esprit éternel et incompréhensible, et une matière corporelle, morte, corruptible et visible. Nous ne devons pas nous présenter devant une image pour faire une oraison ou prière, fléchir le genou devant elle, ou faire quelque autre signe de révérence, comme si Dieu se démontrait à nous. Quant au quatrième commandement, *l'enfant* répond qu'il faut cesser nos propres œuvres le septième jour, afin que le Seigneur œuvre (travaille) en nous. Le peuple s'assemble pour être instruit en la vérité de Dieu, pour faire les prières communes et rendre témoignage de sa foi et religion. Pour retirer du fruit de la parole de Dieu, dit *l'enfant*, il faut la recevoir en pleine certitude de conscience, comme une vérité procédée du ciel, nous soumettant à elle en droite obéissance, l'aimant de

vraie affection et entière , l'ayant imprimée en nos cœurs pour la suivre et nous conformer à icelle.

Au sujet des *sacrements*, le *ministre* demande : A quelle condition devons-nous baptiser les petits enfants ? *L'enfant* : En signe et témoignage qu'ils sont héritiers de la bénédiction de Dieu promise à la génération des fidèles , afin qu'étant venus en âge ils reconnaissent la vérité de leur baptême pour en faire leur profit. — *M.* A qui appartient-il tant de baptiser que d'administrer la Cène ? *E.* A ceux qui ont charge publique en l'Eglise d'enseigner , car ce sont choses conjointes que de prêcher la Parole et distribuer les sacrements.

Dans ses *Lettres françaises*, Calvin s'exprime ainsi : « Jésus-Christ est le seul sacrificateur ordonné de Dieu le père. Lui-même s'est offert une fois pour toutes, et sa mort a été le sacrifice unique et perpétuel pour notre rédemption. Jésus-Christ nous donne son corps moyennant que nous le cherchions au ciel par la foi et non en le faisant descendre icy-bas. » C'est ce qu'il écrit à divers martyrs en 1551, 1553, et à l'Eglise française de Wésel en Allemagne le 1<sup>er</sup> janvier 1563. Cette doctrine est clairement enseignée dans ses lettres, et il convenait d'en faire l'observation au sujet de la Sainte Cène.

L'esprit du Catéchisme qui nous occupe est pleinement révélé dans sa division. Il part de la foi, c'est-à-dire du principe intérieur, base de toute la doctrine. Le principe de Calvin était l'honneur et la gloire de Dieu, l'immolation ou le sacrifice de notre volonté à la sienne. Le Réformateur montre que la vraie et droite connaissance de Dieu consiste à lui rendre l'honneur qui lui est dû.

Ce Catéchisme fut une confession de foi pour l'époque, un symbole de la communion chrétienne, un lien des nouvelles Eglises, comme le prouvent ces paroles de la préface :

« Dans l'état de confusion et de dispersion où se trouve maintenant le Christianisme, il est à souhaiter qu'il paraisse par des monuments publics, que les Eglises, séparées les unes des autres par si longues distances, se reconnaissent néanmoins comme membres d'un même corps, et qu'il y ait un symbole ou une livrée qu'elles se donnent mutuellement pour se distinguer de tant de synagogues de l'Antechrist, dont elles sont environnées. »

L'autorité de ce Catéchisme fut telle qu'on l'expliqua tous les dimanches dans chaque Eglise réformée de France jusqu'en 1685, année de la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV.

Ainsi l'ordonnèrent les synodes nationaux

tenus de 1594 à 1657, recommandant expressément de se servir du Catéchisme de *M. Calvin* ou de conserver celui en usage dans les Eglises, et qui n'était autre que celui du Réformateur et de son ami Farel. Il se termine par une prière que nous aimons à reproduire, et qui est mise dans la bouche de chaque enfant soumis à l'instruction.

« Seigneur, tu es la fontaine de toute sagesse et science, puisqu'il te plaît me donner le moyen d'être instruit en l'âge de mon enfance, pour me savoir saintement et honnêtement gouverner tout le cours de ma vie; veuille aussi illuminer mon entendement lequel est de soi-même aveugle, à ce qu'il puisse comprendre la doctrine qui me sera donnée. Veuille confirmer ma mémoire, pour la bien retenir; veuille disposer mon cœur à la recevoir volontiers, et avec tel désir qu'il appartient, afin que par mon ingratitude, l'occasion que tu me présentes ne périclite. Pour ce faire, veuille répandre sur moi ton Saint-Esprit, l'Esprit, dis-je, de toute intelligence, vérité, jugement, prudence et doctrine, lequel me rendra capable de bien profiter, afin que la peine qu'on prendra à m'enseigner ne soit perdue. Et à quelque étude que je m'applique, fais que je la réduise à la vraie fin, c'est de te connaître en notre Seigneur Jésus-

Christ, pour avoir pleine fiance de salut et vie en ta grâce, et de te servir droitement et purement selon ton plaisir, tellement que tout ce que j'apprendrai soit comme instrument pour m'aider à cela. Et puisque tu promets de donner sagesse aux petits et aux humbles, et confondre les orgueilleux en la vanité de leur sens; pareillement de te manifester à ceux qui seront de cœur droit : au contraire, aveugler les malins et pervers : veuille moi ranger à vraie humilité, par laquelle je me rende docile et obéissant; premièrement à toi, secondement à mes supérieurs, que tu as commis pour me régir et enseigner. Davantage veuille disposer mon cœur à te chercher sans feintise, renonçant à toute affection charnelle et mauvaise. Et qu'en telle sorte, je me prépare maintenant pour te suivre une fois en l'état et vocation laquelle il te plaira m'ordonner quand je serai venu en âge. »

Il est tout naturel d'indiquer ici comment Calvin envisageait la prière.

Pour lui, c'était le lien de la communication que les hommes ont avec Dieu. « Par elle, dit-il, nous sommes introduits dans son sanctuaire qui est au ciel. Par elle nous le sommes d'exécuter ses promesses, et de nous faire voir par expérience, lorsque la nécessité le demande, que

les choses que nous avons cru être véritables sur simple parole, n'ont pas été des mensonges ni des choses vaines. De là vient que nous ne voyons pas que Dieu nous propose à espérer de lui aucune chose qu'il ne nous commande en même temps de la demander par la prière. Tant il est vrai que c'est par le secours de l'oraison que nous cherchons et que nous trouvons les trésors qui sont découverts à notre foi par l'Evangile. C'est dans la prière que consiste l'assurance de notre salut, parce que c'est par elle que nous appelons le Seigneur de son ciel, afin qu'il fasse connaître qu'il habite au milieu de nous ici-bas sur la terre, d'où naît un repos et une tranquillité merveilleuse dans nos consciences. Car, après avoir exposé au Seigneur nos nécessités et nos besoins, nous avons suffisamment de quoi nous reposer sur lui, puisque nous savons certainement qu'il est tout plein de bonne volonté pour nous, que nulle de nos misères ne lui est cachée, et qu'il a puissance souveraine et infinie pour y remédier. »

Pour Calvin et pour tous les réformateurs, la prière est un acte de la pensée et de l'âme, et non une vaine redite des lèvres, ce qui est conforme aux enseignements de Jésus-Christ, retenus dans toutes les Eglises évangéliques. La

question que nous venons d'examiner, nous conduit à celle du chant religieux, autre élément constitutif du culte en esprit et en vérité qui distingue les Eglises de la réforme.

---



## VIII.

### Comment Calvin enseignait le chant religieux.

Lorsqu'éclata la Réforme , le peuple était devenu complètement étranger au chant d'église; les prêtres, les chantres et sacristains remplissaient de leurs voix discordantes la nef et tout le lieu saint.

Il était devenu nécessaire d'apporter un profond changement à cet état de choses préjudiciable au culte. « Il faut, dit Calvin, que la congrégation ou l'assemblée entière chante de cœur et de bouche. Nous retirerons une grande édification de cet usage, car notre culte est si froid, que cela nous causera honte et confusion, tandis que les Psaumes élèveront notre âme à Dieu et redoubleront notre ardeur à l'invoquer. » Aussi en 1534 et 1548, voulut-il doter les nou-

velles Eglises d'un recueil de psaumes mis en vers par le poëte Clément Marot, qui fut emprisonné, puis exilé pour fait de religion, et qui se réfugia à Genève en 1543. Théodore de Bèze, successeur de Calvin, en traduisit aussi un certain nombre. Ce recueil eut une musique très-élémentaire que l'on faisait d'abord étudier aux enfants, et que le troupeau ne tarda pas de pouvoir chanter. Voici la règle sévère de Calvin à l'endroit dont nous parlons. « En l'Eglise, le chant ne doit être léger ni volage, mais avoir poids et majesté. » Ses principes en liturgie étaient la *simplicité*, la *popularité* et l'*édification*. Il approuvait le chant simple, et le trouvait « façon très-sainte et utile ; comme au contraire les chants et mélodies qui sont composés au plaisir des creilles seulement, comme sont tous les fringots et fredons de la papisterie, et tout ce qu'ils appellent musique rompue et chose faite, et chants à quatre parties, ne conviennent nullement à la majesté de l'Eglise, et ne se peut faire qu'ils ne déplaisent grandement à Dieu. » On a reproché, peut-être avec raison, au Réformateur de la France et de Genève d'avoir eu trop peu de goût pour la musique, surtout si on le met en parallèle, sous ce rapport, avec Luther, qui composa un certain nombre de cantiques et de mélodies dont quel-

ques-unes sont très-remarquables. Cependant il faut reconnaître que Calvin comprenait toute l'importance du chant religieux , puisqu'il en fit donner trois leçons par semaine à la jeunesse qui était la pépinière de l'Eglise de la Réforme : et ainsi il fut un véritable restaurateur du culte en esprit et en vérité qu'enseigne l'Evangile, et que célébraient les premiers chrétiens, comme nous l'apprend Pline le Jeune l'an 60, appelé à donner à un administrateur de province ou préfet des renseignements positifs sur la manière dont ils adoraient Dieu.

Avant que les protestants eussent les Psaumes, on chantait , dit Ruchat , à l'entrée du sermon, l'oraison dominicale et le symbole des apôtres , et à l'issue du service religieux les dix commandements. En France, les premiers partisans de la Réforme chantèrent les Psaumes dans la plaine qui s'étend le long de la Seine , depuis l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés jusqu'à l'emplacement de l'hôtel des Invalides. C'était le Pré-aux-Clercs , lieu de rendez-vous des étudiants de l'Université , dont bon nombre déjà faisaient partie de l'Eglise de Paris. En Suisse, la première localité où l'on en chanta, fut Granson, en 1540.

## IX.

### Les Libertins et les Anabaptistes.

L'Eglise de Genève s'organisait d'une manière merveilleuse , et prenait une vie remarquable , quand , tout à coup , se montra un ancien parti qui , depuis longtemps , agitait la ville. C'étaient des hommes qui avaient la prétention de vouloir gouverner l'Etat , sans se soumettre , eux en particulier , à aucune règle et à aucune autorité. Ils se montraient comme des factieux très-dissolus qui se refusaient à toute réforme des mœurs , qui résistaient au pouvoir des magistrats , qui se riaient des lois , et qui s'indignaient qu'on n'eût conquis l'indépendance nationale et renversé le catholicisme , que pour tomber sous le joug de la morale et

des lois. Pour eux , « être réformé ne consistait pas à devenir plus moral dans sa vie et plus éclairé dans sa croyance , mais plus libre et moins gêné dans sa conduite. » Aussi le 4 septembre 1536 avaient-ils protesté devant le conseil qu'ils voulaient vivre en liberté , ne pouvant « endurer » les ministres qui les reprenaient de leurs vices.

Dans son *Commentaire sur l'épître de saint Jude* , t. IV , p. 784 , Calvin dit aux versets 4 et 13 , « que ceux desquels l'apostre parle , estoient semblables aux libertins de nostre temps , vagues impétueuses de la mer escumans leurs vilenies..... , ils desgorgent des paroles braves , et escument des mots magnifiques d'un style affecté et hautain. Cependant tant s'en faut qu'ils amènent rien de spirituel , plustost ils plongent les hommes en une stupidité de bestes brutes. Tels sont aujourd'hui ces esprits estourdis de libertins. On dirait que tout ce qui sort hors de leurs bouches , ne sont que tonnoirres (tonnerres) : car mesprisans la façon commune de parler , ils se forgent je ne scay quel langage de nouvelle marque et estrange. Après qu'il a semblé qu'ils ont ravi leurs disciples par-dessus le ciel , ils tombent soudain en des erreurs brutaux. Ils veulent faire à croire que c'est une vie spirituelle , quand chacun se lasche la bride

hardiment ; chassant toute crainte de Dieu : item que nous sommes faits dieux.....»

Il fallut nécessairement songer à combattre ces dispositions perverses , et les réformateurs le firent en insérant dans la confession de foi certains articles dirigés contre eux de la manière la plus palpable. En voici quelques-uns.

« L'homme en sa nature est plein de corruption et de perversité de cœur ; il a besoin d'être illuminé de Dieu pour parvenir à la droite connaissance de son salut. Jésus-Christ nous a été donné du Père , afin qu'en lui nous recouvrions tout ce qui nous défaut (manque) en nous-mêmes : et finalement cette régénération est tellement faite , que jusqu'à ce que nous soyons dépouillés de ce corps mortel , il demeure en beaucoup d'imperfections , ensorte que nous avons toujours besoin de la miséricorde de Dieu pour obtenir rémission de nos fautes et offenses.

» L'Eglise est la réunion des êtres croyant en Jésus-Christ, et s'efforçant de vivre selon la loi. Ou doit bannir de cette sainte société les pécheurs obstinés et scandaleux , jusqu'à ce qu'ils se repentent de leurs fautes.

» Les ministres dirigent l'Eglise de Jésus-Christ par leurs instructions, leurs consolations et leurs réprimandes. Ils n'ont aucune puissance,

sinon de conduire et gouverner le peuple de Dieu par l'autorité de la Parole sainte.

» Les magistrats doivent suivre une vocation chrétienne , soit en défendant les innocents, soit en punissant la malice des pervers. Les ministres doivent leur accorder honneur et révérence, exécuter leurs commandements et porter les charges par eux imposées , en tant que cela est possible , sans offenser Dieu. »

Cet exposé évangélique , clair et ferme , tint en bride ce parti remuant et immoral, amateur à l'excès de la liberté , la voulant en tout et pour tout, et qui un peu plus tard devint un fléau pour Genève, et le provocateur des plus vives persécutions contre Calvin et ses amis dont il jalousait l'autorité. C'est ainsi que nous le retrouverons bientôt et que nous achèverons de le caractériser.

D'un autre côté , pour comble d'épreuves , des débris de la secte turbulente et sanguinaire des Anabaptistes qui avaient saccagé leur propre pays , la Westphalie et sa capitale Munster , étaient venus se réfugier à Genève , poussés par le zèle et le prosélytisme le plus amer. Deux d'entre eux , Herman de Gerbiham et André Benoist de Liège, ayant demandé de soutenir une discussion publique avec Farel et Calvin , ceux-ci s'empressèrent d'y consentir, persuadés qu'ils

les confondraient, et qu'ils seraient éconduits de Genève avec contumélie ou affront.

On les força d'abord d'exposer leur foi, ce qu'ils firent en ces termes : « Nous pensons, d'après les saintes Ecritures, que le baptême doit être administré aux adultes et pas aux enfants ; car le baptême des petits enfants n'est fondé sur aucune institution divine..... nous ne voyons dans l'Ecriture aucune trace de ce sacrement.

» Nous pensons que dans une communauté chrétienne, lorsque le pécheur est averti trois fois, s'il ne se repent, il doit être rejeté de l'Eglise pour toujours et sans espoir de pardon.

» Nous pensons que dans une société de chrétiens nul n'a le droit de se défendre soi-même ou de protéger son pays.

» Nous croyons que les pasteurs, s'ils veulent remplir leurs devoirs, sont tenus de ne rester jamais à poste fixe, mais de courir le monde.....

» Nous croyons, enfin, que l'Eglise de Christ ne doit souffrir sur elle aucune domination civile et étrangère à sa constitution. »

Les réponses qui leur furent faites, prouvent que la Réformation a dû nécessairement être circonscrite par la Bible, et n'a pu s'opérer au gré des opinions et des idées du premier



venu. Ecoutons Calvin et Farel dans ce débat :

« Le Sauveur, en imposant les mains aux petits enfants des Juifs, en priant pour eux, institua le baptême, puisque les enfants étaient dès lors à Jésus-Christ, quoiqu'ils ne connussent pas encore sa doctrine; et quand vous dites qu'il n'y a aucune trace de ce sacrement dans l'Ecriture, vous avez donc oublié l'ordre d'aller baptiser toutes les nations; d'après ces paroles, dès qu'un homme entre dans l'Eglise, il doit être consacré par le baptême; donc il faut que les petits enfants, au commencement de leur vie, pour être chrétien, reçoivent ce signe sacré. »

( On doit rapprocher cette réponse de l'extrait du Catéchisme que nous avons donné plus haut, relatif aux sacrements. )

« Vous nous dites que le méchant averti trois fois, doit être rejeté de l'Eglise sans espoir de pardon; mais Jésus nous dit qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance; et si le Seigneur pardonne, comment l'homme oserait-il condamner à toujours ?

» Vous dites que la guerre légitime et la défense personnelle sont défendues, mais nulle part Jésus ni les apôtres, en donnant des con-

seils spirituels , n'ont prétendu dicter des ordonnances politiques. Quand les soldats viennent interroger le Sauveur (Luc III , 14), il ne leur demande pas de poser les armes , mais de se contenter de leur paye. Quand saint Pierre convertit le centenier Corneille , il ne dit pas à cet homme de guerre de quitter son emploi. Et vous qui soutenez que la guerre légitime est défendue , plutôt à Dieu que vous eussiez cru à ces paroles , vous n'auriez pas ensanglanté votre patrie , incendié les villes de vos pères , et commis des atrocités dont l'avenir ne racontera l'histoire qu'avec horreur !

(Calvin s'était toujours montré contraire à toute insurrection , à tout recours au bras charnel , pour maintenir la vérité de l'Évangile.)

» Vous dites que les pasteurs ne doivent pas rester à poste fixe : nous convenons que dans ce temps où il y a tant d'idolâtres , il faut des missionnaires de la Bonne Nouvelle ; mais il est indispensable d'avoir des pasteurs pour connaître les besoins de la population et y satisfaire , censurer les vices , répandre l'instruction , soulager les malades et gagner le troupeau à Christ par l'amour et la confiance. Nous savons bien pourquoi vous prêchez cette doctrine ; si les Églises étaient privées de leurs conducteurs , vos idées seraient bien plus promptement répandues.

» Vous dites que les chrétiens sont déliés de l'obligation d'obéir aux ordonnances des souverains ; rayez donc de la Bible ces paroles du Sauveur : Rendez à César ce qui est à César ; ôtez de la bouche de saint Paul le commandement d'être soumis aux puissances souveraines. Il est vrai que si la perfection chrétienne devait, comme quelques-uns le croient, exister un jour sur la terre, il n'y aurait plus besoin de lois ni de magistrats ; mais tant que le monde durera cette perfection idéale n'existera jamais. »

Avant la discussion, les étrangers s'étaient soumis au bannissement ou à la peine de mort, en cas de défaite. Après la discussion, qui dura trois jours, et qui eut le plus grand retentissement, convaincus d'erreur sur tous les points, ils furent bannis à perpétuité de la ville et des terres de Genève, leurs principes étant contraires aux lois et à l'ordre de l'Etat, à la discipline et aux doctrines reçues dans l'Eglise de la cité genevoise. La matérialité et par conséquent la destruction et le néant de l'âme, le droit du plus fort ou la supériorité de la force brute, la communauté des personnes et des héritages conduisant aux plus profondes immoralités : telles étaient les idées favorites des anabaptistes de cette époque, idées qui faisaient l'affaire des antagonistes des réformateurs, des gens secrè-

tement vicieux , des Libertins puissants qui , par leurs manœuvres , obtinrent l'expulsion des ministres de la Parole de Dieu , c'est-à-dire en lançant sans retenue contre eux toutes sortes de choses absurdes , fausses et mauvaises. Calvin jugea à propos de les réfuter en 1544 et 45 dans une *Briève instruction pour armer tout bon fidèle contre les erreurs de la secte commune des Anabaptistes*. Cet écrit devenu nécessaire eut du retentissement , et atteignit son but , à la grande satisfaction de son auteur et de toute l'Eglise de Genève.

---

## X.

Lutte avec les Libertins. Exil des pasteurs. L'Eglise réformée de Strasbourg. Mariage de Calvin. Premières conséquences du départ des réformateurs de Genève.

Les Libertins formaient deux partis, l'un politique, l'autre religieux : ces derniers prirent le nom de spirituels, et firent avec les premiers une alliance pour s'opposer aux tendances de Calvin et de ses collègues. Les partisans de la liberté spirituelle n'étaient autres que des panthéistes populaires, c'est-à-dire des hommes qui regardaient Dieu et la morale comme de vains mots et rien de plus. A la tête des Libertins politiques se trouvaient les nommés Philibert Berthelier, le capitaine Perrin, Troillet, et d'autres que nous apprendrons à connaître dans un instant. Les Libertins spirituels avaient pour chefs : Quentin dès 1536, et Poquet en 1541,

qui, l'un et l'autre, étaient venus de France : celui-ci avait passé par Strasbourg.

Renforcés par les sectateurs de Rome, ils ne manquèrent pas de profiter de l'agitation qu'avaient provoquée les débats avec les Anabaptistes, pour fomenter une conspiration et un soulèvement contre les pasteurs quelques mois plus tard. Ce qui les irritait surtout, c'était la discipline ecclésiastique ou la censure des mœurs publiques, et la confession de foi, imprimée et répandue à plus de quinze cents exemplaires le 27 avril 1537, puis sanctionnée par une assemblée générale le 29 juillet suivant.

Les historiens du temps parlent des débauches excessives qui sillonnaient toutes les classes de la société ; des danses malhonnêtes auxquelles se livraient les femmes du Molard, de la Fusterie et de Saint-Gervais ; des jeux de hasard qui ruinaient les ménages, et que plusieurs ordonnances avaient interdits dès 1484 à 1511 ; des divisions extraordinairement scandaleuses de plusieurs familles haut placées, qui se croyaient tout permis, sans aucune observation et aucun blâme, bravant toute règle, se mettant au-dessus de toute morale qui ne s'accordait pas avec leurs goûts ignobles, leurs penchants dégradés.

Mais ceux que ces gens hautains et pervers

faisaient souffrir , et qui souffraient en silence dans leurs cœurs avec amertume , ne purent bientôt plus laisser faire sans mot dire. Farel , Coraull et Calvin , se sentant pressés de prêcher sans crainte contre tant de vices qui compromettaient l'existence même de Genève , la chaleur de leur zèle , la force de leur parole excita des murmures et des plaintes. Ils ne tardèrent pas de devenir les objets de la haine de tous ceux qui préféreraient les plaisirs et les jouissances grossières ou raffinées à l'avancement de la religion et au bien de la patrie.

Dès ce moment , les Libertins des deux partis se liguèrent pour se soustraire aux censures des pasteurs , pour anéantir , si cela leur était possible , toute autorité ecclésiastique , pour se débarrasser , à tout jamais , de leurs conducteurs spirituels qui jouissaient d'un grand crédit , et avaient une notable influence.

Qu'avaient-ils à reprocher aux règlements de Calvin ? Avec une sagesse admirable , ces règlements prévenaient la dilapidation , le détournement des deniers , le trafic ou la vénalité de la justice , les crimes et les abus les plus graves. Voici un fait qui montrera toute la nécessité de pareilles ordonnances ou mesures.

Un homme qui soutenait un procès injuste et qui avait déjà été condamné deux fois , en

appela au tribunal supérieur, et recourut à la protection d'un personnage du parti des Libertins. Philibert Berthelier lui demanda quatre écus, et lui dit, après les avoir reçus : « Pour moi, je ne suis qu'un chef en sous-ordre, mais je t'adresserai bien, je te recommanderai à mon oncle à qui il faut huit écus, parce qu'il n'est pas un petit comme moi. » Le plaideur s'exécuta, et l'oncle promit de lui rendre service, mais il ajouta tout aussitôt : « Je ne suis rien sans le capitaine ; c'est le gros chien, il lui faudra dix écus. » Ce capitaine, nommé Perrin, lui dit : « Mon ami, je m'emploierai de tout mon pouvoir à te faire gagner ta cause, mais je n'y puis rien sans conseil. Il y a ici un M. Toillet, à qui tu porteras tant de volailles, du gibier, du vin et d'autres présents ; nous irons tous souper avec lui, et nous nous concerterons ensemble sur ton affaire, en sorte que tout ira bien. »

Telle est la corruption abominable qui rencontrait de vigilants et intrépides antagonistes dans la personne des réformateurs résolus de vaincre ou mourir. Mais ce parti effronté et puissant qui repoussait les dogmes chrétiens et les commandements de Dieu, augmentait chaque jour, malgré la plus vigoureuse résistance. A Saint-Gervais, Farel fit cette déclaration du haut de la chaire, en présence de la foule as-



semblée, le 23 avril 1538, jour de Pâques : « Je ne distribuerai pas la sainte cène..... Vos dispositions rendent impossible cette communion avec Jésus-Christ. Il faut de la foi pour communier, et vous blasphémez l'Evangile ! Il faut de la charité, et vous voici avec des épées et des bâtons ! Il faut du repentir..... Comment avez-vous passé la nuit dernière ? »

Les mêmes événements se présentaient à Saint-Pierre, où Calvin faisait la même déclaration de sa voix tonnante. « Je veux imiter l'exemple de saint Chrysostôme, dit-il, et, comme lui, je m'exposerai plutôt à la mort que de donner les choses saintes à des profanes qui ont été déclarés indignes de communier au corps de Jésus-Christ. Mon sang vous appartient, versez-le, car jamais je ne violerai mon devoir. »

L'ancien moine Augustin Corault, Courault ou Coraud, vieux et aveugle, qui s'était fait porter en chaire, où il avait eu le courage de comparer la république au royaume des grenouilles, qui, avec ses confrères, avait fait tête à l'orage le plus épouvantable, les suivit dans un glorieux bannissement, étant persécutés pour la justice : on leur donna trois jours pour régler leurs affaires particulières. Alors Calvin dit avec le plus grand calme : « Eh bien, à la bonne heure ! si nous eussions servi les hommes,

nous fussions trop mal récompensés, mais nous servons un grand maître qui nous récompensera.

Que vont devenir ces chers serviteurs de Dieu ? Leurs amis les accompagnent de leurs vœux et espèrent les revoir. Coraud, qui s'était fait interdire la chaire et emprisonner pendant six jours au sortir du temple, à cause de son sermon, dans lequel il n'avait épargné aucune personne scandaleuse, se retira à Thonon en Savoie, puis fut placé comme ministre à Orbe, où il mourut le 4 octobre suivant. Il s'était montré autrefois l'un des zélés partisans de la Réforme à Paris, avait attaqué la foi séculaire de la France en prêchant le carême au Louvre en présence de Marguerite, de son frère François I<sup>er</sup> et de la Sorbonne, en 1533.

Farel et Calvin partirent pour Berne, puis allèrent à Zurich. Le premier fut rappelé comme pasteur de Neufchâtel, où il retourna sous condition qu'on le laisserait introduire une discipline ecclésiastique, et où il mourut au service du Seigneur. Ces vers de 1581, extraits des portraits de Théodore Bèze, peignent bien ce réformateur qui touche de près tous les autres :

Ta foi, ta piété, ta loyauté constante  
 Et ta grave douceur, *Farel*, l'ont couronné  
 D'un honneur éternel, par Jésus ordonné  
 Au fidèle servant qui son Seigneur contente.

Quant à Calvin, il se retira à Bâle en 1538, dans l'intention d'y rester auprès du pasteur Simon Grynée, auquel il dédia, le 18 octobre 1539, son *Commentaire sur l'épître aux Romains*. Mais pressé de se rendre à Strasbourg, il y alla rejoindre des amis non moins fidèles, et « fut accueilli comme un trésor par ceux qui là reluisaient comme perles précieuses en l'Eglise de Dieu. » C'étaient Jean Sturm et Bucer, Capiton, Hedio, Niger qui avaient travaillé avec succès à l'organisation de l'Université, où l'on vit bientôt affluer une jeunesse avide de connaissances.

Devenu professeur en théologie dans cette ville, Calvin rassembla autour de lui un troupeau de quinze cents Français, que Farel avait commencé à réunir en 1527, lorsqu'il s'y était réfugié, comme avait fait Jean Sturm qui devint recteur du Gymnase. Calvin y organisa une Eglise dont il fut le premier pasteur, et s'adjoignit Nicolas Paré, pour l'aider à soigner les pauvres, l'une des tâches importantes du ministère évangélique. Il fit plus tard, pour cette Eglise, une édition de son catéchisme, en 1545, sous le titre de : *La forme des prières et chants ecclésiastiques, avec la manière d'administrer les sacrements et consacrer le mariage selon la coutume de l'Eglise ancienne*, avec une préface

où Calvin insiste particulièrement sur l'emploi de la langue vulgaire dans les exercices du culte, selon cet enseignement de saint Paul, première épître aux Corinthiens, XIV, 19 : « J'aimerais mieux prononcer dans l'Eglise cinq paroles en me faisant entendre, afin d'instruire aussi les autres, que dix mille paroles dans une langue inconnue. »

Ces formulaires étaient peu différents de ceux usités dans les Eglises allemandes dites luthériennes de cette ville. Jusqu'à ce jour, cette communauté s'est maintenue, et tend plutôt à s'accroître qu'à diminuer, jusqu'au moment si désiré où il n'y aura plus en France qu'une seule Eglise de la Réforme devant la parole de Dieu ou la sainte Bible et devant la loi civile, par le concours de toutes les volontés et des lumières de la foi. En attendant l'aurore d'une si belle fête, Strasbourg est encore dans la joie d'avoir servi, pendant trois ans, de retraite à l'illustre exilé, et de l'avoir compté parmi ses citoyens. Il honora cette cité savante ; car en peu de temps, ses lumières, son zèle et sa piété lui acquirent l'estime générale, et il obtint le droit de bourgeoisie. Dans sa chaire de professeur, il commença ses leçons par l'explication de l'Evangile selon saint Jean, et attira une foule d'étudiants et d'auditeurs de toutes les parties de la France,

de la Belgique, de l'Espagne et de l'Italie, auxquels on donna un pasteur français, notre langue étant celle de la majorité d'entre eux, comme cela est facile à concevoir, vu la position géographique de Strasbourg. Dans ce temps, une autre Eglise réformée fut établie à Bischwiller en 1545, par un pasteur suisse, Jacques Hockard, que Calvin avait consacré au saint ministère.

Pendant son séjour en Alsace, qui se prolongea jusqu'en 1541, notre réformateur souhaita ardemment, au milieu de ses nombreuses occupations, d'avoir une vie de famille, une compagne aimante, pieuse et fidèle. Il épousa Idelette de Bure, veuve de l'anabaptiste Jean Storder de Liège qu'il avait converti, ainsi qu'un grand nombre d'autres qui s'étaient retirés à Strasbourg. Il célébra son mariage avec beaucoup de solennité, y invita les consistoires de Neufchâtel et de Valengin qui y envoyèrent des délégués. Son épouse, d'après les documents de l'époque, était une femme grave, noble, d'un vrai mérite, qui figure bien parmi les femmes remarquables de la Réforme, dont un recueil biographique a paru à Lausanne en 1859.

Idelette mourut en 1549, après avoir aidé efficacement son mari dans le ministère auquel il s'était voué. Il en eut trois enfants que le

Seigneur rappela à lui ; le dernier avait quatre ans. Dans cette circonstance bien pénible, Calvin s'écria : « N'ai-je pas des myriades de fils dans le monde chrétien. » Il en avait en effet engendré un grand nombre en Jésus-Christ par l'Evangile, selon l'expression de saint Paul, 1 Cor., IV, 15.

Ce fut après neuf ans de mariage qu'il perdit celle qui avait supporté toutes les agitations d'une vie orageuse, dont les vertus lui inspiraient le plus profond respect et une tendre vénération pour sa mémoire. Au milieu de cet événement accablant, il écrivit à ses intimes de Lausanne et de Neuchâtel, Viret et Farel, des lettres qui témoignent de sa sensibilité et de sa vive douleur.

« Je fais, leur dit-il, autant d'efforts que je puis pour ne pas être totalement abattu par la tristesse. Les amis sont là, et n'omettent rien pour apporter quelque soulagement à mon chagrin. (Ces amis étaient de Bèze, Hotman, Laurent de Normandie, des Gallars qui réunit en un volume tous les petits ouvrages ou opuscules de Calvin.)

» J'ai été privé, continue-t-il, de l'excellente compagne de ma vie, femme d'un singulier (ou unique) exemple, qui eût partagé volontairement avec moi non-seulement l'exil et la mi-

sère , mais la mort elle-même pour la confession de la vérité (comme il l'écrivait à Viret le 7 avril 1549 , lettre latine 101<sup>e</sup> de notre recueil , page 190). Tant qu'elle a vécu , elle a été l'aide fidèle de mon ministère , elle m'a aidé à remplir mon devoir..... »

Bel exemple mis sous les yeux de toutes les femmes de pasteurs. Idelette avait apporté en dot une âme capable des plus grands sacrifices. C'était une femme chrétienne dans la plus haute acception de ce mot , qui soutint son époux aux heures de découragement et de tristesse , qui aima à visiter les pauvres sans ostentation , à consoler les affligés , à exercer l'hospitalité sans bruit , comme Elisabeth Turtaz d'Orbe , femme de Viret , avec laquelle elle était liée d'une étroite amitié , et partageait beaucoup de devoirs obscurs qui sont le lot de la femme appelée à briller avec plus d'éclat dans le ciel de l'Eglise que dans celui du siècle. Si Calvin , comme Luther , ne s'était pas marié , nous ne connaîtrions pas tout leur cœur.

En quittant Genève , les trois serviteurs de Jésus-Christ , le vieillard Coraull qui allait dire comme Siméon : Laisse-moi désormais , Seigneur , aller en paix ; l'impétueux et intrépide Farel et l'austère Calvin , eurent une pleine *fiance* dans Celui qui dirige toutes les destinées de

l'Eglise. Ils n'espérèrent pas en vain que cette grande épreuve porterait de bons fruits contre l'attente de ceux qui en avaient été les promoteurs, et nous savons que ce fut le parti des libertins. Pendant leur absence, Genève éprouva les secousses de manifestations antireligieuses si violentes que les amis des réformateurs furent menacés de mort, sans distinction de rang. On se précipita sur eux, en criant : *Tue, tue, au Rhône les guillemins*. Bientôt des magistrats parvinrent à faire fermer le collège ouvert par les soins et le zèle de *Guillaume Farel* et de Calvin, et l'instruction publique dont ils avaient doté la cité genevoise, fut momentanément anéantie. Ce que les hommes pensent faire sous l'influence des plus malheureuses passions ne réussit pas toujours à leur gré : Dieu sait tirer le bien du mal dont ils se rendent souvent coupables, comme l'histoire en offre une foule d'exemples, et comme le prouvera la suite de cette appréciation, où nous verrons le parti victorieux, livré à lui-même, s'épuiser dans ses propres excès. Libertins politiques, libertins spirituels finirent par avoir le sort qu'ils méritaient.

---



## XI.

Amour de Calvin pour Genève. Ses luttes avec plusieurs dignitaires ecclésiastiques. Encouragements à des amis. Correspondance au sujet de son retour dans cette ville.

Malgré les souffrances morales que Genève avait fait éprouver à son meilleur ami, et malgré la noire ingratitude à son égard qu'un funeste égarement avait enfantée, le cœur de Calvin lui conserva cependant le plus profond attachement, et, dans toutes les circonstances, il s'empressa de soutenir ce qui y restait de bons chrétiens, en leur écrivant des lettres qui, depuis quelque temps, commencent à être connues dans toutes les Eglises nées de la Réforme. « Notre confiance est bien assurée devant Dieu, leur écrit-il, que ça esté par sa vocation que nous avons esté une fois conjoints avec vous. Parquoy ce ne doit estre en la puissance des hommes de rompre un

tel lien. » Pendant son séjour en Alsace, il ne cessa, comme il le dit lui-même, *de porter vne paternelle amour et charité* à cette chère Eglise dans laquelle avait eu lieu, le 25 août 1535, l'abolition officielle de la religion romaine. S'en regardant toujours comme le pasteur, disant dans sa réponse au cardinal Sadolet, p. 54, que *Dieu l'ayant ordonné une fois sur elle, il l'avait obligé à tousiours de luy tenir foy et loyauté*, malgré son éloignement. En conséquence, il la défendait avec énergie contre les séductions catholiques, au moyen d'écrits qui avaient le double but de confirmer Genève dans sa nouvelle foi et de la rattacher à ses conducteurs spirituels. C'est ainsi qu'il rendit inutiles tous les efforts des cardinaux de Tournon, Sadolet et de la Baume, des archevêques de Lyon, de Vienne, de Besançon, de Turin, et des évêques de Lausanne et de Langres qui avaient adressé au peuple et au conseil des lettres très-pressantes pour les engager à rentrer dans le giron de l'Eglise papale. *L'Epistre de Jaques Sadolet, cardinal, envoyée au Sénat et au peuple de Geneue, par laquelle il tasche les réduire soubz la puissance de l'Euesque de Romme, avec la Responce de Jehan Calvin, translatées de latin en francoys*, ont été imprimées à Gencue par Michel du Bois le vi de mars M.D.XL, et réimprimées à Genève par les soins

de Gustave Revilliod, en 1860, in-12. La première porte 48 pages, celle de Calvin 152. Sadolet, qui se donne les titres d'*evesque de Carpentras, prebtre, cardinal de la sainte Eglise romaine du tiltre de Saint Calixte*, adresse sa lettre à ses bien aymez freres les Syndiques, Conseil et Citoiens de Geneue, écrite de Carpentras le 18 mars M.D.XXXIX. Il traite, à la page 17, les réformateurs de *controueurs de choses nouvelles*, et s'adresse ainsi aux Genevois, p. 46 : « Més freres de Geneue, ie vous prie et enhorte que, après auoir osté tous les brouillars d'erreur de vostre entendement, et auoir congneu la lumiere, leuans vos yeux au ciel, que Dieu vous a proposé pour terre et heritage perpetuel, si vous demeurez en l'vnion de l'Eglise : je vous enhorte, dy-ie, de retourner en concorde avec nous, et rendre le loyal service à nostre sainte Eglise : et que vous vueillez adorer Dieu avec nous en vn esprit. Et ne soit point changé vostre courage pourtant, ny tiré en diuerse et contraire opinion : si d'aduenture noz mœurs vous desplaisent, ou si par la coulpe (faute) de quelques vns, la splendeur de l'Eglise a esté quelque fois rabbatue et obscurcie. » Il y a dans toute cette lettre un grand artifice que Calvin déjoua avec un grand talent.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1539, il signala en particulier

au cardinal Sadolet les abus criants, les scandales abominables qui avaient rendu la Réforme nécessaire ; puis, passant aux accusations d'avarice et d'ambition dont eux, les réformateurs, étaient les objets de sa part et de la part de ses confrères, il lui dit, p. 154 : « Vrai nous recherchons l'argent et les honneurs, nous qui dépouillons l'Eglise de la trop grande abondance de ses biens pour nourrir les pauvres..... Quoy ! n'estoit-ce pas le plus facile et le plus court chemin pour paruenir aux richesses et aux honneurs, d'accepter incontinent du commencement les pactions et conditions offertes par vous ? Vostre pape, de quelle somme eust-il lors rachetté le silence de plusieurs, et de combien le rachetteroit-il encores aujourd'hui ? »

« L'édifice des pasteurs en l'Eglise ; lui dit encore Calvin, p. 60, est, non seulement de mener les âmes dociles des fidèles droitement à Christ, mais aussi d'estre armez pour repoulses les machinations de ceux qui se parforcent empêcher l'œuvre du Seigneur. »

Calvin termine par ce vœu : « Face le Seigneur, Sadolet, que toy et les tiens entendiez quelque fois, qu'il n'est point d'autre lien de l'union ecclésiastique : sinon que Christ nostre Seigneur (qui nous a reconciliés à Dieu son père) nous retire de cette dissipation, en la société de son

corps : affin que en telle sorte par la seule parolle et par son Esprit, nous soyons vnis en vn cœur et en vne pensée. De Strasbourg, le premier iour de septembre 1539. »

Par des arguments solides aussi énergiques que modérés, il fit taire peu à peu les ennemis de l'Évangile, et cette réponse, l'un des morceaux les plus éloquents qui soient sortis de sa plume, fit une profonde impression sur Genève, dont Calvin « ne put distraire son esprit, ni la moins aimer et tenir chère que sa propre âme. » Il réveilla aussi, par des lettres, la foi dans le cœur de ceux qui l'aimaient.

« Dieu nous est témoing, leur écrivait-il, et vos consciences devant son jugement, que cependant que nous avons conversé avec vous, toute nostre estude a esté de vous entretenir tous ensemble en bonne union et concorde. Ceux qui se sont séparés de nous pour faire et mener leur faction à part, ont introduit division tant en vostre Eglise comme en vostre ville. Voians les commencemens de ceste peste, nous nous sommes emploiez fidèlement, comme devant Dieu auquel nous servons, d'y mestre remède, pourquoy le temps passé nous exempte de toutes calomnies.....

» Revenez toujours à cette consolation, leur dit-il, encore combien que (quoique) les ini-

ques se soient efforcez de mettre la ruine dans vostre Eglise, combien que ( quoique ) vos fautes et offenses aient mérité plus que vous ne pourriez endurer , néanmoins nostre Seigneur mettra telle fin aux corrections qu'il vous a envoyées , qu'elles vous seront salutaires, car sa colère envers ses enfants passe en un jour , mais sa miséricorde est éternelle. Regardez vos ennemis, vous trouverez évidemment que toutes leurs voies tendent à confusion , et néanmoins ils se croient au bout de leur entreprise. Ne vous découragez donc pas , par ce qu'il a plu à notre Seigneur de vous abaisser pour un temps, car il donne la couronne de gloire à ceux qui sont dans les larmes, et il rend la lumière à ceux qui sont dans les ténèbres. Espérez donc que ce bon Dieu vous fera voir de telles choses, que vous aurez occasion de célébrer sa magnificence. Ayant cet espoir, consolez-vous, supportez patiemment, remettez tout à la Providence qui connaît l'opportunité des temps, et voit ce qui est bon, mieux que nous ne le pouvons concevoir. »

Au milieu de ses luttes avec ceux qui tentaient de rallier les Genevois au système et aux doctrines de l'Eglise romaine , Calvin fut sollicité de toutes parts de profiter des nouvelles dispositions de son ancien troupeau pour l'évangé-

liser *de rechef* en personne. Farel l'ayant pressé, par toutes sortes de raisons, de revenir à Genève, il lui répondit par la lettre latine du 21 octobre 1540, que nous avons sous les yeux, et dont nous donnons les passages suivants :

« Toutes les fois que je me remets en mémoire la vie misérable que j'y ai passée (à Genève), je ne puis m'empêcher de frémir jusqu'au fond du cœur, quand il s'agit d'y entrer..... Je sais bien que je rencontrerai partout des traverses infinies, que si je veux vivre pour le Christ, ce monde me sera turbulent (et hostile), et que la vie présente est destinée au combat. Mais, dès que je pense aux cruels tourments qui ont alors déchiré mon âme et aux soucis qui l'ont accablée, pardonnez si je redoute ce lieu comme funeste pour moi. Vous m'êtes, avec Dieu, le meilleur d'entre les témoins que je n'y ai été retenu si longtemps que sous le joug de la volonté que je reconnaissais m'être imposée par le Seigneur, et que je n'osais pas secouer. Tant que j'y ai été attaché, j'ai mieux aimé supporter toutes les extrémités que de donner accès dans mon esprit aux pensées qui s'y présentaient souvent pour me pousser ailleurs. Maintenant que j'en suis affranchi par un bienfait de Dieu, si je ne me présente pas volontiers dans le gouffre que j'ai éprouvé être mortel, qui ne me ferait

pas grâce ? D'ailleurs, quand même mon danger ne m'épouvanterait pas, je crois à peine que mon ministère pourrait y être utile. Vous connaissez l'esprit qui anime la plupart d'entre eux. Tout cela ne fait pas que je ne me soumette à ma vocation. Je souhaite la prospérité de l'Eglise de Genève, et j'aimerais mieux exposer cent fois ma vie que de trahir cette Eglise en l'abandonnant. »

Viret, qui prêchait dans les temples genevois, connaissant son hésitation, le pressa à son tour de revenir, et Calvin lui fit cette réponse : « Tu me dis que si j'abandonne Genève, l'Eglise est en danger. Hélas ! je ne puis répondre autre chose que ce que j'ai dit ; il n'y a pas d'endroit sous le ciel qui m'inspire autant de terreur ; non que je l'aie pris en haine, mais j'y vois tant de difficultés, que je ne me sens pas capable de les affronter. Chaque fois que la mémoire des temps passés me revient, mon cœur se glace d'épouvante. »

Les pasteurs de la Suisse ayant jugé à propos d'intervenir dans ces négociations, Calvin leur écrivit : « Je dois avouer que ce n'est pas avec joie que j'ai reçu la nouvelle du message qui me rappelle à Genève. Vous savez les mauvais traitements dont ils m'ont accablé ; tout ce qui a été fait l'a été au nom de la ville ; les fau-



teurs des événements ont organisé un soulèvement populaire , pour en venir à leurs fins. D'autre part , les Strasbourgeois , bien que leur fraternelle bienveillance leur fasse désirer mon séjour auprès d'eux , me laissent libre , car ils ont fidèlement à cœur le bien de Genève ; aussi je n'hésite plus , malgré mes craintes et mes angoisses pour l'avenir. »

Une lettre de Jacques Bernard , ancien cordelier , qui avait soutenu autrefois avec ardeur le catholicisme , le toucha profondément. « L'autre jour , lui écrit-il , je prêchais à Rive ; frappé de la désolation de cette Eglise où nous sommes seuls , de Lamare et moi , et qui sommes-nous pour une aussi grande tâche ! j'ai fondu en larmes , et j'ai prononcé une ardente prière pour que le souverain pasteur prît pitié de nous , et nous donnât un conducteur fidèle..... Le peuple m'a compris , et répétait en sortant : Oui , Calvin est un homme juste ; Calvin est un homme savant , il faut qu'il revienne. Revenez , et vous verrez que vous serez le bien reçu. »

Pendant son séjour à Strasbourg , de 1538 à 1541 , Farel le visita dans les premières semaines de l'été de 1539 , et une seconde fois plus tard. Tout prouve , et tout prouvera que ce ne fut ni par ambition , ni par orgueil , ni par esprit de domination que Calvin eut le désir de

retourner à Genève. Les écrivains, et tous ceux qui le méconnaissent sur ce point, n'ont jamais étudié son caractère, sa foi, ses pensées dans les livres qu'il a laissés ; ils n'ont jamais compris l'amour qu'il avait pour le règne de Dieu, pour la sainte cause de l'Evangile, pour le salut des âmes par Jésus-Christ le seul Sauveur ! Notre écrit pourra jeter quelque lumière sur cet esprit supérieur et faire rendre justice à un caractère aussi franc, aussi noble et généreux que celui qui fait l'objet de cette appréciation. Réhabiliter un homme méconnu indignement, est une noble tâche.

---

## XII.

Rappel de Calvin à Genève. Lettre des conseils. L'arrêt de 1538 cassé. Lettre aux magistrats et aux Eglises de Strasbourg et de Suisse. Calvin et le peuple genevois.

Le peuple s'apercevant qu'il avait été trompé, commença à réfléchir sérieusement et à se reconnaître, puis à détester le parti des libertins politiques et spirituels. Alors tous les honnêtes gens, soutenus par des ambassadeurs de Berne, demandèrent à haute voix qu'on rappelât les ministres exilés. C'étaient les confédérés, les *eignots* ou *huguenots* qu'on appelait aussi les *évangélistes*.

Les autorités de Genève se sentirent bientôt heureuses d'être les organes de ces manifestations libres auprès de leurs anciens pasteurs, et décidèrent « d'envoyer quérir (chercher) ès Strasbourg maistre Johannes Calvinus, lequel est

bien savant , pour être notre évangélique en cette ville , pour l'augmentation et l'avancement de la parole de Dieu. »

Ensuite , ils lui adressèrent en particulier la lettre suivante :

« Monsieur nostre bon frère et singulier amy, très-affectueusement à vous nous recommandons pour ce que nous sumes (sommés) entièrement informés que vostre désir n'est aultre synon l'accroissement et avancement de la gloire et honneur de Dieu et de sa sainte parolle : de la part devostre petit , grand et général conseil , vous prions très-affectueusement vous volloir (vouloir) transporter par devers nous et en vostre pristine (ancienne) place et ministère , retourner , espérons en l'ayde de Dieu que ce sera ung grand bien et fruict à l'augmentation de la sainte Evangile , voyeant que nostre peuple grandement vous désire; et ferons avecques vous de sorte que vous aurez occasion de vous contenter. Ce 22 octobre 1540. Vos bons amys, les sindicques et conseyl de Genève. »

Le 1<sup>er</sup> mai 1541, le conseil général cassa, en ces termes, l'arrêt porté le 23 avril 1538, après les prédications du jour de Pâques et le refus motivé de donner le pain et le vin à la sainte communion instituée par Jésus-Christ : « Parce qu'on a consenti à déchasser (expulser) les ser-

viteurs de Dieu , Farel , Calvin et Sonier (Corault était mort), chacun a levé la main qu'on les tient pour gens de bien et de Dieu , qui peuvent aller et venir en sûreté. »

Ensuite le conseil voulut effacer jusqu'aux dernières traces des événements passés. En conséquence , il écrivit aux magistrats et aux Eglises de Strasbourg et de Suisse :

« Bien que depuis environ vingt années , notre ville ait été troublée par de nombreux et terribles orages, jamais, ô très-illustres seigneurs, nous n'avons plus fortement essuyé la colère de Dieu par des tumultes , des séditions et des dangers , que dans ces derniers temps , après que les fidèles pasteurs et ministres qui ont fondé et conservé notre Eglise , à la consolation et à l'édification de tous , eurent été chassés indignement par les machinations de quelques factieux , oubliant les grâces et les bienfaits que par leur ministère nous avons obtenus de Dieu. Car depuis l'heure où ils furent rejetés , nous n'avons eu que troubles , inimitiés , disputes , contentions , discordes , séditions , factions et homicides..... Convaincus que la vengeance divine s'est appesantie sur nous , parce que notre Seigneur Jésus-Christ a été méprisé et rejeté dans la personne de ses ministres , et que par conséquent nous sommes devenus indignes d'être tenus pour

vrais disciples, nous n'aurons jamais de repos dans notre république à moins que nous n'essayions de réparer ces offenses et de rétablir dignement l'honneur du saint ministère. Il n'est donc rien que, d'un commun accord, nous désirions plus ardemment que de réintégrer nos frères et nos pasteurs dans leur ancien état en cette Eglise vers laquelle Dieu lui-même les avait appelés.

» Par ces considérations, très-respectables seigneurs, nous vous prions, au nom de Christ, et en tant que vous désirez le bien et le salut de toutes les Eglises, que, par un effet de votre bienveillance à notre égard, vous vouliez non-seulement nous rendre notre frère Calvin qui nous est nécessaire, et qui est redemandé avec tant d'instances par notre peuple, mais aussi le presser d'accepter cette vocation et de venir auprès de nous aussitôt qu'il lui sera possible..... En cédant à nos prières, magnifiques seigneurs et très-honorés amis, vous accomplirez une œuvre agréable à Dieu, et nous vous devons un bienfait incomparable. »

Cette lettre, si remarquable par les sentiments qu'elle exprime et qui avait une certaine étendue, renfermait encore ce passage persuasif : « Nous marchions à notre ruine, si Dieu ne nous eût envoyé notre frère Viret pour ramener

à de meilleures voies ce troupeau sans pasteurs. Mais ce fidèle ami ne nous est cédé que pour quelques mois. Nous désirons vivement d'autre part réparer nos torts envers Calvin, il nous est nécessaire. Notre ville, par sa position, est le port de refuge pour les exilés de France et d'Italie, qui affluent parmi nous; Calvin seul peut redonner à cette Eglise le lustre et la solidité qui lui sont nécessaires; aussi nous comptons sur vos bons offices pour décider notre Calvin à revenir parmi nous; ce faisant, nous bénirons Dieu qui nous a fait passer des ténèbres à son admirable lumière. »

Le conseil continuant ses démarches, pria très-instamment Calvin de rester à Genève pour toujours, et il expédia des missives semblables à la précédente à Zurich et à Bâle pour engager ces villes à joindre leurs instances à celles des Genevois. Ainsi sollicitées, les Eglises de la Suisse écrivirent à Strasbourg, le 26 mai et 11 juin, comme le prouvent les autographes de ces lettres qui se trouvent dans cette dernière ville.

Les Genevois reconnurent donc tout ce qu'ils avaient perdu, et firent auprès des magistrats de Strasbourg les démarches nécessaires pour rappeler *maître Calvin*, qui finit par obtenir un congé définitif avec le maintien du droit de

bourgeoisie , ce qui lui conservait son traitement de professeur. Mais , par délicatesse de conscience , il refusa qu'on le lui maintint , puisqu'il allait exercer ailleurs son activité, et qu'il n'éprouvait aucun besoin , si ce n'est celui de faire du bien à son semblable.

Occupé aux diètes de Worms et de Ratisbonne pour affaires religieuses, dans l'intérêt général de l'Eglise protestante évangélique, Calvin ne put arriver à Genève que le 13 septembre 1541, et ce ne fut pas sans hésitation , comme le prouvent les différentes lettres que nous avons rappelées et plusieurs autres.

Il n'eut pas lieu de se repentir de sa détermination, car il fut accueilli avec une vive joie, et reçu en triomphe aux acclamations de tous les bons citoyens , de tous les *évangéliques*, du troupeau qu'il n'avait pas perdu de vue un seul instant , tout en remplissant en Alsace de grands devoirs, selon les directions de la Providence. « Il fut tellement reçu de singulière affection par ce pauvre peuple, recognoissant sa faute, et qui estoit affamé d'ouïr son fidèle pasteur, qu'on ne cessa point qu'il ne fust arrêté pour tousiours. »

Des députés de Genève avaient fait le voyage de Strasbourg pour obtenir cette grande faveur, ce service éminent : c'étaient l'ancien syndic



Ami Perrin et Louis Dufour, membres du sénat.

La réputation de Calvin, déjà si grande et si méritée, s'étendit singulièrement par son retour au sein d'une ville qui avait donné la preuve évidente qu'elle reconnaissait tout son génie, la lumière comme la sincérité de sa foi, en montrant un zèle si ardent à le rappeler dans ses murs, avec le titre et la qualité de premier entre ses collègues et ses égaux. Du reste, le Réformateur justifia par ses actes, par son administration, son influence et ses discours, la bonne opinion qu'on avait conçue de lui depuis son exil de Genève.

Ayant dû faire un voyage à Metz en 1543, il profita de cette occasion pour revoir sa chère ville de Strasbourg, et y fut reçu comme un sincère et constant ami, en particulier par son ancien troupeau, qui, plus tard, eut beaucoup à souffrir de l'intolérance religieuse, comme le rappelle le travail de M. le pasteur Mæder, sur l'Eglise réformée de cette ville.

---

### XIII.

Discours de Calvin et ses premiers travaux à son retour à Genève.

A peine rentré dans Genève, Calvin voulut parler à ses anciens juges, et prononça devant eux un discours qui ne fut ni celui d'un suppliant, ni celui d'un *déchassé* ou banni.

« A quoi vous servira, leur dit-il, une foi morte si vous n'avez de bonnes œuvres qui doivent l'accompagner? A quoi vous servira la vérité même, quand une coupable vie vient la démentir et que vos actions font rougir vos paroles? »

Cette franchise, cette vigueur firent réfléchir à salut ses anciens adversaires, et tous reconnurent que sa carrière était l'expression fidèle de sa pensée, de son noble caractère. Homme d'action, s'il en fut jamais, dans toutes les circonstances et dans les plus difficiles, il montra, pendant la peste dont Genève fut décimé, un

dévouement sans borne , et affronta la mort par obéissance au devoir , fidélité à son ministère. Nous rappellerons qu'il ne se ménagea point au chevet des malades , qu'il offrit volontairement ses services pour le soin des âmes , au point que le conseil se vit forcé de lui soumettre les plus graves observations , afin de tempérer son zèle qui le portait à s'exposer au plus fort du danger.

Malgré ses nombreuses occupations journalières , il présidait très-souvent les assemblées dans le temple , comme le prouvent ses sermons manuscrits que possède la bibliothèque publique de Genève. Avec les homélies populaires qu'il répandit en France , à commencer dans l'Angoumois et la Saintonge , et ses discours des années qui ont suivi et précédé la période de 1549 à 1560 , on peut estimer à trois mille le nombre des écrits de ce genre que nous possédons de lui. Il prêchait deux ou trois fois par semaine devant une affluence extraordinaire d'auditeurs de tous les pays qui l'entouraient au temple et à l'Académie. On voit même par ses *quarante-trois sermons sur l'épître aux Galatiens* , Genève 1563 , que souvent il prêchait deux fois par jour , plusieurs d'entre eux commençant par ces mots : *Nous avons vu ce matin.*

Employant sans cesse la parole , l'exhortation et la plume , il montra un grand zèle à main-

tenir les mœurs chrétiennes à Genève, et, par l'influence de cette ville, dans toute l'Eglise réformée.

Son premier soin, à son retour, fut de régulariser la position de la Réforme, d'établir, sous le patronage du sénat, une discipline pour les ecclésiastiques, aussi bien que pour les laïques, et dont il avait jeté les premières bases dans la seconde édition de son *Institution chrétienne*. Le sénat l'adopta le 21 novembre 1541, et le conseil souverain le 2 janvier suivant, c'est-à-dire quelques semaines après son retour. Nous allons en offrir une analyse d'après la grande *Histoire de l'Eglise de Genève*, par M. Gaberel. On verra, comme nous l'avons dit, que, guidé par la sincérité de ses religieux désirs, Calvin résolut de faire de cette cité réformée une ville pure dans sa foi, exemplaire dans sa conduite, où les vertus, les mœurs de famille rendissent témoignage de la sainteté, de la vérité des croyances que tous professaient. La seule et principale condition mise par Calvin à son retour à Genève, avait été l'établissement d'un consistoire ou tribunal des mœurs, comme il l'avait organisé ou plutôt fait nommer par la communauté dans sa chère Eglise de Strasbourg. A peine fut-il à la tâche, que l'Eglise de Paris tenta, mais en vain, de l'avoir pour pasteur.

## XIV.

Discipline et constitution données à l'Eglise de Genève par Calvin.

Dans ce travail remarquable , Calvin ne circoncrivit pas ses vues à Genève , mais apprécia en maître les tendances de son siècle ; il voulut détruire , jusqu'aux derniers vestiges , la corruption du moyen âge ; il reconstruisit la famille sur des principes dignes de créatures faites à l'image de Dieu ; il développa le sentiment chrétien , redonna à la conscience la délicatesse , les lumières et le pouvoir qu'elle avait perdus dans les faciles absolutions du confessionnal ; enfin il voulut rendre tous les devoirs également respectables aux yeux des hommes.

Pour atteindre ces divers buts , et pour régénérer ses contemporains au point de vue intellectuel et moral , Calvin prit pour guide *la loi* de

Jésus-Christ. Il posa comme principe que toute institution qui a pour base l'esprit de l'Evangile, doit avoir une durée indéfinie ; car l'Evangile étant éternel, ce qui est fondé sur lui partage son sort. Ce point de départ étant admis, Calvin n'essaya pas de composer un ordre ecclésiastique d'après des systèmes humains, mais il rassembla toutes les exhortations relatives au ministère, que le Maître et les disciples ont semées dans leurs enseignements et leurs écrits, consulta la Bible entière, et composa un code qui, bien apprécié, forme une législation applicable à toutes les sociétés, à toutes les Eglises chrétiennes.

« Le commencement du gouvernement évangélique, dit-il, fut un ordre de choses miraculeux. Les premiers élus de Jésus, qui avaient recueilli sa Parole divine, les prophètes ou prédicateurs, les évangélistes allaient par le monde, fondant des Eglises, attirant les hommes à la connaissance de la vérité par leurs prédications et par leurs prodiges. »

Cet ordre de choses ne dura que peu de temps. Dieu ne voulut pas continuer son œuvre en donnant à chaque chrétien des révélations particulières, car des miracles de tous les jours n'entrèrent jamais dans les plans de la Providence. Aussi les Apôtres, sachant qu'après leur mort, le Seigneur n'accorderait plus d'inspira-

tions individuelles et un pouvoir miraculeux de guérison ou autre , instituèrent *la véritable Eglise évangélique* , et cela de science certaine , d'après l'ordre du Maître. Voici maintenant ceux à qui elle fut confiée.

Les directeurs de cette Eglise sont d'abord les docteurs , chargés spécialement d'instruire les fidèles dans la science , de les amener à une connaissance avancée de la doctrine chrétienne , et de convertir les incrédules en leur dévoilant la vérité , suivant la mesure de leur intelligence.

Les pasteurs sont une autre classe de chefs spirituels. Ils résident dans les communautés particulières ; leur mandat est une charge morale , ils rappellent à leurs Eglises les enseignements pratiques du Maître : ils fortifient les faibles par des exhortations paternelles , réprimandent les membres souillés et indignes , ou les excluent de la communion chrétienne.

Réunis en corps , les pasteurs choisissent eux-mêmes leurs compagnons d'œuvre , puis les présentent au peuple , qui exprime son approbation ou son blâme sur ce choix. Mais , comme la multitude accorde parfois sa faveur au plus vanté et non au plus digne , les successeurs des Apôtres ont mis les conditions les plus sévères à l'élection pastorale , et voici quelles elles sont :

d'abord l'appel intérieur; puis chaque ministre doit se rendre le témoignage qu'en demandant la charge sacrée, il n'est pas poussé par un esprit d'intérêt ou d'avarice, mais qu'il aime Dieu de tout son cœur, et son prochain comme lui-même; le Seigneur seul est juge de cette vocation qui est révélée aux hommes par une vie sainte et pure.

Le ministre doit être versé dans la science sacrée, nourri de l'Evangile, soumis à sa doctrine, prêt à rendre compte, avec douceur, de sa foi et de son espérance: il doit être astreint à un noviciat de quelques années ou adjoint à un pasteur, afin que l'on voie si sa foi est ferme, et sa vocation inébranlable.

Le ministre doit être pur de tout défaut corporel, de toute infirmité qui pourrait attirer sur lui le ridicule ou le dédain.

Le ministre doit être sacré avec l'imposition des mains, par ceux même qui ont apprécié sa conduite et sa science.

Le ministre s'engage à persévérer dans ses fonctions, pendant les jours de paix et pendant les temps de trouble; il doit sacrifier sa vie pour le service de ses frères, si les circonstances le demandent; il doit se soumettre aux lois de l'Etat où il vit, « en tant qu'elles ne préjudicient pas à la liberté qu'ont les serviteurs de



Dieu d'enseigner selon que le Seigneur le commande dans sa Parole. » Dans son *Institution*, t. II, 382, 385, Calvin dit des ministres qu'ils « doivent estre apostres, c'est-à-dire envoyez pour ne babiller point ce que bon leur semblera, mais fidèlement apporter le mandement de Celui duquel ils ont été envoyez. Ils n'ont pas d'autre mission que d'enseigner ce qu'ils trouvent être contenu aux saintes Ecritures. »

Après les pasteurs, viennent les anciens, laïques pieux et éclairés, qui doivent veiller sur la conduite morale et la doctrine des membres de l'Eglise, et remplacer les pasteurs dans les lieux où les soins de ceux-ci ne peuvent s'étendre.

Enfin les diacres sont chargés de prendre soin des pauvres, de faire des aumônes régulières, d'exercer des œuvres de miséricorde. Les femmes, sévèrement exclues de toute fonction ecclésiastique, doivent accepter une partie de la tâche charitable, et se dévouer au service des malades, travail dont la difficulté et le mystère sont le mérite, et qu'il appartient à l'Evangile de mettre au nombre des devoirs religieux. Ce sont les Dorcas et les diaconesses de l'Evangile, (Rom., XVI, 1, Actes IX, 39).

Ainsi revêtus de leur ministère, les conducteurs de l'Eglise doivent avoir des rapports nom-

breux, souvent pénibles et même désagréables avec la société. Il faut que leurs droits soient clairs, bien tracés et bien définis.

« L'ordre civil et le gouvernement spirituel doivent être unis, mais nullement confondus, dit Calvin ; car Dieu a parfaitement discerné l'une et l'autre administration. » Pour cela, le rôle des magistrats dans la juridiction ecclésiastique est de prendre garde que la religion ne soit corrompue et violée par des sacrilèges publics ; ils doivent veiller à ce que l'idolâtrie et les blasphèmes ne soient point produits en lumière et semés parmi le peuple ; ils doivent conserver une forme de religion extérieure et reconnue de toute la nation , salarier et protéger les pasteurs , veiller sur le matériel du culte , punir les délits relatifs à ces objets ; « mais ils ne peuvent nullement forger , à leur fantaisie , des lois touchant la doctrine chrétienne. » Cette réserve est d'une sagesse admirable, et doit prévenir tout empiétement de l'Etat sur l'Eglise.

Ainsi constitués pour conserver à l'Eglise des membres honorables par leur conduite et leurs croyances, les pasteurs emploient comme mode d'action la discipline, « qui est une bride pour retenir et dompter ceux qui sont rebelles à la doctrine, un moyen d'activer les indolents et les paresseux , enfin quelquefois une verge paternelle

pour châtier doucement, et avec une débonnairété chrétienne, ceux qui ont commis de grandes fautes. »

Dans le but de s'assurer que la doctrine évangélique est pure au sein du troupeau, chaque année les pasteurs sont tenus de faire une visite dans les familles pour interroger chaque personne sur sa foi, « afin de connaître les ignorants, et de leur fournir le moyen de s'instruire. »

L'Eglise doit suivre le mode suivant dans l'application de la discipline à la conduite morale des individus : si les fautes sont secrètes, les exhortations, les reproches et les avis sont adressés en particulier ou avec mystère ; si le scandale éclate, le coupable est cité devant le tribunal de l'Eglise ; mais si le mal est invétéré et sans remède, les pasteurs doivent, après avoir banni de la Sainte Cène les pécheurs obstinés, les faire connaître à l'autorité civile, « qui est bien mieux placée pour infliger des châtiments sévères que les pasteurs dont la mission est toute de charité. » L'observation de cette discipline est d'une nécessité absolue. En effet, dans une association ou communauté religieuse dont les membres sont disciples du Saint des saints, héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ, on ne peut conserver des gens qui se déshono-

rent par leur conduite, ou qui professent des principes dangereux, propres à ruiner promptement l'Eglise ; car la contagion du mauvais exemple et la pente naturelle de chacun au mal, gâtent bien vite ceux qui sont purs et fidèles. Enfin, une telle sévérité laisse l'espérance de voir ceux qui auront été couverts de honte et de confusion rentrer en eux-mêmes et revenir à une conduite digne d'un enfant de Jésus. Mais il faut se garder de changer le remède en poison, en accablant de tristesse celui qu'on châtie.

Quand le scandale est effacé par le repentir, le pécheur doit être mis au même rang que les frères qui n'ont pas encouru la censure, et l'Eglise doit avoir plus de joie pour un malheureux pénitent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance (Luc, XV, 7).

Tel fut, selon Calvin, l'esprit de la constitution de l'Eglise évangélique, et il appliqua en entier ces principes à Genève, en faisant adopter, par les conseils de la république, une organisation détaillée dont il convient d'indiquer les principaux traits.

Les pasteurs de la ville, au nombre de cinq, les professeurs de théologie et les pasteurs des paroisses rurales formèrent un corps, la *Véné-*

*nable Compagnie*, qui s'est perpétuée jusqu'à ce jour sous le même nom. Elle eut pour attributions les études théologiques, l'administration de l'Eglise, le soin ou la surveillance de la doctrine, la consécration des ministres, l'élection des pasteurs moyennant la ratification des magistrats et du troupeau.

Lorsqu'un poste était créé ou devenait vacant, ce corps s'unissait à une députation du conseil d'Etat pour faire subir au ministre postulant ou demandé un examen sévère sur l'explication de l'Ecriture sainte; puis, les conseillers se retiraient, et on élisait à la majorité absolue des votants. Le choix du candidat, approuvé par les magistrats, était annoncé au peuple du haut de la chaire le dimanche suivant, et les membres du troupeau étaient invités à transmettre aux syndics les objections qu'ils pouvaient avoir à faire contre l'élection, les griefs qu'ils avaient contre l'élu. Le silence déterminait le choix définitif, et, huit jours après, le pasteur était consacré et installé dans un service spécial où le modérateur, c'est-à-dire le président de la compagnie, rappelait les devoirs réciproques qui unissent le troupeau et son berger.

Le choix des pasteurs se trouvait garanti contre toute espèce de brigue et de faveur, par cette triple influence du corps pastoral, du peuple ou

du troupeau et du gouvernement. Ce mode d'élection n'avait plus de rapport avec celui admis dans l'Eglise catholique, où un seul homme envoie à un poste le prêtre qu'il juge convenir.

Quant à l'administration morale, Calvin la confia à un corps où dominait l'élément laïque. Dans ce but, il établit le *Consistoire*, formé des pasteurs de la ville et de douze anciens choisis dans les rangs des conseillers, et élus par les conseils et la compagnie réunis. Ce corps devait faire comparaître devant lui les vicieux pour les censurer, prononcer des peines matérielles contre les délits qui portaient atteinte à la moralité, et que les tribunaux civils ne punissaient pas. Il avait le droit d'excommunier selon certaines règles, et devait confier aux magistrats l'application des peines encourues.

Le culte public fut réglé de la manière suivante : le service divin se célébrait deux fois au moins par dimanche dans chaque temple ; on le commençait par la confession des péchés ; puis venait le chant des psaumes, une prière, une explication de la Parole de Dieu, une action de grâces et la bénédiction finale, ordre ou agenda généralement adopté dans toutes les Eglises évangéliques de France et de Suisse. Les images taillées et les peintures furent soigneusement enlevées des temples, afin d'éviter le mélange

si facile des impressions matérielles dans le culte d'esprit et de vérité. Nous comprenons la sévérité du Réformateur à cet égard, vu son profond respect pour la Parole de Dieu.

Outre le service ordinaire, Calvin institua le catéchisme, acte de culte extraordinairement important, qui avait lieu chaque dimanche, et dans lequel le pasteur, après avoir expliqué quelque portion de l'Écriture aux enfants, les appelait à rendre compte des choses qu'ils avaient comprises. Un manuel, destiné à aider la mémoire et l'intelligence, fut composé par le Réformateur, comme nous l'avons dit plus haut. L'instruction se continuait jusqu'à seize ans, âge fixé pour l'admission à la Sainte Cène. Cette dernière cérémonie était précédée d'un examen que les pasteurs faisaient subir, à domicile, aux jeunes gens huit jours avant Pâques, afin de s'assurer qu'ils comprenaient suffisamment le sens et la valeur de la communion chrétienne. Les catéchumènes n'étaient pas seuls interrogés dans cette visite de paroisse. Toutes les personnes désireuses de s'approcher de la table sainte devaient rendre compte de leur foi. Sans entrer dans des détails qui eussent rappelé la confession auriculaire de l'Église romaine, les pasteurs adressaient de sérieuses exhortations sur la nature du sacrement et sur les conditions qui lui don-

nent une valeur réelle devant Dieu pour ceux qui y participent.

La célébration de la Sainte Cène fut fixée aux quatre grandes fêtes de Pâques, de Pentecôte, de Septembre (ou du Jeûne) et de Noël.

Le baptême, ramené à sa simplicité primitive, fut administré par les pasteurs à l'heure du sermon. On adopta le rite des anciens jours : un peu d'eau répandue sur le front de l'enfant, la bénédiction avec les paroles consacrées par Jésus-Christ, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (un seul Dieu béni éternellement). On y rappela la nature du sacrement et les devoirs imposés aux parents et aux parrains, leur recommandant de *faire bonne garde de l'enfant*, comme portait la *première liturgie des Eglises réformées de France*, l'an 1533, intitulée : *La manière et fasson quon tient es lieux que Dieu de sa grâce a visités.*

Le mariage fut entouré des garanties et des précautions les plus sages et les plus sévères. Calvin ramena cette institution à son but primitif; il fit tous ses efforts pour en écarter les odieux effets des passions humaines. Il voulut que cette union fût digne de créatures faites à l'image de Dieu.

Il imposa des règles précises à la puissance paternelle et à la liberté des enfants. Pour éviter



les contestations produites tantôt par un abus d'autorité, tantôt par un entraînement aveugle, le consistoire fut chargé d'intervenir comme arbitre dans les causes matrimoniales avant l'appel devant les tribunaux, et son action conciliatrice exerça la plus heureuse influence.....

Les fiançailles devinrent une cérémonie religieuse : le pasteur et les témoins rappelaient aux époux leurs devoirs futurs, et imprimaient le plus haut caractère à ce premier engagement. Toute promesse de mariage surprise dans un instant d'entraînement irréfléchi ou d'ivresse, était rompue et punie avec sévérité.

Le mariage se célébrait à l'église avant le sermon ou un jour ordinaire ; on abolit l'usage d'accompagner les époux « avec tambourins et menestriers, » et le Réformateur exigea que les mariés fussent vêtus avec modestie, sans chercher à attirer les regards du public.

Le divorce ne fut permis, selon l'Evangile, que pour cause d'adultère, d'infidélité notoire, ou dans le cas de sévices ou mauvais traitements ayant compromis la vie ou la santé de la femme.

La sépulture fut dépouillée de toute cérémonie extérieure ; on en bannit les dépenses excessives qu'elle occasionnait à la famille dans le deuil.

Les ordonnances ecclésiastiques pénétrèrent

plus avant encore dans la vie du citoyen , et réglèrent la dépense, les vêtements, les divertissements publics et particuliers. Elles renfermèrent les moyens et les précautions nécessaires pour amener un peuple au Christianisme pratique. C'est ainsi que le Réformateur put réaliser son plan dans les limites de l'imperfection humaine.

En adhérant à ces prescriptions, le peuple genevois s'engagea à fréquenter régulièrement le culte, à élever ses enfants selon le Seigneur, à renoncer à la débauche, aux dépenses folles, aux divertissements immoraux; il s'engagea à faire régner la simplicité dans ses vêtements, la frugalité et l'ordre dans sa demeure. S'il accepte ces ordonnances, c'est qu'il a vu de près l'esclavage où le conduisait la licence des mœurs, et il sait qu'elles pèseront également sur tous : le rang, la richesse, la maison splendide, les affections de famille n'exerceront aucun empire sur Calvin qui ne reconnaîtra que l'obligation d'obéir à la loi. Il les vote et s'y soumet, parce qu'il comprend qu'une foi pure demande une vie pure. De toutes parts, on lui conteste le caractère divin de sa foi, il faut le mettre en évidence par une conduite honorable devant Dieu et devant les hommes.

Calvin, fort de ce témoignage, put dès lors espérer la réussite de son projet, et faire de

Genève la métropole protestante, portant la devise : *Sainteté à l'Eternel*. De si grands privilèges obligent.

Le consistoire , où il y avait douze anciens , était chargé de maintenir l'ordre dans l'Eglise, de censurer ceux qui *décliquaient* ou parlaient à tort ou à travers, sans retenue, ou qui se permettaient des injures et des calomnies contre les pasteurs et les magistrats. N'étaient pas plus épargnés les jureurs , les médisants, les ivrognes, tous les débauchés, les querelleurs, les contempteurs du culte divin, tous ceux qui se permettaient de le mépriser, etc.

Les moyens de punitions consistaient dans l'admonition et réprimande particulière en tête à tête, dans les remontrances devant le consistoire, dans l'exclusion temporaire de la Sainte Cène.

Les ecclésiastiques surtout, appelés à donner le bon exemple, étaient fortement atteints, lorsqu'ils venaient à commettre quelque faute grave. Ils devaient se démettre immédiatement de leurs fonctions ou quitter le troupeau qui leur avait été confié. C'est ainsi que cinq d'entre eux furent bannis, de 1542 à 1546, pour immoralité : ces faux frères durent être retranchés en raison de leurs impudicités, de leurs désordres préjudiciables à l'Eglise. Il n'y avait point d'acception

de personnes devant la discipline conçue et établie par Calvin. Nous sommes convaincu qu'il en aurait réclamé l'application à son propre égard, s'il avait eu la faiblesse de l'enfreindre en un point quelconque. La grandeur de caractère de cet homme n'a pas encore été bien comprise ; souvent, au contraire, elle a été méconnue, même dans les plus belles actions de sa vie.

---

## XV.

Liturgie. Visitation des malades. Conduite de Calvin pendant la peste.

Songeant à rendre de plus en plus le culte pur , conforme aux enseignements bibliques , Calvin proscrivit , comme nous l'avons vu , et fit enlever toutes les images , statues , tableaux et autres ornements de l'Eglise, tout cela étant dangereux pour la vraie religion , pour l'adoration du Seigneur. Ensuite il composa , en 1543, une liturgie ou *La forme des prières ecclésiastiques avec la forme d'administrer le baptême, la manière de célébrer la sainte cène, le mariage.* Il voulut, avons-nous aussi dit précédemment , que la congrégation chantât de cœur et de bouche, et à cet effet il fit imprimer des psaumes avec musique simple , afin d'en populariser

l'usage. Les enfants, dont l'instruction se continuait jusqu'à l'âge de seize ans, étaient d'abord exercés dans les écoles. Arrivé au temple, le troupeau entendait ces jeunes voix, s'accoutumait peu à peu à les suivre, à s'y joindre, et à leur donner de la gravité et de l'ensemble.

A la fin de cette liturgie, on lit une instruction importante, qui n'est pas assez connue, intitulée : *De la Visitation des malades*, que nous reproduisons ici pour montrer comment Calvin envisageait ce côté essentiel du ministère évangélique.

En voici la teneur :

« L'office d'un vrai et fidèle ministre est non-seulement d'enseigner publiquement le peuple auquel il est ordonné pour pasteur, mais, en tant que faire se peut, d'admonester, exhorter, reprendre et consoler un chacun en particulier. Or le plus grand besoin que l'homme ait de la doctrine spirituelle de nostre Seigneur, c'est quand il est visité de sa main par affliction, soit de maladie ou autres maux, principalement à l'heure de la mort, car alors il se sent plus fort qu'en toute sa vie pressé en sa conscience, tant du jugement de Dieu, auquel il se voit présentement appelé, que des assauts du diable, lequel alors fait tous ses efforts pour abattre la pauvre personne, et la jeter et abysmer en confusion.

Et partant le devoir d'un ministre est de visiter les malades , et les consoler par la Parole du Seigneur : leur remontrant que tout ce qu'ils souffrent et endurent vient de la main de Dieu et de sa bonne providence , lequel n'envoye rien à ses fidèles sinon pour leur bien et leur salut. Et prendra les témoignages de l'Escriture à ce convenables.

» Davantage , s'il les voit en maladie dangereuse , de leur donner consolation qui passe encore outre , et ce selon qu'il les verra touchez en leur affection : c'est assavoir , s'il les connoist estre espouvantez de l'horreur de la mort , de leur remontrer qu'en elle il n'y a nulle matière de désolation aux fidèles , lesquels ont Jésus-Christ pour leur guide et protecteur , qui par elle les conduira à la vie en laquelle il est entré. Et par semblable remontrance leur oster cette crainte et terreur qu'ils ont du jugement de Dieu.

» S'il ne les voit point assez abattus et angoissez du sentiment de leurs péchez , leur déclarer quelle est la justice de Dieu , devât laquelle ils ne peuvent se présenter sinon par sa miséricorde , embrassans Jésus-Christ pour leur salut. Au contraire les voyant affligez en leurs consciences , et troublez de leurs offenses , qu'il leur montre et représente Jésus-Christ au vif ,

comment en lui tous pauvres pécheurs qui se défians d'eux-mêmes se reposent en sa bonté , trouvent soulagement et refuge. Donc un bon et fidèle ministre aura à considérer le moyen qui sera bon de prendre pour consoler les patiens et affligez, selon l'affection qu'il verra en eux, et le tout par la Parole de nôtre Seigneur. Et mesme si le ministre a quelque chose de quoi il puisse aussi consoler et aider corporellement les pauvres affligez, qu'il ne s'y épargne, montrant à tous un vrai exemple de charité. »

Tous ceux qui , aujourd'hui , ont charge d'âmes, doivent considérer comment notre Réformateur voulait qu'on donnât gloire à la puissance et à la douceur de l'Evangile au chevet des malades et dans les familles affligées. La nouvelle Eglise devait travailler à amener captives les âmes aux pieds du Rédempteur; c'était là une des fonctions principales de ses ministres institués selon l'Evangile. Aussi pendant son séjour à Strasbourg, Calvin assista avec le plus grand zèle à l'agonie de malheureux pestiférés, et en 1543, lorsque la peste désolait Genève, il se présenta deux fois avec empressement pour visiter les malades de l'hôpital, comme le rapporte le registre du conseil d'Etat. Une foule de faits prouvent que le Réformateur ne redouta jamais la mort, pas plus au milieu des Libertins




ameutés en 1547, qu'auprès des malades atteints d'un mal contagieux. Voici des extraits du registre : « Du 1<sup>er</sup> mai 1543. — La peste sévissait cruellement..... se présentent spontanément MM. Jehan Calvin, Chastillon et Pierre Blanchet, qui demandent à tirer au sort pour consoler les malades. Le Conseil déclare que M. Calvin ayant fait ses preuves deux ans auparavant en la peste de Strasbourg, où il a soigné et consolé les pestés, il ne sera pas employé, tant trop utile à l'Etat..... »

« Du 5 juin 1543. — Le Conseil demande un pasteur pour remplacer Pierre Enchet *qui est allé à Dieu en faisant son devoir*. MM. Calvin, de Geneston et Chastillon s'offre de nouveau. De Geneston est désigné par le st... »

C'est ainsi qu'il a été répondu à des dévouements irrécusables à un malencontreux discours qu'un révérend père Carboy s'est permis de prononcer au Havre contre le protestantisme en 1854. Ces faits, relatifs aux pestes qui ont frappé Genève en 1543, 1560, 1568, 1574, 1615 et 1617, ont prouvé au monde le ministre de Jésus-Christ, époux et père, n'a rien à envier, en ce qui regarde la foi, le zèle, l'abnégation, le courage, le dévouement à cette foule de prêtres enchaînés dans un combat de contrainte et rempli de périls pour les mœurs.

Depuis Calvin, il nous serait facile d'en citer de nombreux exemples, surtout lors de l'apparition du choléra en Allemagne, en France et dans d'autres tems d'épidémie.

---



## XVI.

Nouvelles luttes avec les Libertins. Générosité de Calvin. Il est calomnié. Les Libertins ont le dessous.

Tous ceux qui menaient une vie licencieuse et déréglée, tous les *malvivants*, comme on les appelait aussi, qui s'imaginaient pouvoir unir les débauches avec la Réformation, et qui n'aimaient pas recevoir les visites pastorales, furent mécontents, comme autrefois, du zèle des ministres et de la censure des mœurs. Jeux, usure, luxe, tavernes, danse, tout cela était atteint par la nouvelle discipline. Aussi les anciennes luttes se ravivèrent-elles, devinrent plus terribles et ne prirent fin qu'en 1555.

On voyait arriver de bien mauvais jours qui allaient menacer de nouveau l'Eglise de Genève. Nous connaissons déjà certaines opinions de ces

malvivants ou Libertins, qui s'appelaient *spirituels* ; ajoutons que pour eux tout était Dieu, qu'il n'y avait plus ni bien ni mal, ni vérité ni mensonge ; toutes choses étaient permises. En particulier, ils prétendaient que la loi chrétienne était abolie, qu'il n'était plus question de faire ce qu'elle enseigne : « Il faut la laisser dormir, disaient-ils, comme une doctrine qui n'intéresse nullement l'humanité ; *chacun doit suivre sa manière de vivre, etc.* »

Cet affreux système, que nous n'osons rappeler dans tous ses détails et toutes ses conséquences, qui renversait les fondements de toutes les vérités chrétiennes, rencontra de nombreux adhérents très-empressés. Calvin, voyant l'immoralité faire invasion partout, se sentit appelé de nouveau à démontrer les dangers imminents de pareilles doctrines, et se mit à les combattre pied à pied du haut de la chaire et dans des écrits spéciaux, tels que : *Contre la secte phantastique et furieuse des Libertins qui se disent spirituels* ; d'autres adressés à l'Eglise de Neufchâtel, de Rouen, Genève, 1544, 45, 47. Calvin dit dans une lettre à la reine de Navarre, Marguerite de Valois, sœur de François I<sup>er</sup>, que c'est la secte « la plus pernicieuse et exécrationnelle qui fust oncques (jamais) au monde. Je voy qu'elle nuyst beaucoup, et est un feu allumé pour destruire et gaster tout, ou

comme une contagion pour infectionner toute la terre, si l'on n'y remédie. Puisque nostre Seigneur m'a appelé à cest office, ma conscience me contraint d'y résister tant qu'il m'est possible... » Il chercha à préserver aussi de ce *poison mortelle* plusieurs Eglises, en particulier celle de Corbigny ou Saint-Léonard, petite ville du Nivernais, à laquelle il écrivit une longue lettre en 1559.

Deux éclats terribles signalèrent cette faction en 1547 : il s'éleva un tumulte effroyable pendant lequel l'épée fut tirée au milieu même du sénat. Voici le récit qu'en fait Calvin dans une de ses lettres : « Le Conseil des deux cents était assemblé : j'avais déjà annoncé précédemment que je me rendrais à la maison de ville. Nous y arrivâmes avant l'heure fixée, et comme plusieurs se promenaient encore dans la ville, nous sortîmes de la salle du Conseil. Nous entendîmes tout à coup des clameurs confuses qui devinrent si violentes, que je les pris pour une marque certaine de rébellion. Je m'approchai aussitôt. L'état des choses était horrible. — Je me précipitai dans la foule la plus épaisse, et j'appelai Dieu et les hommes à témoin que j'étais seulement venu pour présenter mon corps aux épées ; je les conjurai de commencer par moi, s'ils voulaient répandre le sang. Au même instant, la

rage des méchants comme des bons parut diminuer. Je fus enfin entraîné à l'assemblée du Conseil.

» Là s'engagea une nouvelle lutte au milieu de laquelle je me jetai comme médiateur. Tous crurent que ma médiation avait épargné une grande et déplorable effusion de sang. Pendant ce temps, mes collègues se trouvaient au milieu de la foule. Je réussis enfin à faire retourner tranquillement chacun chez soi. Dans un long et énergique discours, appliqué aux circonstances, j'émus tous les assistants d'une manière inattendue, à l'exception de quelques individus qui n'approuvaient pas moins ma conduite que les gens de bien. Jusqu'à présent, Dieu m'a tellement protégé, ainsi que mes collègues, que même les plus méchants sembleraient regarder comme un parricide la moindre violation de notre personne. »

Les Libertins exclus de la communion profitaient de toutes les circonstances pour faire un mauvais parti aux pasteurs et surtout à Calvin, qu'ils accusèrent de fanatisme, de trahison et de cruauté dans divers procès qui lui ont fait adresser, à lui en particulier, les reproches les plus sanglants, comme étant un homme de caractère dur, d'un cœur haineux, d'une intolérance insigne. Cependant plusieurs faits graves prouvent

que le Réformateur était humain, compatissant, et qu'il savait pardonner. Citons des exemples.

Il s'employa activement à sauver un Italien nommé Gentilis, originaire de Naples, qui devait monter à l'échafaud. Condamné à mort par les Bernois, selon la législation de l'époque, Gentilis fit une espèce de rétractation entre les mains de Calvin, et fut seulement expulsé de Genève après une pénitence publique.

D'un autre côté, une femme qui avait traité, devant tout le monde, le Réformateur de *méchant homme qui voulait boire le sang de sa famille*, fut accusée devant le Sénat, et condamnée par lui à une peine dont Calvin demanda la remise; mais le Consistoire ne voulut pas y consentir, exigea que la justice eût son cours, ce qui prouve que l'avis du Réformateur ne l'emportait pas toujours, qu'il n'avait pas une autorité absolue sur les laïques et les ecclésiastiques. Alors Calvin dit à cette dame imprudente qui avait *décliqué et débagoulé* contre lui : « Souvenez-vous que vous êtes femme, et que de tels propos vous déshonorent. Vous avez banni de votre âme et de vos manières tout sentiment de pudeur; mais votre pétulance n'empêchera pas le Consistoire de faire son devoir; et quand vous auriez dans votre famille autant de couronnes que de têtes folles, vous n'entraverez pas le cours de la dis-

cipline ecclésiastique. Bâissez une autre ville si vous voulez vivre à votre fantaisie, mais tant que vous serez à Genève, vos efforts seront vains pour secouer le joug de l'Eglise. *Dieu saura bien rester le maître.* » Elle fut condamnée à un emprisonnement de quelques jours pour diffamation et calomnie d'un ministre intègre, qui la fit mettre en liberté avant d'avoir subi toute sa peine.

Un nommé Trouillet, esprit inquiet et frondeur, avec lequel Calvin avait eu de longues et de fortes altercations, lui ayant demandé de se réconcilier, il y consentit, et le consola dans ses derniers moments. C'était une grave affaire, car Calvin l'avait empêché d'entrer dans le ministère et le corps ecclésiastique, malgré ce qu'avait décidé le Conseil, qui, n'étant pas suffisamment renseigné, n'avait pu reconnaître toute la légèreté et l'ignorance de ce postulant. De là la profonde rancune de cet homme qui était sorti de l'ermitage de Bourgogne dans des dispositions peu convenables, et qui n'avait point embrassé la Réforme sincèrement. Il fut obligé de reconnaître et d'avouer que Calvin était capable d'éprouver la plus grande affection pour ceux qui s'en étaient rendus dignes.

Malgré tant de générosité en maintes occasions, Calvin fut l'objet de noires calomnies, surtout dans deux affaires que nous examinerons scru-



puleusement. Entre autres inventions diaboliques, un nommé Hiérosme-Hermès Bolsec, de l'ordre des Carmes, devenu médecin empirique ou charlatan, qui se mit à dogmatiser, et accusa la *secte caluiniane* de faire Dieu l'auteur du péché, se permit de dire que le Réformateur avait été condamné au feu, « mais que l'euesque de la dite ville (de Noyon) par compassion feît moderer la dite peine en vne marque de fleur de lys chaude sur l'épaule. » Il publia, à cet effet, le plus vil libelle qui ait été mis au jour contre Calvin avant l'histoire de sa vie par Audin, qui n'est souvent qu'une misérable doublure ou répétition de l'*Histoire de la vie, mœurs, actes, doctrine, constance et mort de Jean Calvin*, publiée à Lyon en 1577.

Des recherches ultérieures, vu la gravité de la chose, ont montré, jusqu'à l'évidence, que le Cauvin dont il s'agit était un chanoine très-catholique de Noyon, qui avait été puni aussi sévèrement pour diverses incontinences, et qui était mort très-bon romain, c'est-à-dire qu'il avait reçu l'extrême-onction. Malgré la lumière répandue sur les faits et les noms par les pièces du procès, les prêtres de Genève ne laissèrent pas que d'exploiter cette affaire, de revenir sans cesse à ce thème si fécond en effets oratoires : Calomniez, calomniez, il en restera toujours

quelque chose. Dans la plupart des prédications de carême, ces calomnies sont reproduites, aujourd'hui même comme autrefois, dans les chaires catholiques, tant il est vrai que la vérité n'a point accès dans les cœurs encombrés de préjugés, de ténèbres, de corruption et de fanatisme.

La lutte se continua donc avec les Libertins, qui tentèrent tout ou employèrent tous les moyens pour faire exiler une seconde fois le Réformateur, l'adversaire déclaré de leurs doctrines immorales, de leur conduite dépravée. Mais ils y perdirent leur temps, y usèrent toutes leurs ressources, et finirent par avoir le dessous après douze années de débats et d'agitation. Ils furent *déchassés* à leur tour, expulsés de Genève au nombre de cent cinquante personnes qui autrefois étaient très-influentes, se trouvant à la tête des affaires de l'Etat et menant le peuple comme un troupeau de moutons. C'est dans ce temps que Farel publia à Genève, en 1550, *le Glaive de la parole véritable tiré contre le bouclier de défense duquel un cordelier libertin s'est voulu servir pour approuver ses fausses et damnables opinions*.

Passons maintenant à l'examen de procès que certains historiens ne cessent de raviver et de défigurer, dans lesquels ils oublient trop souvent de tenir compte de la législation générale de

cette époque en matières religieuses, et de l'état des esprits. La condamnation des Libertins fut l'effet de la lutte des partis plutôt que de l'intolérance dogmatique ; elle fut le résultat de leur immoralité et de leurs excès. Les autres condamnations que nous allons voir demandent d'être bien étudiées, afin de ne pas être injuste à l'égard de Calvin, comme l'ont été beaucoup d'auteurs sans distinction de communion ou d'Eglise.

---

## XVII.

Procès de Gruet et de Monnet. L'esprit du temps.

L'ancien chanoine Jacques Gruet, d'une famille de Genève, l'un des chefs des Libertins politiques, passait pour un homme instruit, mais en même temps méchant, qui s'amusait à tourner de malins petits vers, donnait des leçons d'arithmétique, et faisait les comptes de quelques maisons de commerce. De mœurs licencieuses et déréglées, ou extraordinairement corrompu, il fut bientôt signalé par ses vices, ses désordres publics et ses blasphèmes odieux. Il s'était permis, avec plusieurs de ses pareils, d'afficher sur la chaire de saint Pierre un libelle en patois savoyard, qui renfermait des menaces de mort contre les ministres. Accusé d'en être l'auteur, il ne le nia point. Alors on fit chez lui

une visite domiciliaire , et on y trouva plusieurs pièces accablantes que voici :

1<sup>o</sup> Des lettres remplies de passages violents contre les pasteurs.

2<sup>o</sup> Une requête qu'il voulait présenter au Grand Conseil pour demander la suppression de la discipline de Calvin , et de toute loi contre les impudiques.

3<sup>o</sup> Une pièce contenant des impiétés horribles et des blasphèmes contre la Providence , contre la révélation , contre Moïse , contre le Saint-Esprit , contre la divinité des Livres sacrés , contre l'immortalité de l'âme , le jugement dernier et les bonnes mœurs , prétendant que la débauche , l'adultère et l'inceste sont aussi naturels à l'homme que le besoin de manger et de boire ; principes affreux , subversifs de tout ordre social , renversant la famille et l'Etat. Ce n'est pas tout , la mesure allait être bientôt comble.

4<sup>o</sup> Gruet avait calomnié la ville de Genève et son Réformateur auprès de la cour de France , ayant accusé ce dernier de mal parler des princes français.

5<sup>o</sup> Cherchant , par tous les moyens , à renverser un gouvernement qui ne lui permettait pas de donner cours à ses honteux penchants , il était devenu traître à la patrie. En consé-

quence , il fut arrêté et incarcéré le 28 juin 1547.

6° Enfin , la découverte d'une lettre adressée à Gruet , laquelle contenait le plan d'un complot formé par les Savoyards contre la sûreté de l'Etat , détermina promptement le tribunal à prononcer la sentence de mort , puisque ce fait constituait à lui seul le crime de haute trahison.

Voici un extrait du jugement :

« Nous , syndics , etc. , ayant reconnu que le livre de Gruet contient d'énormes blasphèmes sur Dieu , sur Jésus-Christ , sur Marie , sur les prophètes et les apôtres , sur l'Evangile.....

» Ayant reconnu son crime de lèse-majesté contre la république , afin que la vengeance de Dieu ne demeure pas sur nous pour avoir enduré ou dissimulé une impiété horrible , et aussi pour fermer la bouche à ceux qui voudraient excuser ou couvrir de telles énormités , et leur montrer quel châtiment ils méritent , nous condamnons Jacques Gruet à avoir la tête tranchée et ses ouvrages à être brûlés. » Ils le furent de la main du bourreau.

Gruet fut condamné et exécuté le 26 juillet pour crime politique et pour crime théologique ou religieux , comme matérialiste et démolisseur du Christianisme. Cette condamnation , sous le rapport des doctrines , comme celle de Servet

que nous examinerons tout à l'heure, fut un reste de la législation romaine. L'hérétique était d'abord mis hors la vie, et de la mort civile à la mort corporelle l'intervalle n'était pas grand. L'esprit du temps domina les Réformateurs dans ce qui touche à cette question. Le droit de punir les outrages envers la Divinité semblait inattaquable, et les Libertins eux-mêmes se préoccupaient moins de la mort de leurs amis que des entraves apportées à leurs débauches de toutes espèces, à leur conduite immorale. C'est ainsi, chose inconcevable ou plutôt que leur profonde corruption explique, qu'ils approuvèrent le jugement à mort d'un des leurs, nommé Monnet, et qu'ils pressèrent l'exécution de la sentence. Qu'avait-il fait, de quoi s'était-il rendu coupable ? Cet homme avait porté le désordre dans la maison de ses amis, s'était rendu coupable, dans des gravures, d'indignes profanations publiques, et en avait formé un livre qui fut brûlé devant lui. Si les Libertins eussent été conséquents avec eux-mêmes, ils n'auraient point approuvé la condamnation de Monnet, mais ils se trouvaient sous l'influence de l'esprit du temps.

Nous prions nos lecteurs de prendre bonne note de ces observations que nous allons compléter, après avoir rappelé, dans ses principaux faits, l'affaire de Servet qui eut un caractère

particulièrement religieux et dogmatique. Nous devons dire que nous avons mis beaucoup de soins dans l'étude de ces divers procès, afin de reconnaître la part véritable qu'y a prise Calvin, sans perdre de vue la législation de l'époque. La mort de Servet a été et est encore un des plus graves reproches adressés à la mémoire de Calvin. Lui seul a perdu cet homme, prétendent beaucoup d'écrivains; il a laissé faire le mal, disent-ils, et pouvant l'empêcher, il l'a commis, il a tué son semblable volontairement; c'est un meurtrier à qui devait être appliquée la loi du talion.

Nous espérons qu'on reconnaîtra combien est injuste un pareil raisonnement, un pareil jugement, quand on aura pesé toutes nos observations, tant celles que nous présenterons au paragraphe suivant, que celles qui se rapportent aux diverses affaires jugées par le Consistoire et le Sénat de Genève avec ou sans la participation de Calvin, pour lequel la Réforme était sa vie. L'intérêt religieux primait dans son âme tous les autres intérêts.

---



## XVIII.

Procès de Servet : participation de Calvin. Législation de l'époque.  
Partialité , injustice à l'égard du Réformateur.

L'espagnol Michel Servet, né vers 1509 à Villanuova en Aragon , dans le diocèse de Lérída, avait beaucoup voyagé et avait acquis une certaine réputation par ses connaissances en médecine souvent erronées , et surtout par la découverte importante de la circulation du sang. Calvin le connut à Paris , et demeura en correspondance avec lui pendant cinq ans , malgré la divergence de leurs opinions religieuses , car depuis longtemps Servet professait des doctrines qui faisaient fort mal parler de lui , au point qu'Æcolampade de Bâle, Bucer et Capito de Strasbourg ne voulurent plus avoir aucune relation avec cet homme. Bientôt son caractère hautain,

son insolence et le danger que présentaient ses projets, le firent redouter partout, à Paris où il était revenu en 1537, à Charlieu, près de Lyon, où il exerça son art pendant deux ans, à Vienne en Dauphiné, en 1540, où il s'occupa de pratique médicale et en même temps de travaux littéraires. Dès 1546, Calvin cessa toute relation avec lui, le tenant pour incorrigible. Caché sous le nom de Villanovanus ou de Jehan Frellon, il fut arrêté le 4 avril 1553, dans cette dernière ville, à cause de ses principes, et condamné au feu avec tous ses livres. Mais il ne subit la peine qu'en effigie sur la place Charneve : ayant trouvé moyen, le 7 avril, de s'évader des prisons du palais de Vienne et de gagner Genève, à la fin de juillet, il fut retenu par le parti des Libertins, y resta six semaines avant son arrestation, à l'hôtellerie *de la Rose*, le 13 août, pensant se retirer dans le royaume de Naples. Ses idées audacieuses ne tardèrent pas de faire sentir leur influence et de produire des désordres dans l'Etat aussi bien que dans l'Eglise. Les magistrats, informés de sa présence par la police, en conçurent les plus vives inquiétudes, et le citèrent à leur barre. Après de graves disputes publiques qui causèrent une grande rumeur, il fut traduit devant un tribunal, et accusé :

1<sup>o</sup> D'avoir appelé Dieu en trois personnes un cerbère, c'est-à-dire un chien monstre à trois têtes ;

2<sup>o</sup> D'avoir écrit que Dieu est tout et tout est Dieu , panthéisme qui détruit Dieu et toute moralité ;

3<sup>o</sup> D'avoir soutenu que le baptême est une cérémonie absolument inutile et une invention diabolique , une fausseté infernale qui peut détruire toute la chrétienté ;

4<sup>o</sup> Que l'âme est matérielle et par conséquent périssable comme la matière ;

5<sup>o</sup> Que la foi et les œuvres ne sont pas nécessaires au salut , contrairement à l'Évangile ;

6<sup>o</sup> Que l'homme ne peut pas commettre de péché avant l'âge de vingt ans ; par conséquent il n'est passible d'aucune peine jusque-là , doctrine qui autorisait tous les débordements, jetait le trouble dans l'État et compromettait son existence ;

7<sup>o</sup> D'avoir exprimé , dans des notes , des doutes injurieux pour Moïse ;

8<sup>o</sup> Enfin , Servet fut accusé de porter les jeunes gens à la débauche , soutenant que les efforts pour leur donner de bons principes et leur faire aimer la religion dès leur enfance , sont des peines perdues , etc.

Il ne nia pas la vérité de la plupart de ces

chefs d'accusation extraits de ses ouvrages , et surtout de sa *Restitution du Christianisme*, où il montre la *formation de l'âme*, la *formation du sang*, puis la *circulation pulmonaire*, matérialisme palpable. Le 27 octobre 1553, il fut condamné à être brûlé vif, et, le jour même, on exécuta la sentence au moyen de fagots et bois verts, pour que le patient fût étouffé et perdît la vie plus vite, dans le tourbillon d'une épaisse fumée, qui, en effet, abrégéa son supplice. Comme le procureur du roi avait demandé son extradition, on laissa le choix à Servet d'être envoyé à Valence ou d'être jugé à Genève. Plût à Dieu qu'il eût consenti de repasser la frontière ! Il supplia qu'on le jugeât à Genève, demandant sur toutes choses qu'on ne le renvoyât pas à Vienne. Là-bas le bûcher était tout prêt, ici l'espoir n'était pas définitivement perdu. C'était entre deux maux fuir le plus certain.

Cette condamnation, cette lamentable erreur, a été reprochée à Calvin d'une manière sanglante dans une foule de livres, et l'est encore par des personnes et des écrivains qui, en général, n'ont pas tenu compte suffisamment de l'état des esprits et de la législation de l'époque. Les uns ont cru qu'en bons catholiques, ils devaient marcher sur les traces d'un Bolsec et surenchérir sur ses inventions et ses calomnies, malgré sa

déclaration qu'il n'éprouve aucun déplaisir de la mort de ce monstrueux hérétique, méchant, indigne de converser avec les hommes, et exprimant le désir que tous ceux qui ressemblent à Servet, soient exterminés; d'autres ne se trouvant pas à l'aise sous leur nom de protestant, ont pensé suivre les mêmes allures pour se donner un air d'impartialité, méthode et moyens qui dévoilent bien des misères.

Nous demandons qu'on veuille se rappeler nos observations relatives aux affaires Gruet et Monnet, et y ajouter celles de ce paragraphe.

Gruet, Monnet, Bolsec et plusieurs autres avec Servet furent traités avec l'âpreté du zèle et de la jurisprudence de ce siècle dans lequel les tribunaux condamnaient au dernier supplice tous ceux qui compromettaient d'une manière grave l'ordre, la paix et le bonheur de la société, ou bien les exilaient sans pitié et sans remise. Les magistrats considéraient, dans ces temps, les faits d'hérésie comme des crimes de haute trahison. C'est ainsi qu'étaient sévères et même sanguinaires, en Europe, les lois portées contre les hérétiques, les blasphémateurs et les gens de mauvaises mœurs.

A Genève, les juges de Gruet et de Servet restèrent malheureusement fidèles aux principes de cette jurisprudence, confirmés par les cantons

suisses qui furent unanimes dans cette affaire à exhorter le Conseil genevois « de punir le méchant et de le mettre hors d'état de provigner l'hérésie. » Ce supplice, regrettable au point de vue du libre examen, fut approuvé par les magistrats de Berne, de Zurich, de Schaffouse, de Bâle et par un grand nombre d'hommes célèbres, doux et calmes, que les doctrines de Servet effrayaient pour l'Eglise et la société. L'un d'eux dit que ce blasphémateur était digne de quelque chose de pire que la mort; un autre, que les affreuses idées et opinions de cet homme lui avaient fait oublier toute sa douceur; un troisième écrit à Calvin, qu'il ne conçoit pas comment il peut encore traiter en ami ce Servet et *s'intéresser pour lui*; un quatrième déclare qu'il mérite la peine capitale. Philippe Mélanchton, cette âme candide, ce caractère plein de bonté, de prudence et de patience, écrit à cette occasion : « Je m'étonne qu'il y ait des gens qui puissent blâmer cette sévérité. »

D'après ces témoignages irrécusables, on voit que c'est la chose la plus absurde que d'attribuer *personnellement* à Calvin ces condamnations, ou celle en particulier qui nous occupe maintenant. A peine eut-il connaissance du jugement porté contre Servet, qu'il se rendit à sa prison pour l'engager à se rétracter, pour chercher à

adoucir son sort, pour le faire échapper à la mort, s'il était possible. Servet demanda pardon à Calvin des injures qu'il s'était permises à son égard, des soupçons mal fondés qu'il avait eus dans la participation à son jugement. « Je te proteste, lui dit le Réformateur, que je n'ai jamais poursuivi contre toy aucune injure particulière. Tu dois te rementevoir (ressouvenir) qu'il y a plus de seize ans, estant à Paris, ie ne me suis point espargné de te gagner à nostre Seigneur; si tu t'estois accordé à raison, ie me fusse employé à te réconcilier avecque les bons serviteurs de Dieu. Tu as fui alors la lutte et ie n'ay laissé pourtant à t'exhorter par lettres; mais tout a esté inutile, tu as iecté contre moy ie ne say quelle rage plus tost que colère. Du reste ie laisse là ce qui concerne ma personne. Pense plus tost à crier merci à Dieu que tu as blasphémé en voulant effacer les trois personnes qui sont en son essence; demande pardon au Fils de Dieu que tu as défiguré et comme renié pour Sauveur. Voyant que je ne profitoye rien par mes exhortations, ie ne voulus point être plus sage que mon maistre ne me permet. Pourquoi, suivant la règle de saint Paul, je me retirerai d'un hérétique qui estoit condamné de soi-même, portant sa marque et sa flétrissure en son cœur. » Saint Paul écrivit à Tite, III, 10, 11 : Evite

L'homme hérétique , après l'avoir averti une première et une seconde fois, sachant qu'un tel homme est perverti; et qu'il pèche, étant condamné par lui-même. — Tel est le passage sur lequel s'appuya Calvin , pour parler ainsi à Servet. Farel s'était joint à son ami pour l'exhorter, mais ils ne purent rien obtenir de lui, au contraire l'infortuné défendit ses malheureuses opinions jusqu'au dernier moment d'une manière blasphématoire.

Calvin agit sans cesse à découvert dans ce procès qui eut le plus grand retentissement, c'est pourquoi il n'a jamais songé à se justifier de cette condamnation, ni dans ses discours, ni dans ses entretiens, soit par écrit, soit dans sa correspondance, soit dans ses ouvrages. Servet l'ayant regardé comme son accusateur, parce qu'il aurait communiqué une de ses lettres, qui n'ajoutait rien à la réputation qu'il s'était faite par ses doctrines erronées et dangereuses, Calvin fit la déclaration suivante : « Il n'est ià besoin d'insister plus longuement à rembarquer une calomnie si frivole, laquelle tombe bas quand j'auray dit en un mot qu'il n'en est rien. »

Il a fallu dénaturer les faits, ou en négliger d'essentiels, ou les rendre encore plus tragiques, pour oser qualifier Calvin *d'homme très-cruel et d'âme atroce*. L'historien Michelet répond : *Crime*



*du temps plus que de l'homme*, comme le pense aussi le révérend Spurgeon qui, dans une réunion en Angleterre, au sujet du *Projet de monument à la mémoire de Calvin*, parlant de ce supplice, a chaleureusement excusé le Réformateur, en disant que cet acte d'intolérance était la faute de son siècle plutôt que de l'homme (*L'Espérance* du 30 mai 1862). Ceux qui attaquent Calvin au sujet de différentes condamnations ou de celle de Servet seulement, n'auraient-ils pas commis les mêmes fautes au seizième siècle? Si sévère que doive rester le jugement de l'histoire à l'égard de Calvin dans cette affaire, il serait de toute injustice de jeter *sur lui seul* la responsabilité de ces bûchers. C'était, répétons-le, et ne l'oublions pas, l'esprit de la jurisprudence et de l'administration publique de cette époque si rapprochée du moyen âge. « Quiconque isole un homme de son temps, et le sépare de l'esprit de son siècle, le charge d'une responsabilité qu'il ne doit pas porter tout entière, et renonce à l'équité dans ses appréciations. — Servet a souffert par des lois qui étaient alors en vigueur dans toute la chrétienté catholique et protestante. Mais qu'est-ce qu'un Servet vis-à-vis des milliers de protestants qui ont été brûlés par l'Eglise romaine et ses agents? N'est-ce pas un fétu dans l'œil de

notre communion que celle de la poutre ne devrait pas nous reprocher ? » L'inquisition a fait brûler en Espagne trente et un mille neuf cent douze infortunés moins coupables que Servet. Que dire des croisades prêchées contre les fidèles Albigeois et Vaudois ? Que dire des bûchers de Jean Hus et de Jérôme de Prague en 1415 et 1416 ? Que dire des torrents de sang versés par l'Eglise romaine en France, en Italie, en Allemagne, dans le monde entier, au nom du même principe qui a attisé les flammes au milieu desquelles périt Servet ? Voyez qui se permet de nous jeter la pierre, qui ignore le grave enseignement de Jésus-Christ (Jean, VIII).

Il a fallu deux siècles à la pauvre humanité, il a fallu la révolution française pour déraciner la doctrine du droit du glaive ou du bûcher sur l'erreur. Beaucoup d'ecclésiastiques, avec Bossuet, revendiquèrent la même doctrine, un siècle après les Réformateurs qui ont accompli une œuvre gigantesque, sans que cependant nous leur reconnaissions une autorité infaillible, une perfection surhumaine.

Les hommes de génie conservent toujours quelque point de contact avec leur siècle. Or, au seizième siècle, dit M. Guizot, « tous pensaient que l'erreur est criminelle, et que la force doit son appui à la vérité. » C'est ainsi

que tout le monde regardait Servet comme hors la loi, et il ne faut pas oublier que l'emprisonnement à perpétuité était une peine inconnue à cette époque, que par conséquent elle ne pouvait être infligée à la place de la peine capitale, pour mettre le coupable hors d'état de continuer à nuire à la société. Les confessions helvétiques ordonnaient de punir de mort les blasphémateurs, étant considérés comme des scélérats ou criminels. « J'ai souvent déclaré, écrit Farel, que j'étais prêt à mourir, si j'avais enseigné quoi que ce soit de contraire à la saine doctrine, et j'ajoute que je serais digne des plus affreux supplices, si je détournais quelqu'un de la foi en Christ. » Ce seul trait fait voir que Calvin usa, dans l'affaire qui lui est tant reprochée, de plus de modération et de douceur que n'en comportait l'esprit de ces temps. C'est pourquoi toutes les calomnies dont il a été l'objet, doivent être renvoyées au *pays des fables*, comme disent plusieurs historiens après leur ancêtre Théodore de Bèze.

Il faut ici apprécier les faits et ne pas attribuer inconsidérément à un homme ce qui revient plus à son siècle qu'à lui. Et nous ajouterons à nos considérations précédentes que le plus énorme de tous les crimes, selon les idées de ce temps, était celui de lèse-majesté divine, et que

la peine qui atteignait le médecin imprudent et impie, était admise par toutes les communions chrétiennes, étant inscrite dans tous les codes. En voici une bonne preuve. L'évêque de Genève écrivait à ses partisans, en 1534, que là où l'on trouverait des Luthériens, on les pouvait prendre, tuer ou pendre à un arbre, sans nulle difficulté ni doute.

Il faut encore dire que chaque époque se conforme, dans ses actions, aux lois établies, à l'esprit, aux principes et aux préjugés qui la dominent ou la gouvernent. Le moyen âge se conformant à la doctrine de l'Ancien-Testament, avait érigé en loi le principe que les blasphémateurs et les hérétiques devaient être punis de mort. Ainsi, toute opinion regardée comme une hérésie, l'autorité civile devait la punir des châtimens les plus cruels, pour venger l'honneur outragé du Très-Haut. Au commencement de la Réforme, l'Eglise romaine avait légué ce triste héritage à l'Eglise protestante, et ainsi elle n'a pas le droit de lui reprocher le bûcher de Servet, qui n'a été allumé que d'après ses propres principes, et puisqu'elle l'avait approuvé d'avance par le jugement du tribunal de Vienne et par le droit canonique qui condamnait au feu toute personne convaincue d'hérésie. Si l'on veut connaître l'opinion de Servet lui-même, on saura qu'il adoptait

les maximes de ses juges et la législation de son époque, Comme le prouve ce qu'il dit dans une requête au conseil de Genève : « Si i'avès dict, écrit-il, que les ames estions mortelles, je me condamnerès moy mesme à mort. » Hélas ! que n'avait-il pas dit et soutenu opiniâtrément ! que n'avait-il pas écrit pour sa condamnation ! et lui-même reconnaît que les principes subversifs de la religion doivent entraîner la mort de leur auteur ; aux yeux de la justice genevoise, les siens étaient de cette nature. Dès lors il avait en quelque sorte souscrit d'avance à sa condamnation.

Tout cela montre combien Calvin a été maltraité injustement, et c'est après avoir bien considéré la législation de l'époque, après avoir lu des documents nombreux, des jugements divers et contradictoires sur cette condamnation de Servet que nous osons nous prononcer en toute conscience pour la non-culpabilité *personnelle* de Calvin. Cette mort ne peut lui être imputée qu'en étant partial et injuste à son égard d'une manière excessive, soit par ignorance, soit par faiblesse, soit par entraînement ou dans quelque vue particulière. Nous sommes convaincu que le manque de connaissance des pièces authentiques du procès et des lois en vigueur, comme aussi l'esprit de parti ont fait

un grand mal dans ce débat ouvert encore de nos jours. Notre plaidoirie ou plutôt nos simples observations, les faits, les témoignages rappelés ici, doivent faire comprendre la véritable portée du procès de Servet dont les *vileines cavillations* ou les sophismes, les raisonnements captieux et les mauvaises chicanes avaient dégénéré en hérésies déplorables ou en crime de lèse-majesté divine.

Enfin, disons qu'il est de toute fausseté historique que Calvin fut tout-puissant à Genève, qu'il s'en rendit le maistre, l'évesque, le seigneur, disposant de la religion, de l'Estat, de la ville, de la police du gouvernement, comme bon luy semblait. On saura, par exemple, que plus d'une fois ses collègues *exigèrent* des corrections dans ses ouvrages, lesquels étaient soumis à la censure comme ceux de tout autre ministre. Il ne put empêcher la condamnation de plusieurs personnes, ce qui prouve qu'il ne jouissait pas d'une autorité absolue, comme certains adversaires l'ont prétendu et le prétendent encore. La vérité historique nous a seule guidé dans ce débat.

« Les mensonges ont les pieds courts : et la vérité à la fin est découverte : et creue les yeux de ceux qui la veulent detenir en tenebres. »  
Tous les *chats jetés aux iambes de Calvin*, ont

fini par tomber morts à ses pieds. Les nouveaux qu'on essaie de lui lancer, se retournent en grinçant les dents, et refusent d'égratigner et de mordre. Cela veut dire que bien des questions historiques tendent, de nos jours, à changer de face et à prendre un autre cours depuis qu'on se donne la peine de consulter les documents, d'aller aux véritables sources, de lire les vieux livres reliés en parchemin. Le jour se fait et se fera toujours mieux par l'étude de l'époque où vécut Calvin et par l'étude de ses écrits. Encore quelque peu catholique, il agit selon son temps, mais sans avoir été le premier *instigateur du procès* et du supplice de Michel Servet.

Son biographe, Th. de Bèze, dit qu'*il ne jugea jamais, car ce n'était point son état, et il n'y pensa oncques* (jamais). Servet fut condamné par la majorité de ses juges, nullement comme adversaire de Calvin, à peine comme hérétique, mais essentiellement comme séditieux, selon que l'observe Alb. Rilliet, pages 54, 108, de sa *Relation du procès criminel intenté à Genève, en 1553, contre Michel Servet, rédigée d'après les documents originaux*. L'hérésie de Servet avait revêtu, aux yeux du Conseil de Genève, le double caractère du blasphème et de la sédition : c'était l'honneur de Dieu outragé et la tranquillité sociale qu'il croyait défendre en le

punissant. Le 27 octobre, la sentence fut prononcée. La *Restitution du Christianisme* ne fut sauvée du bûcher que lorsque l'incendie avait déjà commencé. Aussi plusieurs pages de cet exemplaire unique, imprimé à Vienne en Dauphiné, en 1553, déposé à la bibliothèque impériale, celui même où Colladon, l'un des accusateurs de Servet, a souligné les propositions sur lesquelles il l'accusait, sont en partie roussies et consumées par le feu. C'est ce que dit M. Flourens, de l'Institut de France, dans son *Histoire de la découverte de la circulation du sang*, p. 54, où il s'exprime comme un homme qui n'a point eu connaissance des pièces du procès, et qui a obéi à un préjugé.

Enfin, ajoutons que Théodore de Bèze, en publiant son livre *De la punition des hérétiques par le magistrat civil*, est entré complètement dans la pensée de Calvin; comme lui, il appela l'action du magistrat contre la perturbation sociale grave, ce que le Conseil de Genève avait surtout en vue dans le procès de Servet.

---



## XIX.

Influence de Calvin sur Genève et sur l'Europe. L'Académie et la compagnie des pasteurs aux prises avec Charles IX et le duc de Savoie.

Tout ce que nous avons vu jusqu'ici de la carrière de Calvin , montre que son influence ne fit que grandir , et qu'elle devint prodigieuse , sans être absolue. Les étrangers l'appelaient , à juste titre , *le protecteur de Genève*. Le doigt de Dieu lui indiqua cette cité où il établit une Eglise avec une constitution et une discipline remarquablement fortes , qui en firent le modèle de toutes les congrégations réformées de la Suisse , de la France , de l'Allemagne et de la Belgique.

*L'Institution* était lue partout en Europe , et le nom de Calvin était devenu populaire jusque dans les bourgades les plus reculées. Ses traités de controverse se multipliaient par la presse et

par des copies manuscrites ; ses lettres prouvent que partout où il y avait un courage à relever , une douleur à consoler , un danger à détourner , il s'y portait sans redouter ni fatigues ni périls. Plus d'une fois même il entreprit , dans l'intérêt des Eglises , des voyages très-pénibles , vu le délabrement de sa santé.

Si l'on demande comment un simple pasteur et professeur de théologie a pu donner une importance aussi grande à la petite république de Genève , et en faire la tête ou la mère de l'Eglise réformée , l'histoire est là pour faire connaître et expliquer les faits , pour répondre à cette grave question.

La grandeur intellectuelle de Calvin et sa réputation étaient si étendues , que des hommes de plusieurs contrées affluaient à Genève pour suivre ses leçons et ses sermons. Son exil injuste de cette cité et son brillant rappel avaient attiré sur lui les regards de l'Europe entière. Aussi le nombre étonnant d'élèves et d'auditeurs qui accouraient pour profiter de ses enseignements , fit sentir le besoin d'organiser une Académie , dont Théodore de Bèze devint le recteur , et où Calvin ne voulut occuper que la chaire de théologie. Ce grand établissement d'instruction publique et la compagnie des pasteurs fournirent aux Eglises , dès 1559 , tous les ministres , profes-

seurs et pasteurs qui leur étaient nécessaires, et ces corps furent considérés comme les chefs spirituels du Protestantisme évangélique dans l'Europe centrale. On s'adressait à eux pour obtenir des avis dans les cas et circonstances difficiles. Calvin dirigeait le mouvement réformateur, et écrivait aux missionnaires protestants, aux pasteurs dévoués, afin d'étendre le règne de Dieu, la connaissance de Jésus-Christ. « Soyez constants, leur disait-il, et que l'ardeur qui vous excite à bien commencer, ne soit pas comme une bouffée de vent. Que ceux qui ont des maisons larges et spacieuses, se sentent honorés de pouvoir les consacrer à Dieu pour temples. Que les autres ne se plaignent pas de leurs pas ; que les grands attirent les petits. Que chacun s'efforce de gagner à Jésus-Christ ceux qu'il pourra, après que vous les aurez, par bon examen, approuvés et reconnus capables d'être reçus. Au reste, que votre foi se montre par le meilleur gouvernement de votre famille, et que toute votre vie soit un bon témoignage pour l'Evangile. »

De l'année 1555 à 1563, plus de trois cents Eglises furent fondées en France sous le ministère de Calvin par son influence bénie, et toutes restèrent en communication avec Genève. Pendant cette période, l'Académie reçut cent soixante-deux étudiants, et deux mille huit cents

furent inscrits de 1559 à 1632. Sans cesse , il fallait de nouveaux ouvriers pour le service de Jésus-Christ , et c'est ainsi qu'à côté de l'étudiant de Prague ou de Varsovie se trouvait celui de Montauban , de Nismes , de Lyon ou de la capitale de la Prusse. Partout la Réforme se donnait la main , au grand déplaisir de la plupart des monarques , et surtout de Charles IX. Aussi , ce successeur de François II , son frère , fit écrire , en termes formels , au grand Conseil , que Genève était la pépinière des maîtres hérétiques et des perturbateurs de son royaume. A peine monté sur le trône , il envoya à ce gouvernement un héraut , porteur d'une lettre où il se plaignit des troubles suscités par les ministres de cette ville. Il les accusait ouvertement de fomenter la discorde , de soulever les populations contre l'autorité royale , et demandait qu'on rappelât tous les prédicants sans exception , ajoutant que si Genève refusait de donner satisfaction à ses plaintes , il ne tarderait pas à lui faire éprouver les effets de son juste ressentiment. Voici quelques passages de cette lettre , écrite d'Orléans le vingt-troisième jour de Janvier 1564.

« Nous avons fort soigneusement et curieusement fait rechercher la source et origine de telles divisions , afin que la cause du mal connue , nous y puissions faire appliquer les remèdes

propres et convenables à sa guérison. Et après s'être vérifié que sa principale naissance vien de la malice de quelques prédicans et dogmatisans , la plupart envoyés par vous ou les principaux ministres de votre ville , lesquels abusant du nom , titre et pureté de la religion dont ils se disent faire profession , ne se sont pas contentés d'aller de maison en maison..... mais par infinis libelles (petits livres)..... et par prêches..... ont bien osé publiquement animer et exciter notre dit peuple à une ouverte sédition , comme il s'est vu en plusieurs endroits et provinces , au grand et éminent péril et danger de tout cet Etat..... »

Dans ces conjonctures difficiles, vu que Genève était sans cesse exposée à l'inimitié des puissances catholiques , il s'agissait de répondre avec prudence , vérité et fermeté tout à la fois. En conséquence , le Conseil invita les ministres à se rendre dans son sein. Après la communication de la lettre menaçante de Charles IX , Calvin exposa que la Compagnie des pasteurs envoyait en France des hommes pieux pour régir les Eglises , lorsque leurs coreligionnaires le demandaient , mais qu'elle s'occupait trop sérieusement de la religion pour semer le trouble dans ce royaume , qu'au surplus , il était en état , avec ses collègues , de répondre victorieusement

à tous ceux qui se permettaient de les accuser. « Après avoir ouï la dite lettre et consulté entre eux, disent les registres de la Compagnie, ils (les ministres) ont répondu qu'ils étaient fachez d'être de la sorte blâmés injustement ; qu'à la vérité ils ne peuvent nier que quand quelcun s'est adressé à eux, et qu'ils l'ont cru propre, ils l'ont exhorté à faire son devoir pour avancer la connaissance de l'Evangile en France, comme notre Seigneur nous l'ordonne, mais que pour les troubles arrivés en France, ils n'en sont nullement coupables....., prians le Conseil de répondre au roi qu'ils sont prêts à se justifier pleinement en sa présence de ce qu'on leur impute. » — « Vous savez aussi, dit Calvin, très honorés Seigneurs, que depuis longtemps, à la prière des Eglises françaises, nous leur envoyons de Genève des personnes d'une probité et d'une piété exemplaire, pour la réformation des abus qui s'étaient introduits dans la maison de Dieu. En rendant à ces Eglises cet offre de charité, nous n'avons jamais eu la pensée d'exciter des troubles en France. Notre seul dessein est d'enseigner l'Evangile de Jésus-Christ, dont la doctrine n'inspire que la paix et l'union. Si l'on forme quelque accusation contre les ministres de Genève, ils sont prêts à se défendre devant le roi et à lui rendre raison de leur conduite. »

Après ces explications, qui satisfirent les Conseils, ils chargèrent Calvin de faire promptement la réponse pour l'expédier par l'exprès même qui avait été porteur de la lettre de Charles IX. On en trouve la minute originale aux archives de Genève. Comme nous allons la reproduire, on remarquera combien elle est ferme et respectueuse. Aussi le roi en eut la bouche fermée, ainsi que le duc de Savoie, qui la reçut également, parce qu'il s'était permis de porter les mêmes plaintes au Conseil au sujet des Vaudois qui professaient ouvertement l'Evangile dans ses Etats, dans les vallées du Piémont où ils ont encore aujourd'hui des Eglises remarquables par leur vie religieuse. Emmanuel-Philibert et Charles IX ne cherchaient rien moins que l'anéantissement de la Réforme et la destruction de Genève, qui se vengea de ses ennemis en leur envoyant la vérité évangélique avec ses presses infatigables, ses missionnaires, ses étudiants et ses pasteurs, qui ne demandaient pour récompense de leurs travaux que la joie de mourir au service de Jésus-Christ. Le pape Paul IV, dans une lettre à la cour de Savoie, disait de Genève : C'est dans son nid qu'il faut étouffer la couleuvre. Il lança l'anathème contre les hérétiques, et institua, dit-on, la *Congrégation de l'Index*, qui fonctionne encore aujourd'hui.

## XX.

Réponse à Charles IX, rédigée par Calvin.

Rien n'est plus authentique que cette réponse textuelle, puisqu'elle se trouve consignée dans les registres de copies de lettres de la Compagnie des pasteurs de Genève.

« *Au Roi très-chrestien.*

» Sire, ayans ouï les lettres de Vostre Majesté, combien que nous eussions excuse facile pour vous contenter, toutesfois nous avons été bien marris (chagrinés) de ce qu'on nous auroit chargé d'estre en partie cause des troubles qui sont advenus depuis quelque temps en vostre royaulme. Nostre petitesse ne nous permet pas d'alléguer quelz services nous avons fait à voz



prédécesseurs pour nous monstrier affectionnéz à la couronne de France, tant qu'on eust peu désirer de nous. Si est-ce, Sire, que le bon vouloir n'y est pas défailli, et aussi l'effect s'en est monstrier, comme Dieu nous en a donné quelque moyen. Parquoy, Sire, pour le temps passé, nous prions Vostre Majesté qu'il luy plaise accepter la dévotion que nous avons eu toujours et de longtemps, et en laquelle nous avons continué, comme un témoignage du désir que nous aurions de servir, en tant qu'en nous seroit, au repos et prospérité de vostre royaume, et procurer, si nostre faculté le prestoit, que Vostre Majesté fust obéie comme elle doit; mais affin qu'il ne semble, Sire, que sous cette généralité nous veuillons rien cacher, nous protestons en vérité devant Dieu que jamais ne nous sommes mesléz d'envoyer gens en vostre royaume comme Vostre Majesté en a été informée; qui plus est nous n'en avons jamais été requis, et ne s'est-on pas adressé à nous, tellement qu'il ne se trouvera que jamais nul de nostre sceu et congé soit allé prescher, sinon un qui nous a esté demandé pour la ville de Londres (Nicolas de Gallars). Non pas que nous trouvions mauvais que la pure chrestienté soit restablie partout, comme aussi nous supplions Vostre Majesté, Sire, avec son conseil, de ne

pas penser que nous veuillions périr à notre escient, et perdre nos pauvres âmes qui ont été si chèrement rascheptées par le précieux sang du Fils de Dieu. Pourquoy nous désirerions bien que la doctrine en laquelle nostre salut nous est asseuré, eust son cours partout ; mais nous cognoissons bien notre portée, et ne présumons point tant que de vouloir réformer des grans païs , estans assez empeschéz de nous tenir paisibles en toute humilité en la petite condition en laquelle Dieu nous a mis. Mais pour ce que les lettres portoient que cela pouvoit estre fait par quelques-uns des principaux ministres de nostre ville, doubtant pour l'ambiguité du mot que cela ne s'adressast à nos ministres et pasteurs qui nous enseignent en la vérité de Dieu, nous les avons appeléz pour en sçavoir par eulx certainement ce qui en estoit , affin d'en satisfaire promptement à Vostre Majesté, lesquels nous ont respondu qu'ilz ne nient pas que quelques-uns se sont adresséz à eux, selon qu'ils les ont trouvés de quelque sçavoir et grâce, qu'ils ne les aient exhortéz à s'employer partout où ils viendraient pour l'avancement de l'Evangile. Car puisqu'ils trouvent et sont persuadéz que la doctrine qu'ils preschent est de Dieu, tendante à ce qu'il soit duement et purement servi et honoré, que la grâce qu'il

nous a faite par notre Seigneur Jésus-Christ soit congneue comme il appartient, et que tous cognoissent le droict chemin de salut pour y parvenir, il ne se peult faire qu'ils ne désirent qu'elle soit semée partout, tant à ce que Dieu soit glorifié que pour le soing qu'ils sont tenus d'avoir de tous les chrestiens. Et en cela, Sire, ils s'excusent qu'ils n'ont pensé nullement offenser Vostre Majesté, veu que c'est le souverain bien de tous les rois et princes de faire hommage à Celuy qui leur donne de régner, et qu'il leur est notamment commandé de baiser nostre Seigneur Jésus-Christ en signe d'obéissance. Touchant d'esmouvoir troubles et séditions entre vos sujetz, ils protestent que leur intention ne fut jamais telle, mais qu'ils ont mis peine de tout leur pouvoir d'obvier et d'empêcher qu'il ne se fist nulle esmeute, qu'ilz n'ont jamais donné conseil de rien changer ou attenter en l'estat public, mais ont exhortés tous ceux qui les ont voulu ouïr, et induitz à se tenir quois en la subjection de leur prince. Et s'il est advenu quelques esmotions, ç'a esté à leur grand regret, et non pas qu'ils en aient donné occasion, en sorte que ce soit, mesme tant s'en faut qu'ils aient favorisé à nulles entreprises, qu'ils se fussent volontiers efforcéz à les réprimer. En somme ils nous ont déclaré qu'ils n'ont

jamais adhéré à nuls conseils d'excès et de port d'armes, mais les ont condamnéz, et qui plus est n'ont jamais conseillé d'occuper temples, pour rien attenter en public sans autorité et congé des feu rois vos prédécesseurs. Et de tout cela ils se sont offerts de se justifier et approuver leur innocence, Sire, toutesfois et quantes qu'il plaira à vostre Majesté de les ouïr. De notre part, tant s'en faut, Sire, que jamais nous ayons esté consentans à nulles entreprises qui fussent pour mettre piques et divisions entre vos subjectz et troubler la tranquillité de vostre Estat, ou exposer vos pays en dangier, que quant il y a heu quelque bruit, nous avons donné ordre et deffendu, sous peine rigoureuse, que nul des nostres ne bougeast, et quand il vous plaira, Sire, de vous enquérir à la vérité comment il en va, vous trouverez que nous n'eussions peu nous y porter plus fidèlement, comme nous promettons pour l'advenir de ne donner occasion à vostre Majesté de penser autrement de nous que de ceux qui nous sont très affectionnéz et humbles serviteurs : vous suppliant, Sire, qu'il vous plaise nous faire ce bien, que s'il est cogneu que nous défailions en sorte que ce soit, nous en advertir, et vostre Majesté, avec son Conseil, cognoistra que nous sommes préztz et enclins à luy complaire.

» Sire , après nous estre très humblement recommandé à vostre bonne grâce , nous prions Dieu vous tenir en sa sainte protection, vous donner bonne vie et longue, et augmenter en tout bien vostre couronne.

» Donné à Genève, ce mardi XXVIII<sup>e</sup> de Janvier 1561, pris à la Nativité.

» Les très humbles serviteurs de vostre Majesté.

» Les Syndiques et Conseils de Genève. »

Le roi de France se garda bien d'ébruiter cette affaire qui en resta là , après la réponse digne qu'on vient de lire et où l'on reconnaît parfaitement la touche de Calvin.

---

## XXI.

### Influence de Calvin et de Genève sur l'Europe.

Nous avons précédemment parlé de l'influence de Calvin sur Genève, et dit quelques mots de son influence sur l'Europe. Il convient de compléter ce sujet en montrant combien l'autorité, le zèle, la foi, le savoir du Réformateur et de la cité genevoise ont influé ensemble sur les destinées des peuples qui reçurent les doctrines calvinistes, sans cependant les admettre toutes, telle que celle de la prédestination absolue.

L'une des gloires de la Réforme est l'impulsion remarquable qu'elle donna aux études. Il sortait une foule de savants de l'Académie fondée par les soins de Calvin, et qui était devenue un foyer de sciences et de lumières, la grande école protestante de l'Europe. Plus de huit cents évan-

gélistes entouraient la chaire du Réformateur ; c'étaient des fils de réfugiés qui se vouaient à la propagation de l'Évangile ; ils recevaient une instruction approfondie sur les saints Livres, puis s'en allaient en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Bohême, en Hollande, en Angleterre, en Ecosse.

« Outre ce qu'il preschoit tous les jours de semaine en semaine, le plus souvent et tant qu'il a pu il a presché tous les dimanches : il lisoit trois fois la semaine en théologie..... »

En fondant le Collège et l'Académie de Genève, Calvin avait voulu provoquer le développement général de l'esprit humain, et avait désiré pour le pays « cette instruction chrétienne qui chasse l'ignorance, dispose à la sagesse, forme les mœurs, donne les vertus et favorise la bonne administration des affaires publiques. » On ouvrit à Genève un lieu de culte pour les Italiens, le 23 octobre 1542, dans la chapelle des Maccabées. Le professeur mort récemment, M. Diodati, était l'un des descendants de ces réfugiés du seizième siècle.

Neuf ans plus tard, en 1551, la congrégation devint si nombreuse, que le culte fut transféré à la Madeleine et à l'Auditoire, ancienne chapelle de Notre-Dame-la-Neuve, et il y eut un prédicateur particulier à cause de la langue.

Tous ces étrangers rapportaient dans leur patrie, outre les principes théologiques de Calvin, une grande vénération pour sa personne et pour la constitution ecclésiastique de Genève. Ensuite le Réformateur prenait part à tous les événements importants qui regardaient l'Eglise en général, entretenait un vaste commerce épistolaire avec une foule de contrées, de villes, de personnes de tous les rangs, et s'occupait sans relâche des proscrits pour cause de religion. Les yeux sans cesse tournés vers les communautés de France, il les exhortait à l'union dans de nombreuses lettres, et insistait sur la nécessité de la surveillance mutuelle des mœurs; il réprimait, autant qu'il lui était possible, et condamnait fortement les projets belliqueux de représailles, à main armée, que quelquefois elles formaient, poussées à bout par les injustices et la persécution la plus sanglante. Genève, avantageusement placée, devint le rendez-vous ou le lieu de réunion le plus important de tous les malheureux que faisaient repousser leurs principes évangéliques. Nous venons de voir combien les Italiens y étaient devenus nombreux; les Anglais chassés par la reine Marie y formèrent aussi un troupeau, jusqu'à leur rentrée dans leur pays, lorsque Elisabeth monta sur le trône. Ils emportèrent une vive reconnaissance pour



cette cité hospitalière et un profond respect pour Calvin, leur actif et bienveillant protecteur. Ce fut là que s'instruisit John Knox, qui devint le Réformateur de l'Ecosse.

Il s'établit plusieurs sociétés à Genève, dont la plus nombreuse était composée de Français bannis, la plupart de familles distinguées et industrieuses, à qui les Genevois accordèrent, après un long et utile séjour, le droit de bourgeoisie. C'est ainsi que dès qu'une Eglise était ravagée, les membres n'ayant plus sur la terre natale aucun lieu pour reposer leur tête, choisissaient pour refuge la ville où résidait l'homme dont ils aimaient les écrits, dont ils partageaient les croyances. Ils étaient heureux de le connaître personnellement, trouvaient, dans ses paroles et ses consolations, un véritable adoucissement aux misères de leur existence brisée. « Parmi eux, nombre d'artisans; tels de ceux-ci étaient de grands seigneurs qui avaient cherché à Genève la pauvreté et le travail. Ville étonnante où tout était flamme et prière, lecture, travail, austérité. Quel était le ravissement de ceux qui, ayant réussi à fuir la terre idolâtrique, atteignaient la cité bénie ! De quel œil tous ces fugitifs, ayant, par bonheur incroyable, passé la route de Lyon, suivi l'àpre vallée du Rhône, voyaient-ils le clocher sauveur ! » Tout affluait autour de cette

chaire fidèle à l'Evangile, et de là aussi tout partait. « Trente imprimeries jour et nuit hâletaient pour multiplier les livres que d'ardents colporteurs cachaient sur eux, faisaient entrer en Italie, en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas. Missions terribles ! Ils étaient attendus, épiés. Par le seul fait d'avoir sur eux un Evangile français, ils étaient sûrs d'être brûlés. » Tous ces étrangers s'empressaient d'aller entendre les discours de Calvin, honoraient son caractère, son esprit, ses vertus, assistaient à ses entretiens ou conférences, observaient enfin les heureux résultats de ses efforts pour maintenir l'ordre et les bonnes mœurs dans Genève. Ils propagèrent bientôt sa réputation, et lui donnèrent une influence rare, unique et immense. A ces imprimeries, au nombre de trente-huit, selon M. Mignet, étaient employées deux mille personnes qui fournissaient de Bibles en langue vulgaire, de psaumes en vers, d'ouvrages de controverse de toutes espèces, les pays circonvoisins où s'introduisaient mystérieusement des hommes dévoués jusqu'au martyre.

Les dons qu'une pieuse libéralité multipliait chaque jour à Genève, furent l'origine des fondations connues sous le nom de bourses française, allemande, italienne. Au premier rang, sur la liste des donateurs étrangers, brillaient

les noms de Marguerite de Valois et de la duchesse de Ferrare. Il y avait une pareille bourse à Lausanne, dont les ressortissants étaient, en 1740, au nombre de treize cent sept réfugiés de France.

Genève donna le grand exemple de la fraternité humaine, et comme on n'en trouve pas de comparable dans l'histoire. Cette ville de 16,000 âmes reçut, pendant près de dix ans, logea, nourrit quatre mille fugitifs. Enorme effort, excessive dépense, et soutenue avec une persévérance admirable, dit l'historien Michelet. Dans l'espace de cinq ans, de 1549 à 1554, le droit de cité avait été accordé à treize cent soixante-seize fugitifs, d'après le livre des admissions d'étrangers.

Genève tint haut sa lampe, et fut la grande école des nations; elle brilla, sous Calvin, d'une liberté solide enviée de bien des peuples. Rien d'important ne se traitait, affaires intérieures ou extérieures, sans que les magistrats n'eussent consulté le *Gaulois*. Les pièces les plus délicates, les lettres officielles les plus épineuses étaient confiées à sa rédaction, comme celle qui fut écrite à Charles IX et au duc de Savoie, et ces missives sont des chefs-d'œuvre de prudence, de fermeté, de clarté et de justesse.

L'influence de Genève, de cette *Rome protes-*

*tante*, comme on l'a appelée, fut encore la conséquence de la conduite simple, retenue et sévère de ses habitants. Un véritable attachement aux vertus prescrites par le Christianisme, fut la première bénédiction que le Seigneur voulut répandre sur les institutions morales de Calvin, qui avait reconnu que la Réforme n'était rien tant qu'elle se bornait à séparer l'homme du culte ancien, tant qu'elle ne le saisissait pas tout entier, ne dominait sa vie, ses actions comme sa foi. Aussi avons-nous vu qu'il montra la plus grande ténacité à établir une censure ecclésiastique qu'il maintint malgré les oppositions les plus violentes et sans cesse renouvelées. La lumière répandue par lui sur Genève, qui devint la métropole du Protestantisme, l'Académie qui fut son œuvre jetèrent, après sa mort, un vif éclat dans toute l'Europe, qui fut inondée de ses lettres, en particulier la France, sa chère patrie. Nous en offrirons, comme échantillon, à la fin de ce travail, quelques-unes, que nous accompagnerons de notes explicatives qui feront tout d'abord connaître ceux dont le cœur fut dans la joie de les recevoir.

C'est ainsi que l'influence de Calvin sur Genève et l'influence de cette cité et de son Réformateur sur l'Europe est démontrée par les faits historiques, remplit une foule de documents,

est mise en évidence par la dissémination de ses ouvrages et en particulier par sa correspondance française et latine, dont plusieurs lettres commencent par ces mots : *Salut et paix de Christ.*

Nous terminerons ce paragraphe en signalant le bel ouvrage qu'a fait paraître, *trop tard pour nous*, M. Merle d'Aubigné, sous le titre : *Histoire de la Réformation en Europe au temps de Calvin*, 2 vol. in-8°. L'auteur établit, t. I, p. 9, qu'il n'y eut, dans toute l'Europe, qu'une seule voix favorable à Servet, une seule voix qui demanda un adoucissement à la peine de ce malheureux dont les doctrines menaçaient la Société, et que cette voix fut celle de Calvin, comme le prouve sa correspondance avec Farel, auquel il écrit : « Je désire que l'atrocité de la peine lui soit remise. Nous nous sommes efforcés de changer le mode de sa mort, mais envain ; » 26 août et 26 octobre 1553. Calvin avait engagé ses collègues à se joindre à lui.

---

## XXII.

Consolations et encouragements donnés par Calvin.

Toujours attentif aux épreuves qui frappaient les confesseurs de Jésus-Christ , surtout en France, Calvin leur écrivit quantité de lettres pour relever leur courage ou pour calmer l'irritation qui commençait à se manifester , et qui pouvait amener ce qu'il y a de plus affreux dans le monde , la guerre civile.

Ces lettres , écrites en temps de persécutions , recueillies ensuite par Charles de Jonvillers, des environs de Chartres , devenu secrétaire intime de Calvin , exercèrent la plus heureuse influence sur ceux qui eurent le bonheur de les lire dans leur cachot ; aussi finissaient-ils par donner joyeusement leur vie pour la sainte cause de Celui dans la croix duquel ils trouvaient force

et résignation au milieu des plus cruelles souffrances. Celles que nous voulons offrir ci-après, et qu'il nous était facile de multiplier, ont été copiées à la bibliothèque ou bien dans les registres de la Compagnie de Genève, ou sont extraites de l'histoire ecclésiastique de Th. de Bèze, et se trouvent dans les volumes de M. J. Bonnet. On sait que la correspondance de Calvin commença dès sa jeunesse pour ne se terminer qu'à son lit de mort. Rien n'en surpasse l'intérêt : ce sont de véritables documents qui jettent la plus vive lumière sur les trente années qu'elles embrassent. Celle au roi de France Henri II renferme la confession de foi des Reformés, pour répondre aux odieuses calomnies dont les Protestants français étaient les objets. Une autre, adressée au duc de Wurtemberg, Christophe, le 21 février 1558, avait pour but de l'engager à se joindre aux autres princes protestants d'Allemagne, pour intercéder en faveur des Réformés qu'atteignait la plus rude persécution, sans égard à l'âge ni au sexe : femmes, enfants, vieillards, malades, infirmes, tous, sans exception, étaient frappés, exilés.

Calvin en a écrit une aussi très-longue à Antoine de Bourbon, roi de Navarre, du 8 juin 1558, pour l'engager à persévérer dans la foi évangélique, et à justifier les espérances de tous

ceux qui comptaient sur lui comme coreligionnaire. D'autres furent envoyées au roi d'Angleterre, à la reine de Navarre, à la duchesse de Ferrare, à Louis de Bourbon, prince de Condé, à l'amiral Coligny, qui lisait avec une grande affection les sermons de Calvin sur le livre de Job, etc. C'est ainsi qu'il s'adressa aux têtes couronnées et aux plus grands personnages de l'Europe, en même temps qu'à des hommes humbles de condition auxquels s'était jointe la plus haute noblesse.

On peut reconnaître par là combien ces lettres sont utiles pour l'étude de l'histoire de cette époque, et ce n'est pas sans raison que nous les avons appelées des documents parmi tant d'autres. Celles que nous voulons reproduire en petit nombre ont un caractère plus intime, et conviendront peut-être, sous ce rapport, plus particulièrement à notre travail. Elles rappelleront l'origine et les tribulations de quelques Eglises affectionnées par Calvin, en observant qu'il les portait toutes dans son cœur. On conçoit que la France devait jouer un certain rôle dans l'œuvre de la Réforme au delà de ses frontières, et que l'Eglise réformée de Paris était appelée à être le centre du Protestantisme français, en même temps que le foyer le plus actif de la propagande évangélique dans ce royaume ; qu'ainsi le Réfor-



mateur avait à prodiguer à ses compatriotes , à ses frères et à ses fils en la foi , des conseils , des encouragements et des consolations au milieu des épreuves qui les assaillaient sans relâche. Nous espérons qu'on lira avec intérêt quelques pages de cette correspondance essentiellement religieuse , destinée à donner gloire à la Parole de Dieu , et nous révélant bien l'immense influence de Calvin pendant sa carrière, dont la fin approchait visiblement , par suite des fatigues qui ébranlaient et ruinaient peu à peu sa chétive organisation.

---

## XXIII.

Calvin malade : ses dernières volontés ; preuves de son désintéressement.

Au milieu de tant de tribulations et d'une activité dévorante, à l'intérieur comme à l'extérieur de Genève, Calvin ne jouit plus longtemps du succès de ses travaux : l'ouvrage avait épuisé et tué l'ouvrier. Il monta en chaire pour la dernière fois le 6 février 1564, se sentant oppressé par un asthme et forcé de s'arrêter dans le cours de son sermon, à cause de sa respiration courte. Les assistants attendaient silencieusement qu'un pénible effort le remît en état de continuer, et la vie de ce nombreux auditoire d'hommes de plusieurs nations, semblait suspendue comme la voix de leur pasteur. Dès le jour où il eut une violente hémorrhagie, il ne se rendit plus au temple que quelquefois, et le

10 mars on fit des prières publiques pour son soulagement et la conservation de ses jours.

Le 2 avril , jour de Pâques , il demanda d'être transporté au milieu du troupeau pour entendre la prédication et recevoir la Sainte Cène avec les fidèles. C'était l'honorable Th. de Bèze, son collaborateur, qui allait l'administrer. Quelle émotion dans toute l'assemblée ! Des larmes abondantes coulèrent en voyant, sur le visage altéré du Réformateur, l'empreinte d'une courageuse et paisible résignation.

Le 25 du même mois, il appela un notaire pour lui faire connaître et écrire ses dernières volontés, comme on va les lire :

« Au nom de Dieu. A tous soit notoire que l'an mil-cinq-cent soixante-quatre et le vingt-cinquième jour du mois d'avril, moi Pierre Chenalat, citoyen et notaire de Genève, ai été appelé par spectable Jean Calvin, ministre de la Parole de Dieu en l'Eglise de Genève, étant malade et indisposé de son corps tant seulement, icelui m'a déclaré vouloir faire son testament et déclaration de sa dernière volonté, me priant de l'écrire selon qu'il serait par lui dicté et prononcé. Ce qu'à sa dite requête j'ai fait, et l'ai écrit sous lui, et selon qu'il m'a dicté et prononcé de mot à mot, sans y rien omettre ni ajouter à la forme qui s'ensuit :

« Au nom de Dieu, je Jean Calvin, ministre de la Parole de Dieu en l'Eglise de Genève, me sentant tellement abattu de diverses maladies que je ne puis croire autrement, sinon que Dieu me veut retirer en brief (bientôt) de ce monde, ai avisé de faire et coucher par écrit mon testament et déclaration de ma dernière volonté en la forme qui s'ensuit. C'est en premier lieu que je rends grâces à Dieu de ce que non seulement il a eu pitié de moi, sa pauvre créature, pour me retirer de l'abîme de l'idolâtrie, où j'étais plongé, pour m'attirer à la clarté de son Evangile et me faire participant de la doctrine de laquelle j'étais par trop indigne; et que continuant sa miséricorde, il m'a supporté en tant de vices et pauvretés qui méritaient bien que je fusse rejeté cent mille fois de lui. Mais qui plus est, il a étendu vers moi sa merci jusques là, de servir de moi et de mon labeur, pour porter et annoncer la vérité de son Evangile; protestant de vouloir vivre et mourir dans cette foi, laquelle il m'a donnée; n'ayant aucun espoir ni refuge sinon à son adoption gratuite, en laquelle tout mon salut est fondé; embrassant la grâce qu'il m'a faite en notre Seigneur Jésus-Christ, et acceptant le mérite de sa mort et passion, afin que par ce moyen tous nos péchés soient ensevelis; et le priant de tellement

me laver et nettoyer par le sang de ce grand rédempteur, qui a été répandu pour tous les autres pécheurs, que je puisse comparaître devant sa face comme portant son image. Je proteste aussi que j'ai tâché selon la mesure de grâce qu'il m'a donnée, d'enseigner purement sa Parole, tant en sermons que par écrit, d'exposer fidèlement l'Ecriture sainte, et même qu'en toutes disputes que j'ai eues contre les ennemis de la vérité, je n'ai point usé de cautèle, ni sophisterie, mais ai procédé rondement à maintenir sa querelle (cause). Mais, hélas ! le vouloir que j'ai eu, et le zèle, s'il le faut ainsi appeler, a été si froid et si lâche que si ce n'était sa bonté infinie, toute l'affection que j'ai eue ne serait que fumée; voire même que les grâces qu'il m'a faites me rendraient tant plus coupable : tellement que mon secours est à ce qu'étant père de miséricorde, il soit et se montre père d'un si misérable pécheur. Au reste, je désire que mon corps, après mon décès, soit enseveli à la façon accoutumée, en attendant le jour de la résurrection bienheureuse. Touchant le peu de bien que Dieu m'a donné ici pour en disposer : je nomme et institue pour mon héritier unique mon frère bien-aimé, Antoine Calvin, toutefois honoraire tant seulement (ou exécuteur testamentaire), lui laissant pour

tout droit la coupe que j'ai eue de M. de Varennes... Je lègue au collège dix écus, et à la bourse des pauvres étrangers autant. Item à Jeanne, ma demi-sœur, dix écus. A Samuel et Jean, fils de mon frère, chacun quarante écus; à mes nièces Anne, Suzanne et Dorothee, chacune trente écus. Quant à mon neveu David, leur frère, parce qu'il a été léger et volage, je ne lui donne que vingt écus pour châtiment. C'est en somme tout le bien que Dieu m'a donné, selon que je l'ai pu taxer et estimer tant en livres qu'en meubles, vaisselle et tout le reste... Il est ainsi, Jean Calvin. » (Les témoins étaient Th. de Bèze, Raymond Chauvet, ministre, Michel (Nicolas) Cop (Copus), Louis Enocke, Nicolas Colladon, Jacques des Bordes, tous bourgeois de Genève, ministres de la Parole de Dieu en cette Eglise).

Ce testament, qui dévoile une profonde humilité chrétienne avec la conscience du péché, est une réponse à ceux qui ont taxé Calvin d'orgueil, et à ceux qui l'avaient accusé de s'être enrichi et de vivre dans la mollesse. Il leur avait dit : « Ma mort prouvera que je ne possède aucun bien, si je ne puis convaincre tout le monde pendant ma vie. Je dois certifier toutefois que je ne suis nullement pauvre, parce que je ne désire jamais davantage que je n'ai. »

Tout prouve le désintéressement de cet homme qui avait été l'arbitre de la république de Genève et d'une partie de l'Europe occidentale. Sa fortune n'atteignit pas le chiffre de 255 écus. La grande charge des passants qu'il supportait, absorbait ses ressources, aussi eut-il souvent besoin de secours. Voici, du reste, un témoignage authentique qui a une grande signification : Le pape dit du Réformateur : « Ce qui a fait la force de cet hérétique, c'est que l'argent n'a jamais été rien pour lui. Avec des serviteurs pareils, je serais maître des deux rives de l'Océan. »

Calvin répondit à ceux qui l'accusaient de faire du luxe : « Les uns sèment des bruits et font courir propos frivoles de mes trésors ; les autres, d'une trop grande autorité et puissance infinie qu'ils disent que j'ay : les autres parlent de mes délices et magnificences. Voire, mais quand un homme se contente d'un petit ordinaire et d'habillements communs, et ne requiert pas plus de frugalité des plus petits qu'il ne montre et pratique luy-même, dira-on qu'un tel soit trop somptueux et face du brave ? Et s'il y en a à qui de mon vivant je ne puisse persuader que je soy riche et pécunieux (ayant de l'argent) ma mort le montrera finalement..... La plus grand'part estime que le seul remède pour couvrir ses méchancetez, est de brouiller tout, et mesler le

blanc parmi le noir..... Or combien qu'estant (quoique étant) de longtemps accoustumé à humer telles injures , j'y soye quasi endurcy , il ne se peut toutes fois faire que quand l'insolence de telles gens croist et augmente toujours, je ne sente quelques fois en mon cœur quelques pointes d'amertume. »

Les derniers jours et les dernières volontés du Réformateur n'ont point démenti sa carrière, sa foi, ses actes, ses enseignements, ses discours, ses sermons, ses nombreux écrits. Il ne cessa de se montrer l'ami des pauvres , s'empressa de les secourir en toute circonstance , et fit toujours la distribution des aumônes avec la plus grande fidélité. Son désintéressement lui donna dans toute l'Europe la plus haute influence morale, malgré les accusations odieuses dont il fut l'objet, jusqu'à l'appeler usurier et voleur des deniers des pauvres , pasteur traître à ses devoirs , buveur de sang , à cause du supplice de Servet. On peut appliquer à tous les calomniateurs de Calvin ces paroles : « La vérité creue les yeux de ceux qui la veulent déténir en tenebres. »

Sa mort fut comme sa vie un témoignage de sa foi.

---



## XXIV.

Les corps civils et judiciaires de Genève près du lit de Calvin.

Malgré le mauvais état de sa santé, Calvin ne cessa de veiller sur l'Eglise jusqu'à sa dernière heure. Après avoir dicté son testament, il fit prévenir les autorités qu'il désirait, avant de mourir, obtenir d'elles une audience à la maison de ville, mais « les bons seigneurs firent réponse, qu'à cause de sa débilité et indisposition si grande, ils le prioient bien fort de ne prendre point ceste peine, mais qu'eux-mêmes tous ensemble l'iroient voir. » Dès le lendemain, ils s'empressèrent en effet de se rendre auprès de lui, et alors il leur parla avec affection et dans le sentiment d'une véritable humilité chrétienne, avec cette sagesse que la mort et la vie future impriment aux plus énergiques caractères.

res. « Je vous remercie, leur dit-il, de ce que vous m'avez fait plus d'honneur qu'il ne m'appartient, et m'avez supporté en plusieurs endroits, comme j'en avais besoin. Tenez-moi pour excusé à cause de mes infirmités, les quelles Dieu me garde de nier. Et quoique dans l'exercice de ma charge, j'aie été exposé à divers combats, et que j'aie enduré plusieurs attaques, je sais que cela n'est point arrivé par votre faute, mais par les ordres secrets de la Providence divine, qui veut que les gens de bien soient exposés à diverses tribulations. Mais parce que je ne me suis pas acquitté de mon devoir comme j'y étais obligé, je vous conjure très-instamment de ne considérer pas tant ce que j'ai fait que ce que j'ai eu dessein de faire. Car je puis protester avec sincérité, que j'ai pris extrêmement à cœur les intérêts de votre république, et que si je n'ai pas rempli tous les devoirs de ma charge, j'ai du moins fait tous mes efforts pour procurer le bien et l'avantage du public.

» Et certes si je ne reconnaissais que le Seigneur s'est servi de mon ministère pour le bien de son Eglise, et qu'avec le secours du ciel mes soins ne vous ont point été inutiles, vous m'accuseriez avec justice de dissimulation. Mais comme je suis convaincu que ce que j'ai fait, est peu de chose au prix de ce que le Seigneur exigeait de

moi, je vous prie, avec beaucoup d'ardeur, d'excuser mes fautes et mes manquements.

» Cependant je vous remercie de l'indulgence que vous avez eue pour moi, en supportant avec douceur et charité tous mes emportements, que j'espère que Dieu me pardonnera aussi bien que mes autres péchés. Enfin, je proteste devant Dieu, que ce n'est pas témérairement et sans être persuadé de la vérité que je vous ai enseigné la doctrine que vous avez ouïe de moi; mais je vous ai prêché purement et avec sincérité la Parole de Dieu suivant la charge qu'il m'en a donnée, et comme j'aurais attiré sa colère sur ma tête, si j'en avais usé autrement, aussi suis-je certain que mes travaux et les soins que j'ai pris à vous instruire ne lui ont pas été désagréables. Et je fais cette protestation devant Dieu, et en votre présence, d'autant plus volontiers, que je ne doute point que Satan, selon sa coutume, ne suscite plusieurs esprits légers, méchants et ambitieux pour corrompre et altérer la pure doctrine que je vous ai annoncée.»

Après leur avoir rappelé les biens infinis dont Dieu les avait comblés, il ajouta : « Il n'y a personne qui puisse mieux que moi vous faire connaître de combien de dangers la puissante et miséricordieuse main du Seigneur vous a déli-

vrés. Vous voyez l'heureux état où vous vous trouvez ; soit donc que vous soyez dans la prospérité ou dans l'adversité, ayez toujours devant les yeux cette vérité, que c'est Dieu seul qui fait subsister les villes et les royaumes, et qu'il veut qu'on lui en fasse hommage, en reconnaissant qu'ils dépendent entièrement de lui. Souvenez-vous que David, ce grand roi, confesse que ce fut dans le temps qu'il jouissait d'une profonde paix, qu'il fit une chute si dangereuse, qu'il ne s'en fût jamais relevé, si le Seigneur, par une grâce singulière, ne lui eût tendu la main. Que ne doivent donc pas craindre les hommes faibles et infirmes, puisqu'un prince si puissant et si pieux est trébuché.

» Il faut donc que vous vous humiliiez extraordinairement devant Dieu, si vous voulez qu'il vous fasse la grâce de vivre en sa crainte, et de mettre toute votre confiance en son secours tout-puissant. Si vous en usez ainsi, vous devez être persuadés que vous ressentirez les effets de sa protection, comme vous l'avez fait jusqu'ici, et que vous demeurerez fermes et inébranlables, quoique votre salut et votre sûreté ne tiennent qu'à un petit filet. Si donc le Seigneur fait réussir vos desseins, prenez garde de ne vous point élever comme les profanes, mais rendez-lui, avec une soumission extrême, de très-humbles actions

de grâces de tous les biens qu'il vous fait. Et lorsque vous vous trouverez dans l'adversité, quand la mort même vous environnerait de tous côtés, ne laissez pas d'espérer en Celui qui a le pouvoir de ressusciter les morts, et pensez que Dieu ne vous frappe que pour exciter votre zèle et pour vous apprendre à n'espérer qu'en lui seul.

» Cependant, si vous désirez que Dieu vous maintienne en l'état heureux où vous vous trouvez, prenez garde de ne souiller point par vos vices et par vos impuretés, la sainteté de l'Eglise où il vous a placés. Car il est le seul Dieu souverain, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, qui comble de biens et d'honneurs ceux qui l'honorent, mais qui abaisse et couvre d'opprobre ceux qui le méprisent; servez-le donc suivant les préceptes qu'il vous a donnés, n'ayez rien tant à cœur que d'obéir à sa divine volonté, et tâchez d'acquérir tous les jours quelque nouveau degré de vertu et de perfection; car pendant que nous sommes en ce monde nous ne saurions jamais accomplir tous les devoirs que Dieu nous a recommandés. Je connais les mœurs et les habitudes de chacun de vous, et je sais que vous avez besoin d'être exhortés; il n'y a point d'homme si parfait qui n'ait beaucoup de défauts. Ainsi, examinez-vous avec soin, et de-

mandez à Dieu les qualités et les vertus qui vous sont nécessaires.

» Nous savons tous combien de vices règnent dans les assemblées de ceux qui gouvernent les Etats ; les uns négligent le bien public , ne s'attachent qu'à leurs affaires (sont adonnez à leurs négoces) ; les autres ne songent qu'à satisfaire leurs passions ; les autres ne font pas un bon usage des dons qu'ils ont reçus du ciel ; et les autres enfin, remplis de vanité et de bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, veulent que leur avis soit approuvé de tout le monde.

» Je conjure ceux qui sont avancés en âge de n'envier point aux jeunes gens les grâces dont Dieu les a ornés, et les jeunes gens de témoigner en toute leur conduite beaucoup de modestie et d'humilité. Ne vous découragez point et ne vous troublez point les uns les autres. Evitez toute sorte d'animosité et d'aigreur, car rien n'est plus capable d'empêcher l'exécution des bons desseins que l'on peut avoir pour le bien public.

» Pour se garantir de tous ces maux, il faut que chacun soit content de la condition et de l'état où il se trouve, et que tous généralement s'acquittent avec fidélité de l'emploi qui leur a été commis. Je vous prie aussi de prendre garde que la faveur ni la haine n'aient point de part

au jugement des procès civils ou criminels , et d'empêcher que les fraudes , les sollicitations et les autres moyens obliques ne prévalent au droit et à la raison. Si vous êtes tentés de soutenir la mauvaise cause par intérêt , résistez-y vigoureusement , regardant à celui qui vous a élevés à cette dignité et lui demandant le secours de son Saint-Esprit. Enfin , comme j'ai eu beaucoup de faiblesses et d'imperfections , que je confesse devant Dieu , devant ses anges et devant vous , très-honorés seigneurs , je vous prie encore une fois de les excuser et de me les pardonner. »

Calvin termina cette remarquable allocution en protestant de la sincérité avec laquelle il avait prêché la doctrine évangélique , et en conjurant les magistrats qui l'entouraient d'y persévérer , de la mettre en pratique et de s'acquitter pleinement de leurs devoirs. Il pria ensuite l'Eternel de les combler de ses grâces et de les diriger par son Esprit pour le bien de la république , et leur ayant donné la main à tous , il leur dit un suprême adieu.

Les seigneurs , syndics , conseillers et magistrats le considérant comme leur père commun et leur meilleur ami , ne purent quitter son lit de mort sans répandre d'abondantes larmes dans une grande tristesse , preuve ou témoignage de leur sincère et vif attachement.

## XXV.

Le corps ecclésiastique de Genève et des environs près du lit de Calvin.

Le lendemain de l'audience que Calvin accorda aux corps civils et judiciaires, tous les ministres de la ville et de la campagne s'étant également assemblés dans sa chambre, le 28 avril 1564, furent bien surpris de le trouver à une table, le front appuyé sur une de ses mains, comme il en avait l'habitude, lorsqu'il méditait et travaillait. A leur approche, il leva la tête, montrant un visage serein et content, et leur parla en ces termes, après une courte prière :

« Je vous exhorte, mes frères, de témoigner après ma mort le même zèle dans l'exercice de la charge que vous avez eue jusqu'ici, et de ne perdre jamais courage, étant persuadés que le



Seigneur garantira cette Eglise et cette république de tous les dangers dont elle est menacée. Que les divisions et les inimitiés n'altèrent jamais la charité mutuelle qui doit régner parmi vous. Pensez continuellement à ce que vous devez au troupeau dont vous êtes les pasteurs, et que rien ne soit capable de vous en séparer. Je sais que ceux qui le voudront abandonner, ne manqueront pas de prétextes pour colorer leur infidélité. Mais une funeste expérience leur fera un jour connaître que le Seigneur ne peut être trompé.

» La première fois que j'arrivai en cette ville, on y prêchait l'Evangile à la vérité, mais le désordre et le dérèglement y étaient si universels, que tout le monde faisait consister le Christianisme dans le renversement des statues, et que je souffris beaucoup d'indignités de plusieurs scélérats, dont je voulais réprimer l'insolence. Cependant, quoique de mon naturel je fusse extrêmement timide, Dieu bannit de mon cœur toute la crainte dont il était possédé, et il me donna un courage si ferme et si intrépide, que j'ai résisté à tous les efforts des méchants et que j'ai été invincible à toutes les attaques.

» Quand je revins de Strasbourg, j'avoue que ce fut avec une extrême répugnance que je me laissai gagner aux instantes prières de l'E-

glise, parce que je croyais que tous mes soins ne produiraient aucun fruit. Car j'ignorais les desseins de la divine Providence, et je voyais que je m'engageais dans une entreprise pleine de difficultés qui me paraissaient insurmontables. Mais ayant commencé ce saint ouvrage, et continuant d'y donner tous mes soins, je reconnus enfin que Dieu versait ses bénédictions sur mon travail.

» Persistez donc constamment dans la vocation où vous êtes appelés ; gardez l'ordre et les réglemens qui sont observés dans cette Eglise ; faites tout ce qui dépendra de vous pour retenir le peuple dans son devoir, car vous n'ignorez pas combien est grand le nombre des méchants et des rebelles. Vous voyez que cette Eglise n'est pas en mauvais état, et ainsi vous ne pouvez qu'attirer sur vous les jugemens de Dieu, si elle venait à se détruire par votre négligence. Enfin, je vous proteste, mes frères, que j'ai toujours été joint avec vous par une sincère amitié ; que si pendant cette maladie vous avez ressenti quelques effets de mon chagrin, je vous en demande pardon, et vous rends mille grâces d'avoir suppléé à mon défaut pendant un si long temps. »

Il leur tendit ensuite la main, l'un après l'autre ; puis ils se retirèrent en pleurant, profon-

dément affligés de la séparation qui les attendait.

On a plusieurs relations de cette entrevue et de la précédente, dans lesquelles il y a des variantes, des détails et des faits de plus ou de moins. Ainsi l'une rapporte que quand le Réformateur entra à Genève, « il y trouva tout sans mœurs et sans discipline, ne vie ; on y preschoit, et puis c'étoit tout..... On cherchoit bien les idoles et les brusloit-on, mais il n'y avoit aucune réformation. Il y avoit bien le bonhomme maistre Guillaume, et puis l'aveugle Couraut (non pas né aveugle, mais il l'est devenu à Basle). D'avantage il y avoit maistre Antoine Saulnier, et ce beau prescheur Froment qui ayant laissé son devantier s'en montoit en chaire, puis s'en retournoit à sa boutique où il jasoit, et ainsi il faisoit double sermon. »

« Je n'ay escrit, dit Calvin au corps ecclésiastique assemblé dans sa chambre, aucune chose par haine à l'encontre d'aucun, mais toujours ay proposé fidèlement ce que j'ay estimé estre pour la gloire de Dieu. »

Faire tout pour la gloire de Dieu étoit le grand principe, le souverain mobile de Calvin.

Il dit encore aux ministres : « Vous avez eslu M. de Bèze pour tenir ma place. Regardez de le soulager, car la charge est grande et a de la peine, en telle sorte qu'il faudroit qu'il fust ac-

cablé sous le fardeau. Mais regardez à le supporter. De luy, je scay qu'il a bon vouloir et fera ce qu'il pourra. — Aimez-vous l'un l'autre, supportez-vous l'un l'autre. Qu'il n'y ait point d'envie. »

Il leur rappela ces faits : « A mon retour de Strasbourg, je fis le catéchisme à la hâte, car je ne voulois jamais accepter le ministère qu'ils nem'eussent juré ces deux points, assavoir de tenir le catéchisme et la discipline; et en l'escripvant, on venoit querir (chercher) les morceaux de papier large comme la main, et les portoit-on à l'imprimerie..... Quant aux prières des dimanches, je prins la forme de Strasbourg, et en empruntay la plus grande partie. Des autres, je ne les pouvois prendre d'eux, car il n'y en avoit pas un mot, mais je prins (pris) le tout de l'Ecriture. Je fus contrainct aussi de faire le formulaire du baptême, estant à Strasbourg, et qu'on m'apportoit les enfans des anabaptistes de cinq et de dix lieues à la ronde pour les baptiser.....

» Il prinst honneste congé de tous les frères, l'un après l'autre, fondans en larmes. »

L'histoire n'offre pas d'adieux plus solennels, de souvenirs plus intéressants que ceux que nous rappelons ici.

## XXVI.

Dernière entrevue de Calvin et de Farel. Hauts témoignages d'affection donnés à Calvin. Ses dernières paroles : les regrets qu'il laissa. Son dernier désir. Pyramide élevée à sa mémoire. Sa postérité spirituelle.

L'ami intime qui, au nom du Seigneur, avait sommé Calvin de rester à Genève pour l'aider dans la grande tâche de la Réforme, qui ensuite avait partagé son exil, sentait le poids d'une carrière active de soixante-seize ans, et éprouvait certaines infirmités de la vieillesse. Malgré cela, désirant vivement visiter son ancien compagnon qui souffrait beaucoup, il lui écrivit qu'il le verrait bientôt. Calvin s'empressa de lui répondre : « Bien te soit mon très-bon et irréprochable frère, puisque Dieu veut que tu demeures en ce monde après moi, vis en te

souvenant de notre union intime qui fut utile à l'Eglise de Dieu, et dont le fruit demeurera dans le ciel. Je ne veux pas que tu te fatigues à cause de moi. Je respire difficilement, et attends que l'haleine me manque. C'est assez de ce que je vis et meurs en Christ qui est gain dans la vie et dans la mort. De nouveau porte-toi bien avec les frères.

» De Genève, 2 Mai MDLXIII (1564). »

Cette lettre, la 344<sup>e</sup> de notre recueil en latin mentionné plus haut, que nous avons traduite mot à mot, n'empêcha pas le vieillard de se mettre en route; il partit à pied de Neufchâtel où il était pasteur, comme nous l'avons vu, voulant accomplir un grand devoir à l'égard de celui qu'il avait retenu à Genève pour y prêcher la repentance. Quels embrassements touchants ! Que de choses n'avaient-ils pas à se dire, à se rappeler ! Que de prières édifiantes ! Il nous semble voir ces deux hommes de Dieu dans les bras l'un de l'autre, Farel penché sur ce lit mortuaire !

Cette scène historique émouvante manque encore dans la gravure, et nous demandons que quelque homme capable, pénétré de ces beaux souvenirs, en dote bientôt nos cabinets ou l'humble chambre de l'humble fidèle. Nous avons déjà quelques tableaux qui rappellent des faits im-

portants de la Réformation : il est à désirer qu'ils se multiplient comme moyen d'instruction.

« De là en avant, la maladie de Calvin jusqu'à la mort ne fut qu'une continuelle prière, nonobstant qu'il fust en douleurs continuelles. »

Sa santé et sa conservation préoccupaient, d'une manière extraordinaire, les Eglises protestantes de tous les pays, et des témoignages de la plus vive affection lui arrivaient de toutes parts. L'un des plus touchants fut une lettre d'Edmond Grindol, évêque de Londres, qui lui écrivait : « Notre Eglise et notre nation vous sont grandement redevables, illustre frère ; aussi nous avons appris avec le plus amer chagrin le déplorable état de votre santé, et les attaques de goutte dont vous avez tant à souffrir. Vous avez trop travaillé ; vous avez vécu autant qu'un centenaire. Ménagez-vous pour être longtemps encore la colonne de l'Eglise, et conservez-vous à notre affection et à celle de notre reine. » C'était Elisabeth, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen, qui rétablit en Angleterre la religion protestante que Marie avait proscrite au moyen des échafauds et des bûchers.

Malgré son état, Calvin ne s'épargnait pas un instant pour les affaires de l'Eglise. Plus son corps s'affaiblissait, plus son intelligence paraissait acquérir de pénétration et de force. Lors-

qu'on le suppliait de se ménager, il répondait que son désir était d'être trouvé veillant et priant, travaillant à l'œuvre du Seigneur jusqu'au dernier soupir. C'est pourquoi tous les citoyens de Genève ne doutèrent jamais de son amour pour la vérité, de son chaud patriotisme et de la pureté de sa vie. Ils lui accordèrent leur estime, et les méchants l'honorèrent de leur crainte. Après avoir revu l'irréprochable Farel, ses vœux semblèrent accomplis, et dès ce moment, sa principale occupation fut de prier Dieu. Dans les accès les plus violents de ses douleurs, il répétait souvent ces paroles du Psaume 39 : « Je me suis tu, et je n'ai point ouvert la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait. » Avec le prophète Esaïe, XXXVIII, il répétait : « Je gémis comme la colombe. » Et il disait encore : « Seigneur, tu me brises, mais je souffre avec patience. » Il avait pour devise : *Seigneur, jusques à quand !*

Il montra dans son agonie tout l'empire de la religion de Christ sur une âme ouverte à la foi. Aussi s'endormit-il dans les bras du Seigneur, en prononçant ces paroles de saint Paul aux Romains, VIII : « Les souffrances du temps présent ne sont rien en comparaison de la gloire à venir. » C'était le 27 mai 1564. Grand deuil pour la ville entière ! Il avait cinquante-cinq ans. A côté de son nom auguste, les annales officielles



de l'Eglise de Genève, c'est-à-dire le registre du Consistoire porte une croix et ces mots : *Il est allé à Dieu le 27 mai de la présente année.*

Nous rappellerons qu'en 1551, ses adversaires acharnés avaient répandu le bruit de sa mort, ce qui causa une si grande joie aux chanoines de Noyon, son lieu de naissance, qu'ils ordonnèrent une procession pour remercier Dieu de ce décès tant désiré. Au milieu de toutes les contradictions qu'il rencontra, il n'a cessé de dire : « C'est Christ qui me fournit de force, » ou : « Je puis toutes choses en Christ qui me fortifie.

La république de Genève regretta le plus sage de ses citoyens et de ses bourgeois ; l'Eglise, sa lumière, son pasteur par excellence ; l'école, l'Académie, son maître incomparable. Tous pleuraient leur père commun, l'auteur de leur consolation, celui qui avait été leur pédagogue pour les conduire à Christ, le chemin, la vérité et la vie, la grâce et la paix. Il a laissé quatre-vingt-seize ouvrages imprimés ou inédits, de toute étendue, commentaires et cours en français et en latin, quantité de lettres dans ces deux langues, près de trois mille sermons et homélies, qui prouvent qu'il ne se reposa que dans la tombe, comme tout homme laborieux, ami de l'étude, quelles que soient sa santé et ses infirmités.

Les historiens de l'époque disent, en parlant de sa mort, que le soleil se coucha, que la plus grande lumière de ce monde fut retirée au ciel. Aussi laissa-t-il après lui les regrets les plus vifs et les plus mérités.

Genève libre, puissante, respectée ; Genève entourée de la protection de l'Europe protestante ; Genève dirigeant les Eglises réformées de France et étendant son influence au Nord et au Midi, au delà des mers ; Genève, refuge des martyrs de la foi évangélique ; Genève adoptant la vie chrétienne, pratiquant les vertus que recommandent avec autorité les écrits des Apôtres : telle est l'œuvre immense que le Seigneur avait confiée à Calvin, dont la couronne et la gloire fut la fondation de cette Académie d'où rayonna la science la plus étendue, d'où sortirent tant d'hommes qui allèrent porter la Parole de Dieu en tout pays.

Le corps de Calvin fut déposé au cimetière de Plain-Palais. « Il fut enterré sans aucune pompe, comme il en avait donné charge expresse, et fut regretté comme père de tous ceux de Genève, et de plusieurs fidèles épars en diverses parties du monde. » Les larmes de la foule furent la seule solennité qui marqua ses funérailles. « Je désire, avait-il dit peu avant sa mort, que mon corps soit enseveli à la façon accoustumé, en

attendant le jour de la bienheureuse résurrection. » Il eut pour oraison funèbre l'amère douleur de tout un peuple qui suivit, dans le plus morne silence, son modeste cercueil ; pour inscription, le souvenir constant des Genevois et la renommée lointaine de son génie ; pour monument, la prospérité de Genève et de l'Eglise réformée européenne affermie sur son tombeau.

En l'admirable cours de son heureuse vie ,  
Pour compagne ordinaire il eut la modestie :  
Elle enterra Calvin de ses propres mains.  
O moncelet poudreux que ton hôte t'honore !  
Qu'il y a de tombeaux ore entre les humains  
Jaloux et désireux de l'heur qui te décore !

Quand, en 1835, des députés de tous les pays protestants allèrent se joindre aux Genevois pour célébrer la troisième fête séculaire de la bienheureuse Réformation ou la fête de la Bible, on éleva à Calvin une pyramide de marbre noir avec un médaillon sur l'une de ses faces. Ce monument commémoratif placé près de la maison Sellon, domine la Place-Neuve à Genève. Une médaille d'un grand module, avec les têtes de Farel, Viret, Calvin et Th. de Bèze, fut frappée à cette occasion, comme nous l'avons dit plus haut. Ces quatre figures sont admirables d'expression, et c'est, peut-être, pour cela qu'elles se trouvent de nouveau sous notre plume.

Il est impossible de ne pas être pénétré d'une admiration profonde pour le premier pasteur de nos pères, et l'on doit reconnaître tout le bien qu'il a fait aux premières communautés protestantes, surtout par sa vaste correspondance. Il a constitué la Réforme dans les pays de langue française, il l'a consolidée, en a assuré l'existence en l'organisant fortement sous l'inspiration continuelle de la Bible qui est la Parole de Dieu. Il a droit à toute notre gratitude, et mérite le rang élevé que lui assignent tous les amis de l'Evangile, et ce faible travail qui reproduit quelques traits de cette figure majestueuse qui aurait fait les délices de Lavater.

C'est ainsi que Calvin a laissé une grande postérité spirituelle, savoir les Eglises de France et de Suisse, de Genève en particulier, et d'autres à l'étranger, toutes fondées et organisées selon l'Evangile du Seigneur, ayant une vie chrétienne plus ou moins marquée ou ostensible aujourd'hui, et y ajoutant la science, les lumières les plus précieuses et la charité la plus active marquée par une foule d'œuvres, d'institutions et de sociétés qui toutes ont la Bible à leur base.

Calvin a dirigé plusieurs millions de chrétiens évangéliques, et voici trois siècles que son caractère et sa foi demeurent imprimés sur les générations, après avoir été le grand organisa-

teur du réveil et du mouvement religieux de son époque , excellant à parler la langue du peuple , à trouver le chemin des consciences , à implanter la foi dans les cœurs.

Tout nous a montré que ce fut un homme à qui Dieu conféra de grands talents, beaucoup d'esprit, un jugement sain, une mémoire fidèle, une plume solide, éloquente, infatigable, un grand savoir, et surtout un zèle remarquable pour le règne de Dieu; immense héritage pour sa noble postérité, comme pour sa postérité déchue. C'est en particulier dans ses commentaires sur la Clémence et sur les Ecritures que brille la profondeur de son jugement, l'étendue de ses connaissances, la sagesse de sa critique et la circonspection du vrai savoir. Il traita en grand écrivain toutes les questions de la philosophie chrétienne, la conscience, la liberté, la Providence, le renoncement à soi-même, première de toutes les vertus, et dont il donna l'exemple toute sa vie.

Calvin fut « une des intelligences les plus fortement douées qui aient paru dans ce monde. » La Réforme qu'il a introduite en France, n'y a été ni anéantie ni vaincue sous les règnes de François I<sup>er</sup>, de Charles IX et de Louis XIV, puisque la lutte n'a pas cessé jusqu'à ce jour. Rien n'y est plus vivace, et tous ses partisans avoués s'y

distinguent en général par leur lumière, leur foi, leur espérance, leur charité, leur participation à une foule d'œuvres essentiellement évangéliques. C'est ainsi que Calvin vit dans ses descendants, dans une postérité très-nombreuse qui a sans cesse besoin d'aller aux puits de Jacob s'asseoir à côté du Maître enseignant la naïve Samaritaine (Jean, IV).

Sa vie fut un labeur continuuel éminemment utile; sa mort, celle d'un homme de foi, d'un chrétien qui regarde avec joie la croix de son Sauveur, ce bon Sauveur qui s'offre en sacrifice pour faire notre paix et notre réconciliation (Rom., IV, 25).

Pendant toute son existence et jusqu'à sa fin, il ne cessa d'attendre les progrès de la Réforme, dans les pays catholiques et sous les gouvernements qui la persécutaient; les progrès de la prédication opiniâtre de sa foi, de l'action puissante du temps, de l'intervention plus puissante de Dieu, de la piété soumise, de l'héroïque patience et de la mort persuasive de ceux qui souffraient et qui périssaient pour elle. Crespin et Abelous nous disent combien furent nombreux ces martyrs de la Réforme.

C'est ainsi que le Christianisme à son aurore avait fait lentement son chemin dans le monde sous les empereurs romains, auxquels Sénèque

adressa son traité de la Clémence dans la personne de Néron , et qu'il avait triomphé sans désordre et sans soulèvement, des lois et des persécutions, par la force victorieuse de la croyance et le sang-froid des victimes pleines de courage. Les supplices , pas plus que les édits , n'arrêtèrent les progrès de la Réforme protestante.

Calvin ne nous a pas laissé *de vieilles parures qui cachent un cadavre*, comme le prétend M. de la Gournerie dans son *Histoire de François I<sup>er</sup> et de la Renaissance* , ouvrage souvent inspiré des plus pitoyables adversaires de la Réforme ; mais ce grand homme , ce chrétien éminent nous a laissé l'influence d'une foi agissant par la charité , d'une foi qui est la vie même. Comme saint Paul , Calvin a pu dire en toute vérité : « Christ est ma vie et la mort m'est un gain. » (Philip., I , 21.)

---

## XXVII.

Sonnets sur la mort de Calvin. Th. de Bèze. Chandieu.

Nous avons pensé qu'on ne lirait pas sans quelque intérêt ce souvenir conservé dans le recueil rare des œuvres poétiques de Théodore de Bèze, qui fut appelé, comme nous l'avons vu, à succéder à Calvin. Ces sonnets portent le pseudonyme ou nom supposé de *A. Zamariel*, qui est le pasteur Antoine de la Roche-Chandieu ou *Champ de Dieu*, réfugié à Genève, où il mourut en 1591. Nommé ministre de l'Eglise de Paris à l'âge de vingt ans, il y demeura sans interruption de 1555 à 1572. Après avoir été arrêté et conduit au Châtelet, il échappa miraculeusement à la Saint-Barthélemy, et devint aumônier du roi de Navarre. Chandieu, auteur de plusieurs ouvrages sous un autre pseudonyme hébreu, celui de



*Sadeel*, qui a la même signification que le premier, a écrit une histoire des persécutions et des martyrs de l'Eglise de Paris depuis l'an 1557 jusqu'au temps du roi Charles IX, imprimée à Lyon en 1563, environ un an avant la mort de Calvin.

Le Réformateur de la France et de Genève nous a paru bien apprécié dans les vers qu'on va lire : l'auteur l'appelle le *théologien* par excellence, dont le nom ne tombera jamais dans l'oubli.

Quand le ciel retira le Théologien ,  
Qui docte a surmonté la papale ignorance ,  
La terre ayant perdu sa plus grande excellence ,  
Tu es (dit-elle au ciel) envieux de mon bien.

J'ai pris (répond le ciel) celui qui était mien ,  
Le couronnement du prix de sa ferme espérance ;  
En terre il ne pouvait faire sa demeure  
Car il était céleste et non pas terrien.

Cessez (dit l'Eternel) et vous l'aurez tous deux :  
Car je lui ai donné un nom tant glorieux ,  
Qu'il n'y a mort, oubli, ni tombeau qui l'enserre.

Le ciel aura l'esprit, la terre gardera  
La gloire de son nom : et immortel sera  
L'esprit vivant au ciel, le nom vivant en terre.

#### AUTRE.

Je pensais que la mort avait trop tôt fermé  
L'œil, l'oreille et la bouche à ce chef vénérable ,

Qui a vu et ouï le fruit inestimable  
De son dire excellent, entre tous renommé.

Car maintenant son corps qui demeure enfermé,  
Aveugle, sourd, muet, au tombeau qui l'accable,  
Ne voit et n'oit plus rien; et sa bouche admirable  
Ne peut plus enseigner son troupeau bien-aimé.

Mais quand je pense aux maux survenus après lui,  
Et qu'on ne voit, on n'oit, on ne dit rien qu'ennemi,  
Que guerre, que tourment, qui de si près nous touche :

Alors je connais bien, Calvin, que tu es mort  
En un temps propre à toi, et qu'heureuse est la mort  
Qui t'a fermé ton œil, ton oreille et ta bouche.

#### AUTRE.

Lorsque Calvin changea cette vie mortelle  
A l'éternel repos de sa félicité,  
L'ennuyeux mois de Mai, qui le nous a ôté,  
Changea tout au rebours sa façon naturelle.

Mai qui doit réjouir la terre universelle,  
Et revêtir les champs de sa verte beauté;  
Mai, qui doit découvrir la riche nouveauté  
De mille et mille fleurs que la terre nous cèle;

Mai nous a dépouillé de tout contentement,  
Mai a changé son vert en deuil et en tourment.  
Bref, ce Mai fut un mois au mois de Mai contraire.

Car au lieu d'en donner, il a pris notre fleur,  
Mais en l'ôtant du monde il n'a pas su tant faire,  
Qu'au monde il n'en demeure une immortelle odeur.

A. ZAMARIEL.

Si nous avions voulu faire un ouvrage savant

et d'érudition , comme il en existe plusieurs , ce paragraphe et d'autres parties de notre travail auraient trouvé place soit dans des notes , soit parmi des pièces justificatives où le vieux français parfois intelligible et le latin n'auraient pas été oubliés. Ici , tout est présenté comme lecture courante , devant être faite au sein de la famille qui aime à prier Dieu et à s'instruire de ses desseins à travers les siècles. C'est pourquoi il nous a paru que nous pouvions donner aussi quelques extraits de la vaste correspondance et des principaux ouvrages de Calvin , comme rentrant parfaitement dans ce but d'édification et d'instruction. Mais avant , disons quelques mots au sujet des hommes mal informés qui s'imaginent que les protestants évangéliques tiennent pour infaillibles ceux qui prêchèrent la Réforme au seizième siècle , et qui sont morts dans la foi en Jésus-Christ , laissant un grand souvenir après eux.

---

## XXVIII.

Faillibilité des Réformateurs. Miracle attribué à Calvin.

Après avoir parcouru cette importante parcelle du vaste champ de l'histoire, où nous avons rencontré un jeune homme d'abord timide, plein d'ardeur pour l'étude, pour la recherche de la vérité, puis l'homme mûri par la réflexion, la méditation et la prière, et enfin, le vieillard avant le temps, accablé du poids d'expériences sans nombre, nous sommes à nous demander si ce caractère, si cette nature à part s'est révélée à nous sous son véritable jour et sous toutes ses faces; si une admiration ou un engouement quelque peu exagéré n'a pas mis sous notre plume un grain de partialité et d'adulation.

Nous devons dire, sans jactance, que la masse des lectures relatives à la Réforme et à Calvin

en particulier , que nous avons faites depuis vingt-cinq ans , comme aussi une foule de documents qui nous sont bien connus , ont formé et arrêté notre jugement sur les différentes phases et l'ensemble de cette belle existence remplie de la manière la plus soutenue , à la gloire des principes éternels du Christianisme pour le bonheur et le salut de Genève et de la France , et des sociétés les plus lointaines.

Ceux qui pourraient s'imaginer que les Réformateurs ont été des hommes infailibles , qu'ils ont possédé toute la vérité de Dieu , qu'ils n'ont jamais pu se tromper ou tomber dans quelque erreur , soit au sujet de la prédestination , de l'élection ou autre dogme , oublient ou bien ignorent que ces Réformateurs eux-mêmes ne se sont jamais présentés devant leurs compatriotes comme étant revêtus d'une pareille infailibilité et de la puissance de faire des miracles , y prétendant soit avec orgueil ou ambition , soit avec une humilité fausse ou sincère , comme l'a inventé le vindicatif Bolsec (p. 59 , ouvrage cité) , qui dit que Calvin voulut « ressusciter l'homme d'Ostun appelé le Brullé , pour se faire estimer saint homme et glorieux prophète de Dieu opérateur de miracles. »

Education domestique , entourage , mœurs , idées , esprit et législation de leur siècle , tout

cela a dû naturellement avoir une grande influence sur le caractère des Réformateurs, sur leurs habitudes, leurs croyances, et il est étonnant qu'ils aient pu se débarrasser de la plus grande partie de la rouille épaisse qui couvrait tant d'intelligences et tant de cœurs. Il nous est évident que la grâce de Dieu les a appelés des ténèbres à la merveilleuse lumière de l'Évangile, les a choisis pour en faire des instruments de bénédiction au milieu des peuples. Jean Calvin, surtout, reçut cette haute mission dans le monde, et sa foi y brilla de l'éclat le plus vif, attaché comme il l'était à la méditation de la Parole divine, tout en confessant sa faillibilité comme celle de tout homme, quelles que soient son instruction, sa piété et ses espérances.

Si, dans le procès de Servet, en particulier, on dit que Calvin s'est trompé, qu'il a confondu l'Eglise et l'Etat, on ne doit pas, cependant, le charger de tout le poids de cette affaire malheureuse, comme se le sont permis certains écrivains de diverses communions, qui ainsi paraissent lui attribuer une souveraineté absolue et infailible, et ne pas comprendre l'époque où il vécut. Tout en reconnaissant que personne n'a rien à gagner à dissimuler les fautes et les crimes des grands hommes, il ne faut point les exagérer et surtout leur en imputer dont la législation en

vigueur de leur temps est plus responsable qu'eux-mêmes. Si supérieur que soit un homme, il faut toujours qu'il soit de son époque, ce qu'a oublié même M. Flourens, de l'Institut de France, dans son intéressante *Histoire de la découverte de la circulation du sang*, 2<sup>e</sup> édition, 1857, p. 154, 155.

Les compléments que nous allons offrir renferment encore les témoignages les plus authentiques que notre Réformateur fit une constante application de ces paroles de saint Pierre, 2<sup>e</sup> épître, I : « Ajoutez la vertu à votre foi, et à la vertu la science, et à la science la tempérance, et à la tempérance la patience, et à la patience la piété, et à la piété l'amour fraternel, et à l'amour fraternel la charité. Car, si ces choses sont en vous et qu'elles y abondent, elles ne vous laisseront point oisifs ni stériles dans la connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ. » Cette connaissance se montre pleinement dans ses lettres et dans tous ses écrits dont nous allons offrir quelques pages. Sa vie fut le reflet de ses principes. Son cœur le porta à intercéder en faveur du malencontreux Servet, comme le prouve, avons-nous dit, sa correspondance avec Farel.

---

## XXIX.

Quelques lettres de Calvin accompagnées de notes historiques explicatives.

M. Mignet, dans le *Journal des Savants*, de l'année 1856, caractérise ainsi ces lettres en général : « Elles émanent, dit-il, d'un des puissants génies de cette grande révolution religieuse qui a ébranlé l'Europe, là même où elle ne l'a pas changée. Elles sont adressées à des personnages de toutes sortes, obscurs et célèbres, petits et importants, qui, dans diverses contrées souffrent ou se soulèvent, croient ou commandent; à des persécutés qu'il soutient; à des disciples qu'il fortifie; à des Eglises qu'il fonde; à des grands qu'il convertit; à des chefs de parti qu'il inspire; à des rois et à des reines qu'il anime et qu'il dirige. » L'auteur de ces lignes a



publié, dans le journal cité, une série d'articles à l'occasion des lettres de Calvin recueillies par M. J. Bonnet. Au moyen de ces documents, il a reconstitué l'histoire des premiers jours de la Réformation, méthode ingénieuse, admirable et digne d'imitation. Quoique à notre avis M. Mignet se montre parfois trop sévère à l'égard du Réformateur, nous croyons que s'il réunissait ses articles en un volume, toutes les Eglises protestantes évangéliques l'accueilleraient avec reconnaissance.

Voici maintenant quelques-unes des lettres françaises de Calvin qui suffiront pour en donner une idée, et qui révéleront en même temps des faits du plus haut intérêt, qui marquèrent l'aurore de la Réforme en France. Les deux volumes de M. Bonnet en renferment deux cent soixante-dix-huit dont cent soixante et dix étaient inédites.

### 1. *Aux cinq prisonniers de Lyon, 1553.*

Leurs noms, leur histoire, leur condamnation. Autres prisonniers martyrs. Origine de l'Eglise de Lyon.

Au mois d'avril 1552, cinq jeunes Français, instruits à l'école de théologie de Lausanne, et voués aux fonctions du ministère, se disposaient à retourner dans leur patrie. C'étaient Martial

Alba, de Montauban; Pierre Ecrivain, de Gascogne; Charles Faure, de Blanzac, en Angoumois; Pierre Navihères, du Limousin; et Bernard Seguin, de la Réole. Après avoir passé quelques jours à Genève, ils prirent le chemin de Lyon. Là un étranger les dénonça. Jetés en prison, on leur fit un long et douloureux procès durant lequel l'acharnement des juges ne fut égalé que par la constance des victimes. Les Eglises de France s'en émurent, ainsi que celles de Bâle, de Berne, de Zurich et de Schafhouse. Celle de Genève prodigua aux captifs, par l'intermédiaire de Calvin, les témoignages de la plus vive sympathie.

Déclarés coupables d'hérésie, les cinq étudiants firent appel au parlement de Paris. Transférés de cachot en cachot pendant un an, amenés enfin de Paris à Lyon, la constance de ces jeunes chrétiens ne se démentit pas un seul jour. Enfin, le 1<sup>er</sup> mars 1553, ils reçurent communication de l'arrêt du parlement de Paris qui les livrait au bûcher.

Pressentant leur fin prochaine, ils écrivirent, le 5 mai, aux seigneurs de Berne pour les remercier des témoignages d'affection qu'ils en avaient reçus. Ils furent avertis de se préparer à la mort le 16 mai, et reçurent cette nouvelle avec une pieuse sérénité. Le bûcher était dressé

sur la place des Terreaux, à Lyon, et ils s'y rendirent en chantant des psaumes, et en répétant des versets des saintes Ecritures. On entendit la voix des cinq confesseurs de Christ s'exhortant l'un l'autre au milieu des flammes. Ces jeunes gens brillent au premier rang parmi les martyrs français à l'aurore de la Réformation. Calvin et Viret leur écrivirent plusieurs lettres. Celle que nous reproduirons dans un instant, dut précéder de quelques jours le dernier combat des prisonniers dont nous avons inscrit les noms plus haut, et dont tous les historiens de cette époque regardent la mort comme merveilleuse.

Dans le même temps, il y avait à Lyon, plusieurs autres prisonniers, tels que Mathieu Dimonet, Peloquin, qui entretenaient dans les cachots une correspondance très-utile avec les écoliers de Lausanne, dont le sort vous est connu par les lignes plus haut. Après leur mort, Calvin continua d'écrire à ceux qui attendaient aussi leur condamnation. Plus tard, en 1561, l'Eglise de Genève prêta à celle de Lyon le célèbre Pierre Viret. Celle-ci, une des plus glorieuses de la Réforme française, dut son origine aux prédications d'un ancien moine jacobin, Alexandre Camus, surnommé Laurent de la Croix, qui souffrit le martyre à Paris en 1535.

Trois jours après l'arrestation des étudiants de Lausanne , l'historien Crespin rapporte que Pierre Berger , de Bar-sur-Seine , bourgeois de Genève , fut pris à Lyon et martyrisé.

« Estant monté sur le bois , il dit : Seigneur , je te recommande mon âme..... Aujourd'huy je voy les cieux ouverts. »

Voici maintenant la lettre aux cinq prisonniers de Lyon , mentionnés au commencement de cette note.

« ..... Le roi a refusé plat et court toutes les requêtes que lui ont faites MM. de Berne , comme vous pourrez voir par le double des lettres , en sorte que de ce côté-là il n'y a plus d'attente. Même quelque part que nous regardions ici-bas , Dieu nous a coupé la broche partout. Il y a ce bien que nous ne pouvons jamais être frustés de l'espoir que nous avons en lui et ses saintes promesses. Vous y avez été toujours fondés , du temps qu'il semblait bien que vous puissiez bien être aidés des hommes , et que nous le pensions ainsi , et quelque apparence que vous ayez eu d'échapper par moyens humains , si n'avez-vous point eu les yeuz éblouis pour écarter votre cœur et fiance ni çà ni là. Or , à cette heure , la nécessité vous exhorte plus que jamais d'adresser tous sens au ciel. Nous ne savons pas encore quelle sera l'issue. Mais parce qu'il semble que Dieu

se veuille servir de votre sang pour signer sa vérité, il n'y a rien meilleur que de vous disposer à cette fin, le priant de vous assujettir tellement à son bon plaisir que rien ne vous empêche de suivre où il vous appellera. Car vous savez, mes frères, qu'il nous faut être ainsi mortifiés pour lui être offerts en sacrifice. Il ne se peut faire que vous ne souteniez de durs combats, afin que ce qui a été dit à Pierre ne s'accomplisse en vous (le reniement), qu'on vous tire où vous ne voudrez point. Mais vous savez en quelle vertu vous avez à batailler, sur laquelle tous ceux qui seront appuyés, ne se trouveront jamais estonnés, et encore tant moins confus. Ainsi, mes frères, confiez-vous que vous serez fortifiés au besoin de l'esprit de notre Seigneur Jésus, pour ne point défaillir sous le faix des tentations, quelque pesant qu'il soit, non plus que lui qui en a eu la victoire si glorieuse qu'elle nous est un gain infailible de notre triomphe au milieu de nos misères. Puisqu'il lui plaît vous employer iusques à la mort à maintenir sa querelle (cause), il vous tiendra la main forte pour batailler constamment, et ne souffrira pas qu'une seule goutte de votre sang demeure inutile. Et combien que (quoique) le fruit ne s'en aperçoive si tôt, si en sortira-t-il avec le temps plus ample que nous ne saurions

dire. Mais d'autant qu'il vous a fait privilège que vos liens ont été renommés , et que le bruit en a été épandu partout, il faudra, en dépit de Satan, que votre mort retentisse encore plus fort, à ce que le nom de notre Dieu en soit magnifié. Quant à moi, je ne doute, s'il plaît à ce bon Père de vous retirer à soi, qu'il ne vous ait conservé jusques ici, afin que votre longue détention soit un préparatif pour mieux éveiller ceux qu'il a délibéré d'édifier par votre fin. Car quoique les ennemis fassent, jamais ils ne pourront ensevelir ce que Dieu a fait luire en vous pour être contemplé de bien loin.

» Je ne vous console point ni ne vous exhorte plus au long, sachant que le Père céleste vous fait sentir que valent ses consolations, et que vous êtes assez soigneux à méditer ce qu'il vous propose par sa parole. Il a déjà tant montré par effet comme sa vertu habitait en vous, que nous devons bien nous assurer qu'il achèvera jusques au bout. Vous savez qu'en partant de ce monde nous n'allons point à l'aventure, non-seulement pour la certitude que vous avez qu'il y a une vie céleste, mais aussi parce qu'étant assurés de l'adoption gratuite de notre Dieu, vous y allez comme à votre héritage. Ce que Dieu vous a ordonnés martyrs de son Fils, vous êtes comme une marque de surabondance. Reste le combat

auquel l'Esprit de Dieu non-seulement nous exhorte d'aller, mais aussi de courir. Ce sont tentations dures et facheuses de voir l'orgueil des ennemis de vérité si énorme, sans qu'il soit réprimé d'en haut; leur rage si débridée, sans que Dieu pourvoie aux siens pour les soulager. Mais s'il nous souvient quand il est dit que notre vie est cachée, et qu'il nous convient ressembler à trépassés, ce n'est pas une doctrine pour un jour, mais permanente, nous ne trouverons pas étrange que les afflictions continuent. Pendant qu'il plaît à Dieu de lacher si longtemps la bride à ses ennemis, notre devoir est de nous tenir quoy, combien que (quoique) le temps de notre rédemption targe (tarde). Au reste, s'il a promis d'être juge de ceux qui auront asservi son peuple, ne doutons pas qu'il y ait une horrible punition apprêtée à ceux qui auront dépité sa majesté avec un orgueil si énorme, et qui auront cruellement persécuté ceux qui invoquent purement son nom. Pratiquez donc, mes frères, cette sentence de David que vous n'avez point oublié la loi du Seigneur, combien que (quoique) votre vie soit en vos mains pour la quitter à toute heure. Et puisqu'il emploie votre vie à une cause si digne qu'est le témoignage de l'Evangile, ne doutez pas qu'elle ne lui soit précieuse. Le temps est prochain que la terre

découvrira le sang qui aura été caché, et que nous, après avoir été dépouillés de ces corps caduques, seront pleinement restaurés. Cependant que par notre opprobre le Fils de Dieu soit glorifié, et nous contentons de ce témoignage qui nous est bien assuré que nous ne sommes persécutés ni blâmés, sinon parce que nous espérons au Dieu vivant. En cela nous avons de quoi dépiter tout le monde avec son orgueil, jusqu'à ce que nous soyons recueillis en ce royaume éternel, auquel nous jouirons pleinement des biens que nous ne possédons que par espérance.

» Mes frères, après m'être humblement recommandé à vos bonnes prières, je supplierai notre bon Dieu vous avoir en sa sainte protection, vous fortifier de plus en plus en sa vertu, vous faire sentir quel soin il a de votre salut et augmenter en vous les dons de son Esprit pour les faire servir à sa gloire jusques à la fin. De Genève, (Mai) 1553. »

## 2. *Aux fidèles du Poitou, 1554.*

Calvin dans le Poitou : l'Eglise de Poitiers. Le Réformateur engage les fidèles à prier en commun.

La Réforme dans cette ancienne province remonte au séjour de Calvin à Poitiers, comme le



montre le bel ouvrage de M. Lièvre sur les Eglises de cette contrée. La magistrature, les écoles de cette ville savante et lettrée s'empresèrent d'embrasser les doctrines évangéliques, et se réunirent dans un jardin et des grottes, près de la ville, pour entendre le jeune Réformateur discourir d'une manière admirable de la connaissance de Dieu, le prenant à témoin de la vérité de l'Evangile qu'il leur annonçait.

L'Eglise de Poitiers s'organisa en 1554, d'après les instructions que lui adressa Calvin. Les fidèles s'étaient d'abord constitués en congrégations éparses, et avaient vu plusieurs des leurs condamnés au supplice du feu, notamment en 1542 et 1544. Calvin les exhorta à continuer leurs assemblées en en formant des Eglises.

« La dilection de Dieu notre Père, la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit toujours sur vous par la communication du Saint-Esprit.

» Très chers seigneurs et frères, nous avons à louer notre bon Dieu de ce que de nouveau il vous a fortifiés, afin que vous prissiez courage et vigueur pour vous exercer à son service, et non seulement chacun en son particulier, mais aussi tous en commun, comme de fait il nous est besoin de nous inciter par tel moien; attendu la faiblesse qui est en nous, et tant d'empeschements qui nous retardent à faire notre

devoir. Vrai est que ce n'est pas le tout de nous assembler pour prier Dieu et ouïr sa Parole, mais cependant ce nous est ayde tant et plus nécessaire, vu que de nous-mêmes nous sommes tardifs. Pourquoi, mes frères, que vous ayez ce but de vous confermer (affermer), en vous assemblant, en la foy de l'Evangile, et vous avancer en toute sainteté de vie. Mais quoy qu'il en soit, ne vous privez pas de ce bien d'invoquer Dieu ensemble d'un accord, et de recevoir quelque bonne doctrine et exhortation pour vous faire continuer au bon chemin. Car combien que (quoique) chacun puisse et doive prier Dieu en secret, et s'étant retiré à part, et que chacun puisse lire en sa maison, si est ce que ce sacrifice est agréable à Dieu de nous assembler pour le prier comme d'une bouche, et de lui faire hommage solennel de nos âmes et de nos corps. Il serait bien à souhaiter que nous le puissions faire devant le monde, mais quand par la malice des hommes et leur tyrannie nous sommes forcloz (exclus) de telle liberté, c'est pour le moins que nous louions notre Dieu avec son peuple come l'Ecriture nous exhorte, et que ce faire les petits troupeaux s'amussassent çà et là, jusques à tant que tout le corps de l'Eglise soit recueilli au royaume des cieux. Je sais bien que vous ne pouvez parfaire une assemblée

qu'en crainte et doute. Mais si ne faut-il point que la crainte des persécutions nous empesche de chercher la pâture de vie, et de nous tenir sous la conduite de notre bon Pasteur. Aussi vous recommandant à lui, que vous preniez courage, car il montrera qu'il a soin de garder ses pauvres brebis, et que c'est de son vrai office de les sauver, comme en la gueule des loups. Mesmes encores que les dangers soient apparens, si ne fault pas que nous soions par trop craintifs pour quitter la bergerie. De fait nous voions comment il en prend à ceux qui s'en escartent, car ils s'anonchalissent (deviennent nonchalants) tellement avec le temps qu'ils perdent le goût de tout bien, et en la fin s'alliènent pleinement de leur salut. Par quoi, mes frères, soyez constans, et montrez que le zèle qui vous a incitez à bien commencer, n'a pas été comme une soufflée de vent, et que chacun, selon qu'il aura plus de commodité, s'efforce à s'employer davantage. Que ceux qui ont maisons propres, se sentent honorés qu'ils les puissent consacrer à Dieu pour temples. Que les autres ne pleignent pas leurs pas; que les grands attirent les petits; et que ceux auxquels on donne bon exemple, aient honte de ne le point suivre. Cependant je ne dis pas que vous ne soyez sur vos gardes, pour ne vous point hasarder sans pro-

pos. Car Dieu nous supporte bien jusque-là que nous fuyons la rage des iniques. Et voilà pourquoi je trouve l'accord que vous avez ensemble bon et licite. C'est que nul sans congé de la compagnie, ne découvre à créature vivante l'ordre que vous avez. Vous pouvez bien doncques, en tant qu'en vous sera, prévenir tous les dangers, moyennant que vous marchiez toujours outre, ne déclinant point du bon train auquel vous êtes entrés. Car entre témérité et timidité il y a une crainte moyenne laquelle n'amortit point la vertu du Saint-Esprit, et ne vous détourne point des aides que Dieu nous donne. Tenez-vous doncques mes frères, tout coyement (tranquillement) en votre cachette, voyant l'imprudence et desloiaulté qui règnent aujourd'hui par le monde, mais que ce ne soit pas pour fermer la porte à ceux qui désirent de venir au royaume de Dieu comme vous. Que chacun s'efforce d'attirer et gagner à Jésus-Christ ceux qu'il pourra, et après, que ceux que vous aurez par bon examen approuvez capables, soient reçus par avis de tous. Au reste, que tel exercice soit pour induire chacun de vous à s'acquitter à gouverner mieux sa famille. Car étant retourné chez soy d'une telle compagnie, on doit montrer qu'on s'est renforcé pour mieux faire qu'au paravant, et rapporter là quelque odeur qui

s'épande par tous les membres de la maison ; finalement que tout le reste de la vie y réponde. Montrez que l'Evangile de notre Seigneur Jésus vous éclaire , pour vous montrer le droit chemin afin que vous n'erriez pas comme enfants de ténèbres. Et d'autant qu'aujourd'hui le monde est si corrompu et perversi , gardez-vous tant plus soigneusement de vous piquer parmi les épines. Le temps de notre pèlerinage est brief , tellement que si nous considérons cette gloire immortelle où Dieu nous convie , nous n'aurons point occasion de nous lasser au milieu du chemin. D'autre côté , si nous pensons à la bonté inestimable que ce bon Père céleste nous a montrée , et aux trésors insignes qu'il nous a déployez en toutes espèces de grâces , nous serons bien lâches si nous ne sommes émus en son amour , pour oublier ou mépriser tout ce qui est du monde , rompre tous les liens qui nous retiennent , et nous développer de tous les empêchements qui nous retardent.

» Sur quoi , mes frères bien-aimés , après m'être affectueusement recommandé à vos bonnes prières , je supplie ce bon Dieu de vous tenir en sa sainte protection , vous guider par son Esprit en toute prudence et droiture , vous confermer en plaine vertu et constance , et se servir toujours plus amplement de vous , ne per-

mettant point à ses ennemis de rien gagner sur vous quoiqu'ils machinent. Ce 3<sup>e</sup> jour de Septembre 1554.

» Votre frère ,

» JEAN CALVIN. »

3. *A un gentilhomme de Provence , 1554.*

Au sujet d'un enfant mort sans baptême.

Cette lettre présente un caractère tout particulier, vu son objet. Elle touche à un point de doctrine très-important, savoir , le Baptême , et nous avons vu comment le Réformateur l'envisageait. D'un autre côté, il combat l'opinion de l'Eglise romaine qui enseigne que tout enfant qui vient à mourir sans avoir reçu ce sacrement, ne verra pas la face de Dieu ou n'appartiendra pas à sa grande famille céleste. Si un enfant meurt sans Baptême, heureux les parents qui n'ont rien à se reprocher à cet égard. On remarquera que cette lettre contient des enseignements et des directions qui peuvent encore être utiles, surtout parmi nos frères disséminés au milieu des Catholiques.

Le secrétaire intime de Calvin, Charles de Jonvillers , dit que le gentilhomme à qui cette lettre fut adressée, était de Turin, dans les Etats

Sardes, où la Réforme fut étouffée comme dans toute l'Italie au seizième siècle.

« Monsieur et bien aymé frère, j'ai entendu (appris) comme ces jours passés que Dieu vous a affligé de double sorte, tant parce qu'il a retiré à soi l'enfant qu'il vous avait donné, qu'aussi parce qu'aucuns (quelques-uns) bons frères sont scandalisés de ce que vous l'avez point fait baptiser en temps, ayant moyen de ce faire. Or je ne m'arrêterai pas beaucoup à vous consoler de ce que Dieu vous a privé d'un trésor dont vous espériez jouir longuement. Car je crois que sans être averti d'ailleurs, vous prenez les remèdes qui sont propres pour adoucir votre tristesse. Mesme que déjà vous en avez tellement fait vostre profit que vous pouvez en esprit paisible rendre grâces à ce bon Père, qui vous a fait sentir que nous ne pouvons mieux faire que de nous assubjectir à sa bonne volonté, surtout puisqu'il nous fait cette grâce et honneur, de nous reconnaître et avouer pour siens en la vie et en la mort. Quant à ce que l'enfant est décédé sans être baptisé, tous bons frères auraient bien occasion de se scandaliser, si cela était advenu (arrivé) par non challance ou mépris, car le baptême est une chose trop sacrée que le laisser ainsi en arrière. Pourtant (cependant) non seulement ceux qui n'en tiennent compte, mais

aussi ceux qui le diffèrent par ambition pour y faire des pompes ou bravetés, sont à condamner; et de fait vous avez à déclarer votre intention aux fidèles, pour ôter le scandale qu'ils ont conçu. Mais quand ils auront entendu la vérité du fait, je crois qu'ils auront de quoi se contenter. Si vous eussiez eu vouloir de résider par de là, comme l'un d'eux, vous ne pouviez pas sans offenser Dieu et vos prochains nourrir votre enfant sans le faire baptiser. Non pas que ceux qui présentent leurs enfants pour être souillés aux superstitions papales, soient à excuser, mais parce qu'ils ne peuvent pas rejeter la marque de la religion chrétienne que Dieu n'y soit vilipendé. Mais votre intention a été toute autre, car prévoyant le mal vous désiriez bien, devant que votre femme enfantast, vous retirer en Eglise chrétienne, ou pour le moins si vous étiez prévenu, vous pensiez bien, tantôt après qu'elle aurait enfanté, amener l'enfant avec elle pour le faire baptiser selon l'ordre de Dieu, ce qui eût été une déclaration toute patente (ouverte) que vous ne méprisiez pas le baptême, mais pour la révérence (respect) que vous y avez, le voulez avoir pur et entier selon qu'il a été institué de notre Seigneur Jésus. Tel retardement étant une partie de la confession de votre foi ne doit pas offenser les bons. Car si la chose



fut advenue comme vous l'espériez, tel acte n'eût été à blâmer, non plus que votre partement. Je crois bien qu'il y en peut avoir qui seraient scandalisés de ce qu'on quitte le pays où ils vivent, parce qu'ils se sentent condamnés par ces exemples. Mais s'ils font mal, ce n'est pas raisons qu'ils assujettent les autres à se conformer à eux, ne qu'ils fassent de leur vie une loi. Entre ceux qui approuvent le bien et ne consentent point au mal, je prends ce comme résolu que s'il est licite à un homme chrétien de se retirer des ordures de la papauté, qu'il pourra bien aussi et devra amener un enfant qui lui sera né, pour l'offrir purement à Dieu et le faire baptiser sans nulle superstition. Or il a plu à Dieu de vous priver de ce bien. Il sait pourquoi. Tant y a qu'il vous a voulu humilier en cet endroit; mais ce n'est pas à dire pourtant que le fait soit à condamner, vu que votre intention était sainte et louable.

» Si quelqu'un réplique que votre enfant a été privé du baptême qui est le signe de salut, je réponds que sa condition n'est point pir pour cela devant Dieu. Car combien que (quoique) le baptême scelle nostre adoption, toutefois nous sommes enrollés au registre de vie tant par la bonté gratuite de notre Dieu, que par sa promesse qu'ainsi soit. En vertu de quoi nos enfans

sont-ils sauvés, sinon parce qu'il est dit : *Je suis le Dieu de ta lignée* ? Même sans cela ils ne seraient point capables d'être baptisés. Si leur salut est assuré par la promesse et que le fondement soit assez ferme de soi , il ne faut pas estimer que tous les enfants qui meurent sans baptême périssent, car en voulant honorer le signe visible , on ferait grand injure et deshonneur à Dieu , dérogeant à sa vérité , comme si notre salut n'était pas bien appuyé sur sa simple promesse. Puis donc qu'il n'y a eu de votre côté nul mépris du sacrement , cela n'emporte nul préjudice au salut de votre enfant , qu'il soit décédé avant que vous eussiez loisir et moyen de le faire baptiser. Ainsi il n'y a nulle cause de scandale à ceux qui ne se voudront point fâcher sans propos , que vous pouvez remontrer à tous fidèles , afin qu'ils en soit apaisés. Sur quoi je ferai fin , après m'être affectueusement recommandé à vous et à votre bonne partie et aux prières de tous deux (du gentilhomme et de son épouse), comme aussi de ma part je prie notre bon Dieu vous avoir en sa sainte garde , vous fortifier par son Saint-Esprit , et vous avancer de plus en plus en tout bien. Ce 6 de Septembre 1554.

» Votre humble frère ,

» JEHAN CALVIN. »

#### 4. *Aux fidèles d'Angers, 1555.*

Origine de l'Eglise d'Angers. Calvin lui envoie un ministre.

Instructions pour le pasteur et le troupeau.

Angers, dans Maine-et-Loire, reçut les premiers prédicateurs de la Réforme en 1547 ; son Eglise eut pour fondateur Jean le Maçon, dit La Rivière, qui avait visité secrètement les Eglises de Lausanne et de Genève. Rappelé dans sa ville natale, il y professa ouvertement la foi réformée, malgré les défenses de son père dont la fureur le força de se réfugier à Paris. C'est là qu'il prépara l'organisation définitive de l'Eglise d'Angers qui a compté plusieurs martyrs. Calvin envoie un ministre à cette communauté en lui enseignant comment elle doit le recevoir et répondre à ses soins. Il y a ici des instructions pour le pasteur et le troupeau.

« La dilection de Dieu notre père et la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit toujours sur vous, par la communication du Saint-Esprit.

» Très-chers seigneurs et frères, nous avons à rendre grâce à Dieu de ce qu'ayant semé en votre ville la doctrine du salut, il vous a unis en accord fraternel, ratifiant en vous ce qui est le principal de l'Evangile, assavoir que tous les siens soient recueillis en un corps sous le chef

qu'il nous a donné ; même qu'il vous a donné courage de vous confirmer en cette union sacrée par les aises et moyens qu'il a établis en son Eglise ; c'est de vous assembler pour invoquer son nom en commun, pour être enseignés et exhortés par sa parole, et en vous séparant des superstitions et idolâtries de l'Ante-Christ, chercher la droite pureté de religion. Vous n'avez pas besoin d'être avertis des dangers qui vous environnent, et en cela devons-nous tant mieux glorifier notre bon Dieu, qu'en sa vertu vous avez surmonté toute crainte de la chair. Il reste de poursuivre et être bien résolu à suivre ce que Dieu approuve, et qui est fondé en sa parole , que tout ce qui pourra advenir ne vous en desbauche (détourne) jamais. Seulement vous tâcherez à ne vous exposer à la malice des ennemis ; mais que cela se fasse non point par la sagesse du monde, qui nous enseigne de quitter Dieu pour être à sauve-té, et nous séparer de lui pour nous maintenir ; mais par la prudence du Saint-Esprit, laquelle notre Seigneur Jésus conjoint avec une telle simplicité , que nous cheminions franchement en notre vocation, sans décliner à moyens obliques. Nous de notre part voyant à bon désir, après avoir invoqué le nom de Dieu, avons élu et choisi le frère que nous vous présentons pour

ministre de la Parole de Dieu (Jean de Pleurs , surnommé d'Esprit ou d'Espoir). Nous espérons que de son côté il s'acquittera loyalement de son devoir. Car en premier lieu nous l'avons connu homme craignant Dieu, et cheminant en pureté de conscience et droiture avec ses prochains, de vie honnête, et qui vous pourra édifier de son zèle..... Il a doctrine solide pour vous enseigner..... Nous ne doutons pas que son labeur ne fructifie en vous, tellement que le nom de Dieu en sera glorifié, et chacun de nous réjoui. Seulement avisez de le recevoir, en sorte que lui voyant votre bon désir et zèle de profiter, soit tant plus incité à vous servir.

» Au reste, soyez diligents à ouïr la doctrine. Que ce ne soit point pour vous acquitter envers Dieu, comme si toute la chrétienté gisait là, mais afin de croître et être confirmés tant en foi qu'en toute sainteté de vie. Surtout, selon que les corruptions de votre ville sont grandes, avisez de vous dépouiller des vanités, délices et autres choses, auxquelles vous avez été enveloppés, pour vous dédier au service de Dieu. Nous avons été joyeux d'avoir entendu que déjà vous avez dressé quelque ordre et police pour corriger les scandales et vous tenir en bride. Gardez que cela ne s'abolisse, mais plus tôt tâchez de l'avancer, et que chacun de vous se range dou-

cement pour montrer que l'esprit de mansuétude règne au milieu de vous.

» Sur quoi, très-chers seigneurs et frères, après nous être recommandés à vos bonnes prières, nous supplions le Père de toute bonté et grâce vous tenir en sa protection, vous préserver contre la rage des loups, vous conduire en tout bien, vous augmenter les dons de son Esprit pour servir à sa gloire. Ce 9 de septembre 1555. »

### 5. *Aux fidèles de Loudun, 1555.*

La Réforme à Loudun en Poitou. — Calvin exhorte le petit troupeau.

Loudun, près de Poitiers, dut participer de bonne heure au réveil religieux qui suivit le séjour de Calvin dans la capitale du Poitou. Appelés par le Réformateur lui-même à Genève, Jean Vernou et Philippe Veron revinrent à Poitiers, munis des instructions nécessaires pour propager l'Evangile dans leur patrie. La Réforme se répandit de proche en proche, malgré la violence des persécutions, et gagna Saint-Maixent, Niort, Châtellerault, Loudun. L'Eglise de cette dernière ville, que Bèze mentionne seulement en 1561, existait déjà en 1555. Cal-

vin l'encourage à ne point avoir honte de l'Evangile de Christ.

« ..... Nous glorifions notre bon Dieu de ce qu'il multiplie sa semence en vous, et la fait aussi valoir, vous fortifiant à son service; car il faut bien qu'il besogne par sa vertu céleste pour vous ranger à vous faire tenir le bon chemin au milieu de tant de corruptions qui règnent par delà. Même le courage que vous avez de vous assembler sous son nom en son troupeau, est une œuvre de son Esprit. Autrement il serait impossible qu'étant une petite poignée de gens, voire comme trois ou quatre brebis au milieu d'un nombre infini de loups ravissans, vous ne fussiez étonnés, et que chacun ne se retirât à part. Ainsi, connaissant que Dieu vous a donné zèle et vertu de toutes surmonter frayeurs de la chair, espérez que de plus en plus il l'augmentera, et ne permettra point, quand vous l'invoquez incessamment en crainte et sollicitude, que ce qu'il a commencé en vous périclite, et s'en aille en fumée. Cependant il n'y a doute que Satan machinera par tous moyens à vous dissiper, et faut bien que chacun de vous s'appête à tels combats pour tenir bon. Mais quoi qu'il en soit, Celui qui vous donne la grâce de vous recueillir sous son enseigne fera prospérer et valoir à sa gloire et à notre salut l'obéissance

que vous lui rendez. Car en désirant d'avoir quelque bon ordre établi pour invoquer son nom et ouïr sa Parole, vous n'attendez rien à la volée, mais seulement cherchez ce qu'il commande.

» Si la force de vos ennemis est grande, si vous êtes faibles auprès, tant s'en faut que vous deviez perdre courage, que cela vous doit tant plus inciter et piquer à recourir sous la protection de Celui qui a dit : *Ne craignez point, petit troupeau*. Ainsi, mes frères, persistez en ce que vous connaissez être agréable à Dieu, dépitant Satan et tous ses suppôts, même les sages, c'est-à-dire (les) braves et glorieux de ce monde qui se moqueront de votre simplicité. Cependant tenez-vous cachés le plus coyement (tranquillement) qu'il vous sera possible, ne provoquant point la rage de vos ennemis, mais plutôt tâchant par modestie, douceur et honnêteté de vie gagner ceux qui ne sont pas du tout (entièrement) incorrigibles..... Selon que le peuple est affectionné à ouïr et suivre ce qu'il a entendu, il ouvre le cœur et la bouche à celui qui enseigne.....

» Sur quoi, très-chers seigneurs et frères, après nous être affectueusement recommandé à vos prières, nous supplions le Père de grâce d'avoir sa main étendue pour vous préserver,



vous soutenir par sa vertu , vous augmenter en tous dons spirituels , et vous guider toujours selon la pure règle de sa parole.

» Ce 9 septembre 1555. »

## 6. A l'Eglise de Paris, 1557.

Organisation de cette Eglise. Surprise de l'assemblée de la rue Saint-Jacques. Emprisonnement de deux cents protestants de toutes conditions Calvin défend toutes représailles.

L'Eglise réformée de Paris , la plus importante du royaume par le nombre de ses pasteurs et de ses martyrs , fut définitivement établie en 1555. Ayant marché sur les traces de celle de Genève , elle eut bientôt un Consistoire préposé à la garde et à la surveillance du petit troupeau. Ses membres se réunirent d'abord à Grigny , à Ablon , à Charenton , au Pré-aux-Clercs , pour y célébrer le service divin , y faire les prières en commun et des lectures de la Bible. Une fois organisée , elle noua correspondance avec l'Eglise de Genève. Des persécutions devaient l'assaillir et la consacrer par le martyre.

Après la surprise de l'assemblée de la rue Saint-Jacques , le 4 septembre 1557 , une multitude de Protestants furent traînés dans les cachots où ils eurent tout à souffrir. « De tous

côtés psaumes se chantoient , et retentissoit tout le Chastelet des louanges de Dieu , suffisant témoignage d'une singulière assurance qu'ils avoient en leur cœur de l'innocence. » Ayant appris qu'à la suite de cette affaire montée par de méchants prêtres, plus de deux cents de nos coreligionnaires avoient été conduits en prison garrottés deux à deux, et parmi lesquels se trouvaient des dames de la cour , de jeunes enfants , des demoiselles de grandes maisons, qui tous furent accablés de coups de pierres, de hallebardes et de piques, et plusieurs eurent la langue coupée, Calvin leur écrivit des lettres pour les exhorter à s'abstenir de toutes représailles, et à ne pas perdre courage, sachant que le Seigneur veille sur les siens. Cette lettre est une réponse à ceux qui ont osé prétendre que la Réforme a prêché la rébellion contre les gouvernements établis.

« ..... Ne doutez pas que notre Dieu ne vous garde , écrit-il à l'Eglise de Paris si éprouvée , et que vos pleurs et gémissemens ne soient exaucés de lui. Car si nous ne nous reposons sur la Providence , la moindre facherie du monde sera un abîme pour nous engloutir. Nous serons à chacune bouffée de vent , ébranlés, çà et là ; nous serons troublés en nos perplexités et égarés en nos conseils ; bref ce sera

un abîme que toute notre vie , surtout quand la bride est lâchée à Satan et à ses suppôts pour tourmenter et molester la pauvre Eglise de Dieu. Il nous faut bien avoir ce refuge, que si Dieu pense à toutes ses créatures , il ne délaisse pas ceux qui l'invoquent. Même s'il ne tombe pas à terre un seul petit oiseau sans sa volonté , que son soin paternel ne défaudra point à ses propres enfants.

» Vrai est que la tentation est grande et rude à soutenir, de voir un si horrible trouble, et qui peut attirer après soi une désolation extrême , et que Dieu tarde d'y mettre la main pour y remédier. Mais aussi ce n'est pas sans cause qu'il *est dit que Dieu veut éprouver notre foi comme l'or en la fournaise*. Combien donc qu'il n'entende pas si tôt la main que nous voudrions pour nous secourir, ne laissons pas d'être persuadés que les cheveux de notre tête sont comptés de lui, et si quelque fois il permet que le sang des siens est épandu, toutefois il ne laisse pas de tenir leurs larmes précieuses, comme s'il les gardait en ses fioles, comme en parle David au Psaume 56. C'est chose certaine qu'il n'a point permis ce qui est advenu, sinon pour faire un préparatif à quelque grande chose, et qui surmonte tous nos sens. Jusques ici ceux qui ont été appelés au martyre ont été contemptibles

(méprisables) au monde, tant pour la qualité de leurs personnes, que parce que le nombre n'a pas été si grand pour un coup. Que savons-nous s'il a déjà apprêté une issue telle qu'il y aura de quoi nous réjouir et le glorifier au double ? Tant y a que c'est notre vraie sagesse de nous assujettir à lui, et encore que tout soit confus, attendre coyement (tranquillement) et en silence la délivrance qu'il nous a promise. Cependant, très-chers frères, nous vous prions de pratiquer la leçon qui nous a été apprise du grand maître, c'est de posséder nos vies en patience. Nous savons combien il est difficile à la chair, mais qu'il nous souvienne aussi que c'est l'heure de combattre contre nous-mêmes et nos passions, quand nous sommes assaillis de nos ennemis. Et n'estimez point que ce soit une garde trop maigre que de souffrir, et vous montrer benins et paisibles comme agneaux contre la rage des loups, puisque vous avez la promesse que ce bon pasteur est fidèle qui nous a pris à sa charge ne nous défaudra (manquera) point, quelque furie et énormité qu'il y ait en la cruauté des ennemis. Dieu est assez puissant pour le réprimer par tels moyens qu'il voudra ou sans nul moyen. Avisez seulement de ne rien tenter (essayer) qui ne vous soit licite par sa parole. En nous tenant coys (tranquilles) pour

lui obéir, nous sommes assurés qu'il repoussera les coups, ou bien nous donnera force et vertu pour les porter; mais en nous avançant plus outre qu'il ne nous donne le congé, craignons toujours de recevoir à la fin le salaire de notre témérité. Nous ne parlons pas ainsi comme étant hardis à vos dépens, mais parce que nous savons bien qu'en tels effrois on peut être sollicité à beaucoup d'entreprises aux quelles il est difficile de tenir bride. Nous vous donnons donc le conseil duquel nous voudrions être modérés et retenus en cas semblable. Et de fait il vaudrait mieux que nous fussions tous abîmés, que l'Evangile de Dieu fut exposé à ce blâme, qu'elle fit armer les gens à sédition et tumulte, car Dieu fera toujours fructifier les cendres de ses serviteurs; mais les excès et violences n'apporteront que stérilité. Parquoi, très-chers seigneurs et frères, montrez que vous avez profité en l'échole de Celui qui requiert que nous lui soyons sacrifiés, n'épargnant rien pour soutenir sa querelle (cause), et souffrant jusques à ce qu'il brise et rompe les armes de ses ennemis, ou qu'il les assujettisse à soi..... Tenez-vous conjoints et comme serrés, invoquant d'un accord et comme d'une bouche celui qui a promis d'être présent partout où deux ou trois seront assemblés en son nom.

» Sur quoi, très-chers seigneurs et frères, après nous être recommandés à vos bonnes prières, nous supplierons aussi de notre côté le Père céleste de vous conserver sous la protection de son Fils, vous fortifiant en constance invincible, vous guidant par son Saint-Esprit en toute prudence, droiture et simplicité, humilité et constance, et tenant vos ennemis bridés jusques à ce que pleinement il les rende confus. Le 16 septembre 1557. »

### *7. Aux prisonnières de Paris, 1557.*

Femmes martyres de la rue Saint-Jacques. Exemples proposés par Calvin.

Parmi les religionnaires surpris dans l'assemblée de la rue Saint-Jacques, et retenues dans les cachots du Châtelet, se trouvaient plusieurs femmes du rang le plus distingué. La première qui parut devant les juges entendit avec une pieuse intrépidité sa sentence de mort; elle monta courageusement sur le bûcher, léguant à ses compagnes l'exemple d'une héroïque constance et d'une admirable douceur. C'était la veuve du seigneur de Graveron. Calvin écrivit à ces chrétiennes qui, comme elle, allaient mourir pour leur foi. Il leur propose l'exemple de saintes femmes qui n'ont pas craint de donner leur sang et leur vie

pour maintenir le nom de Jésus-Christ, pour confesser publiquement leur Sauveur.

« Je ne m'esbahis (étonne) point, très-chères sœurs, si vous êtes étonnées en ces dures assauts, et sentez les répugnances de votre chair, la quelle fait d'autant plus ses efforts que Dieu veut besogner en vous par son Saint-Esprit. Si les hommes sont fragiles et aisément troublés, la fragilité de votre sexe est encore plus grande, voire selon le cours de la nature. Mais Dieu qui besogne ès vaisseaux fragiles, sait bien montrer sa vertu en l'infirmité des siens. Parquoi c'est à lui qu'il vous faut avoir votre recours, l'invoquant continuellement et le priant que la semence incorruptible qu'il a mise en vous, et par laquelle il vous a adoptés pour être au nombre de ses enfants, produise ses fruits au besoin, et par icelle vous soyez fortifiés pour résister à toute angoisse et affection. Vous savez ce que dit saint Paul : Que Dieu a élu (choisi) les choses folles de ce monde pour confondre les sages, et a élu les choses infirmes pour abattre les fortes, les choses contemptibles (méprisables) et méprisées pour détruire celles qui sont grandes et de hault prix. Cela vous doit bien encourager, afin que la considération de votre sexe ne vous fasse défaillir, encore que souvent il soit méprisé par les hommes. Car quelque hautains et orgueilleux qu'ils

soient , et que par mépris et dédain ils se moquent de Dieu et de ceux qui le servent, si sont-ils contraints d'avoir en admiration sa vertu et sa gloire partout où ils le voient reluire. Et d'autant que le vaisseau par le quel Dieu besogne sera débile , d'autant seront-ils étreints et enserrés en eux-mêmes de la vertu de Dieu à la quelle ils ne peuvent résister.

» Vous voyez que la vérité de Dieu , quelque part qu'elle se trouve, leur est odieuse, et qu'elle n'est pas moins haïe d'eux ès (dans) hommes qu'ès femmes, ès savants qu'ès idots , ès riches qu'ès pources, ès grands qu'ès petits. Que s'ils prennent occasion du sexe ou de la qualité extérieure, de nous courir sus davantage (comme nous voyons qu'ils se moquent des femmes et des pources gens mécaniques, comme s'ils ne leur appartenoint point de parler de Dieu, et connoître salut!), sachons que tout cela est en témoignage contre eux et à leur grande confusion. Mais puisqu'il a plu à Dieu de vous appeler à soi aussi bien que les hommes, (car il n'a égard ni à mâles ni à femelles), il est besoin que fassiez votre devoir pour lui donner gloire, selon la mesure de grâce qu'il vous a départie, aussi bien que les plus grands personnages qu'il a doués de haute science et vertu. Puisque Jésus-Christ est



mort pour vous et par lui espérez le salut , ayant été baptisés en son nom , il ne faut point être lâches à lui rendre l'honneur qui lui appartient. Puisque nous avons un salut commun en lui , il est nécessaire que tous d'un commun accord , tant hommes que femmes , soutiennent sa querelle (cause.) Quand il nous met au combat et à l'épreuve contre ses ennemis , d'alléguer la-dessus notre infirmité , pour l'abandonner ou renier , il ne nous profite de rien , sinon pour nous condamner de déloyauté. Car celui qui nous met en bataille , nous garnit et munit quant et quant d'armes nécessaires , et nous donne adresse pour en user. Il ne reste que de les accepter et nous laisser gouverner à lui. Il a promis de donner bouche et sagesse à la quelle nos ennemis ne pourront résister. Il a promis de donner fermeté et constance à ceux qui se fient en lui. Il a épandu de son Esprit sur toute chair , et fait prophétiser fils et filles , comme il avait prédit par son prophète Joël , qui est bien signe qu'il communique semblablement ses autres grâces nécessaires , et qu'il ne destitue ni fils ni filles , ni hommes ni femmes , des dons propres à maintenir sa gloire. Il ne faut donc pas être paresseux à les lui demander , ni lâches à les recevoir et en user au besoin quand il nous les a départis.

» Considérez quelle a été la vertu et constance des femmes à la mort de notre Seigneur Jésus-Christ, et que lorsque les apôtres l'avaient délaissé, elles ont persisté avec lui en merveilleuse constance, et qu'une femme a été la messagère pour annoncer aux apôtres sa résurrection, laquelle ils ne pouvaient croire, ni comprendre. S'il les a tant honorées et douées de telle vertu, estimez-vous qu'il ait moins de pouvoir maintenant, et qu'il ait changé de volonté? Combien y a-t-il eu de milliers de femmes qui n'ont épargné leur sang ni leur vie, pour maintenir le nom de Jésus-Christ et annoncer son règne? Leur foi n'a-t-elle point obtenu gloire du monde aussi bien que celle des martyrs? Et sans aller plus loin, ne voyons-nous point encore devant nos yeux comment Dieu besogne (travaille) journellement par leur témoignage et confond ses ennemis, tellement qu'il n'y a prédication de telle efficace que la fermeté et persévérance qu'elles ont à confesser le nom de Christ? Ne voyez-vous pas comme cette sentence de notre Seigneur a été vivement racinée en leur cœur, par laquelle il dit : *Celui qui me renonce (renie) devant les hommes, je le renoncerai devant Dieu mon Père, et celui qui me confessera, je le confesserai aussi, et avouerai devant Dieu mon Père.* Elles n'ont point eu crainte de laisser

cette vie caduque pour en obtenir une meilleure pleine de béatitude qui dure à jamais. Proposez-vous donc ces exemples si excellents tant anciens que nouveaux , pour assurer à votre faiblesse , et vous reposer en Celui qui a fait si grands ouvrages par des vaisseaux fragiles , et connaissez l'honneur qu'il vous a fait , afin de vous laisser conduire à lui, étant bien assurés qu'il est puissant pour vous conserver la vie, s'il s'en veut encore servir , ou bien s'il veut en faire échange pour vous en donner une meilleure , vous êtes bien heureuses d'employer cette vie caduque pour sa gloire de si haut prix , et pour vivre éternellement avec lui. Car à cela sommes-nous mis au monde, et illuminés par la grâce de Dieu , à ce que nous le glorifions et en notre vie et en notre mort , et que nous soyons une fois pleinement conjoints à lui. Le Seigneur vous fasse la grâce de méditer attentivement ces choses et les bien imprimer en vos cœurs , afin de vous conformer du tout (entièrement) à sa bonne volonté. Ainsi soit-il.

» De Genève (septembre 1557). »

8. *A l'Eglise de Paris , 1558.*

Interruption des supplices : intervention de la Suisse et des princes allemands. Calvin exhorte trente prisonniers de la rue Saint-Jacques.

Sept des prisonniers de la rue Saint-Jacques avaient déjà souffert le martyre. D'autres étaient sur le point d'avoir le même sort , quand une des dames captives présenta des causes de récusation contre un de ses juges, et suspendit ainsi un instant le cours de ces cruelles procédures. Ensuite l'intervention des cantons réformés de la Suisse et des princes protestants de l'Allemagne, fit cesser, pour un temps, ces abominables supplices. « Plusieurs furent envoyés aux monastères, principalement les plus jeunes des écoliers, des quels les uns se laissèrent écouler, les autres n'étant étroitement serrés échappèrent. La plupart furent envoyés devant l'official pour y faire abjuration, et avoir l'absolution..... Il y en eut qui aimèrent mieux mourir entre les puantises et détresses des prisons, ayant toujours persévéré constamment. »

L'Eglise de Paris avait encore à gémir sur le sort de trente de ses membres retenus dans les cachots. Informé de ces circonstances par des lettres du pasteur Racham, Calvin adressa

de pieuses exhortations à ses frères affligés , et leur annonça l'arrivée d'un nouveau ministre que Genève allait leur envoyer.

Cette lettre écrite par Calvin au nom de la Compagnie est du 5 janvier 1558.

« La dilection de Dieu notre Père et la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit toujours sur vous par la communication du Saint-Esprit.

» Messieurs et honorés frères combien que (quoique) vos fascheries (choses fâcheuses) et angoisses nous touchent de telle tristesse que doivent sentir les membres d'un corps mal l'un de l'autre , toutefois Dieu donne tant plus grand lustre à sa vertu , à ce que vous ne défaillez point , et avons plus ample matière tous ensemble de l'en glorifier que si vous n'étiez point ainsi molestés et affligés. Ainsi que votre fragilité ne vous étoune point , voyant comme la vertu du Saint-Esprit besogne (travaille) en vous, pour y recourir , et là-dessus efforcez-vous tant plus , ne doutant point que le Père de miséricorde aura enfin pitié de vous pour donner allégement à vos oppressions. Si plusieurs de ceux qui étaient appelés au combat se montrent par trop débiles , que leur exemple ne vous soit pas un scandale , pour vous débaucher , sachant que de tout temps il y a eu tels exemples pour piquer les fidèles à prier Dieu tant plus soigneu-

sement et les induire à humilité et à crainte. Pratiquez donc plutôt cette doctrine pour suivre le chemin de salut en sollicitude, sachant que c'est Dieu qui donne le vouloir et le parfaire. De notre côté nous n'avons voulu faillir à vous aider en nous dénuant (séparant) de notre frère, lequel comme nous l'espérons sera aussitôt arrivé que les présentes..... Sur ce, très-chers seigneurs et frères, après nous être recommandé de bon cœur à vos prières, nous supplions le Père de miséricorde augmenter ses grâces de plus en plus et vous tenir en sa protection.....»

### 9. *Aux prisonniers de Paris, 1559.*

Trois autres martyrs à la Conciergerie de Paris. Calvin malade leur adresse une longue exhortation.

Le Réformateur envoya cette lettre remarquable à trois prisonniers qui étaient à la Conciergerie de Paris. L'un d'eux, nommé Favre, avait été pris dans l'assemblée de la rue Saint-Jacques. Ils furent condamnés à un bannissement perpétuel, excepté Jean Barbeville, de Rouen, qui périt sur le bûcher le 6 mars 1559. Les flammes ayant consumé ses liens, il éleva ses mains libres au ciel, « et ainsi doucement sans grands signes de douleur, il rendit son âme à Dieu. »

« ..... Très chers frères , si j'ai différé jusqu'ici à vous écrire , ce n'a pas été par faute de bon vouloir à m'employer où j'eusse pensé vous pouvoir donner par mes lettres quelque allègement , et vous confirmer de plus en plus en la sainte constance que Dieu nous a donnée , mais parce que je me confiais bien que nos frères qui sont par de là (les pasteurs de Paris) s'acquittaient de leur devoir , je ne pensais que mes lettres fussent fort requises , ni qu'elles fussent désirées de vous. Maintenant, puisque je vois qu'elles vous peuvent profiter , je m'estimerai par trop inhumain si je défaillais à votre requête. Vrai est que je suis contraint de m'excuser , si je n'y satisfaisais du tout (entièrement) et même comme je voudrais bien. Car la fièvre quarte qui m'a déjà tenu quatre mois, et ne m'a pas encore lâché , m'empêche de fournir à la troisième partie des affaires aux quelles il me faudrait vaquer , si j'étais mieux dispos. En faisant comparaison du petit mal auquel je languis qui n'est quasi rien , avec les fascheries dont vous êtes opprésés ,\_pensant aussi comme je suis secouru , et vous à l'opposite (au contraire) cruellement molestés et traités , non seulement j'ai occasion de prendre patience et m'alléger , mais d'être touché de plus grande pitié , et de gémir pour les tentations dont vous pouvez être

assaillis ; aussi prier notre bon Dieu qu'il adoucisse votre tristesse , et vous fortifie contre tous assauts, les quels si vous trouvez rudes et difficiles à soutenir, ne vous ébahissez (étonnez) point, sachant que la vertu de notre foi n'est pas d'être insensibles, mais de batailler contre nos passions, même que Dieu nous veut faire sentir l'aide de son Esprit par nos infirmités, ainsi qu'il fut répondu à saint Paul. Surtout parce qu'il ne se peut faire que la longue prison ne vous ennuie en vous humiliant, ne doutez pas que Dieu ne supporte votre faiblesse quand vous y résisterez. Cependant invoquez-le comme la nécessité vous sollicite, à ce qu'il vous donne persévérance pour vous mener jusques à pleine victoire, et qu'il continue à vous munir des armes que vous avez expérimenté jusques ici être suffisantes pour dépiter Satan et ses suppôts. Vous savez pour quelle querelle (cause) vous combattez , c'est que Dieu soit glorifié , que la vérité de l'Evangile soit approuvée, le règne de notre Seigneur Jésus exalté en sa dignité. Cela vous doit bien plus inciter que ceux qui journellement s'exposent à la mort pour servir des princes terriens (de la terre) ne doivent être ainsi pressés par leur folle ambition ou espoir d'acquérir faveur et crédit. Or voyant les pauvres aveugles se jeter ainsi à l'aventure, nous avons bien à nous mirer à leur exemple de



ne point perdre courage quand il est question de marcher où le Roy céleste nous appelle. Même puisqu'il ne nous met jamais en œuvre que pour notre salut, et que notre condition n'empire point par la mort, mais s'il lui plaît nous amener jusques-là, il la convertit à bien et à profit pour nous. Et de fait il n'a nul besoin que lui soyions témoins, ni avocat pour maintenir sa cause. Mais c'est autant d'honneur qu'il nous fait, nous employant à une chose si précieuse et si digne. Au reste tenez-vous assurés qu'étant entre les mains de vos ennemis, vous ne laissez pas d'être en la protection de *Celui qui a les issues de mort en sa main*, comme il est dit au psaume, et par ainsi a des moyens infinis pour nous délivrer s'il lui plaît. Mais quoi qu'il en soit, apprêtez-vous à lui faire le sacrifice de vos âmes s'il lui plaît ainsi. Et ne soyez point refroidis par les moqueries et menaces des iniques, car quoi qu'ils dépitent notre simplicité, ce vous doit bien être assez qu'elle soit agréable à Dieu. Aussi en vous proposant devant les yeux Jésus-Christ pour exemple, qui a été assailli de telles gaudisseries (rires) des contempteurs de Dieu, pratiquez ce qui nous est enseigné au psaume 119 : *Seigneur que tes miséricordes viennent à moi, ton salut selon ta parole, et je répondrai à ceux qui me feront re-*

*proche. Item : Les orgueilleux se sont moqués de moi, toutefois je n'ai point décliné de la loi. Item : Les méchants m'ont tendu leurs filets, mais je ne me suis point détourné de tes commandements. Item : Les princes m'ont persécuté sans cause, et mon cœur a tremblé à ta parole. Item : Les princes se sont assis et ont débattu contre moi, et ton serviteur a médité en tes statuts.* Et apprenez avec Isaïe de prendre Dieu à garant, afin de n'être point effrayés de la fierté et présomption de ceux qui écument ainsi contre le ciel. Toutefois, ne laissez pas d'user de modestie et douceur pour voir si vous les pourriez gagner, non-seulement pour amortir leurs cœurs envers vous, mais pour les ranger en l'obéissance de Dieu. Seulement que vous ne déclinez pas du bon chemin auquel vous êtes entrés, et lequel vous avez poursuivi jusques à cette heure, mais qu'ayant élevé vos yeux au ciel, vous aspiriez à la palme qui nous est là apprêtée, de quoi nous prierons Dieu qu'il vous fasse la grâce, se montrant votre protecteur, le vous faisant sentir, et donnant telle issue à vos afflictions, que nous ayons tous matière d'en bénir son saint nom. Mes frères sont pris en cette dernière sentence, combien que (quoique) j'espère que Monsieur de Racan vous écrira à part (ce pasteur de l'Eglise de

Paris était alors à Genève). Ce 18 février 1559. »

10. *Aux fidèles de France*, 1559.

Synode de 1559. Résistance de plusieurs conseillers, d'Anne Dubourg. Supplices ordonnés par Henri II. Genève menacé par lui et par le pape. Calvin exhorte les fidèles persécutés.

Quelques semaines après la réunion du synode de mai 1559, qui établit des liens intimes entre les premières Eglises de la Réforme en France, celles de Dieppe, Saint-Lô, Angers, Tours, Orléans, Marennes, Saint-Jean-d'Angély, Henri II, irrité de la résistance de plusieurs des conseillers au parlement de Paris et des paroles courageuses du magistrat intègre Anne Dubourg, qui soutenait d'une manière ouverte les Protestants, auxquels il était impossible de reprocher aucun crime, donna le signal de nouveaux supplices, marqua les derniers jours de son règne en voulant que tous les Luthériens soient exterminés. « Toutefois les Eglises se confortaient sur les promesses de Dieu, étant en prières, et s'assuraient que Dieu se montrerait finalement secourable à son Eglise, en quoi ceux des Eglises étrangères les aidaient grandement, les encourageant de demeurer fermes en leur vocation. »

Henri II avait aussi proféré d'épouvantables

menaces contre Genève , et le pape Paul IV , prêché une croisade contre le siège de l'hérésie , comme l'appelaient les Catholiques à cette époque. Le roi avait juré de raser cette ville qui était l'objet particulier de sa haine , parce qu'elle ne cessait d'envoyer dans son royaume des prédicateurs de l'Evangile, des colporteurs de livres, plaintes renouvelées plus tard par Charles IX , comme nous l'avons vu. Lors des menaces de Henri II , l'un des principaux chefs du parti des *Libertins*, Perrin , capitaine général de Genève , avait été chargé par cette dernière d'une mission auprès de ce roi. A son retour , il fut emprisonné pour infidélité à son mandat.

Voici la lettre que Calvin adressa *en commun* aux fidèles de France exposés à la persécution.

« Très chers et honorés frères , d'autant que vous êtes tous affligés en général , et que l'orage est tellement débordé qu'il n'y a lieu qui n'en soit troublé , et cependant ne sommes pas informés des nécessités particulières , nous n'avons pas pu mieux faire que de vous écrire en commun pour vous exhorter au nom de Dieu , quelques alarmes que Satan vous adresse de ne point défaillir , ou en vous retirant du combat , quitter le fruit de la victoire qui vous est promis et assuré. Il est bien certain que si Dieu ne lâchait la bride à Satan et à ses suppôts , ils ne nous

pourraient ainsi molester. Et pourtant il vous faut venir à cette conclusion que si vos ennemis machinent de vous ruiner , que Dieu de son côté ne leur donne une telle licence que pour éprouver votre foi , ayant des moyens infinis en main pour réprimer toute leur furie , quand il aura glorifié son nom en votre constance. Or quand vous êtes ainsi appelés à l'examen , il ne reste sinon vous apprêter à la confession de foi que Dieu requiert , comme un sacrifice qui lui est agréable , combien que (quoique) le monde l'ait en mépris et se moque de notre simplicité. Et s'il faut que vous soyez sacrifiés pour signer et ratifier votre témoignage , que vous preniez aussi courage de surmonter toutes les tentations qui vous en pourront détourner. Car c'est bien raison que nous souffrions d'être gouvernés par la main d'un si bon Père , combien qu'elle nous semble dure et âpre. Si nous étions exposés à l'abandon , ce serait pour nous rendre ébahis (étonnés). Mais puisque celui qui nous a pris en sa garde lui-même nous veut exercer en tous les combats qui nous peuvent advenir , c'est à nous de captiver (soumettre) nos affections , et ne trouver point étrange la condition à laquelle il nous appelle. Nous savons bien quels effroits vous avez à endurer , n'étant pas insensibles , mais sentant beaucoup de répugnances et con-

treredits en votre chair. Il a été bien dit de la mort de saint Pierre , qu'il seroit mené là où il ne voudroit. Si est-ce qu'il a dompté son sens naturel pour être conduit au bon plaisir de Dieu, voire d'une franche volonté, par quoi suivant son exemple, batailler (livrer combat) vaillamment contre vos infirmités pour demeurer victorieux contre Satan et tous vos ennemis.

» La rage et cruauté est grande contre la pauvre Eglise, les menaces sont terribles , les appareils sont tels qu'il semble bien que tout doive être perdu, tant y a toutefois qu'il s'en faut beaucoup que les persécutions soient si excessives que nos pères les ont souffertes. Non pas que le diable et les siens ne soient aussi enflambés et endurcis à mal faire que jamais ; mais c'est que Dieu supportant nos faiblesses , les tient enchaînés comme bêtes sauvages. Car il est certain que si jusques ici il n'eut mis sa main au devant, nous eussions été cent mille fois abimés, et si encore il ne continuoit à nous garder d'un façon secrète, nous serions bientôt engloutis. En connaissant donc par expérience la pitié et compassion que Dieu a de nous, tant plus devons-nous être paisibles à nous tenir sous sa protection, espérant qu'il montrera combien nos voies lui sont précieuses. Cependant il les nous faut mépriser et tenir comme chose de

néant , quand il est question de les employer à son service , et entre autres choses à maintenir sa sainte Parole , en laquelle il veut que sa gloire reluise. Voilà comment , selon le dire de notre Maître , nous posséderons nos âmes en patience , parce qu'il en sera fidèle gardien. Et au reste si nous perdons volontiers cet état fragile et caduque , nous le recouvrerons beaucoup mieux en la gloire céleste. Et c'est la principale leçon que vous avez maintenant à regarder pourquoi l'Ecriture sainte nous appelle pèlerins en ce monde , afin que rien ne nous détourne de l'héritage permanent au quel nous ne pouvons aspirer à bon escient , comme nous devons , si nous ne sommes prêts de déloger toutes fois et quantes Dieu nous voudra retirer d'ici bas.

» Nous n'amasserons pas ici tous les témoignages qui pourroient servir à vous fortifier en patience , car il n'y auroit nulle fin , parce que l'Ecriture en est pleine. Nous ne déduisons pas aussi comment il nous faut ensuivre à la mort du Fils de Dieu notre chef , pour ressusciter avec lui ; qu'il nous faut être conformes à son image et suppléer à ce qui défaut (manque) à ses souffrances , pour être tous participans du repos qu'il nous a promis. Ce nous doit être une doctrine commune que comme il est entré dans sa gloire en beaucoup d'afflictions , il nous faut te-

nir le même train. Pour le présent, il suffit de réduire en mémoire que toutes les oppresses (oppressions) qui adviennent en l'Eglise, sont pour approbation de la foi des élus selon qu'il plaît à Dieu de les ordonner en temps opportun. Or puisque notre Seigneur Jésus n'a point épargné son sang pour confirmer la vérité de l'Evangile où notre salut gît, ce n'est pas raison que nous refusions de l'ensuivre, surtout puisque nous sommes assurés, quoi que nos ennemis machinent, que tout sera converti à notre salut. Et afin de prendre meilleur courage, ne doutez point, quand les malins auraient exécuté toute leur cruauté, qu'il n'y aura aucune goutte de sang qui ne fructifie pour augmenter le nombre des fidèles. S'il semble pas de premier coup que la constance de ceux qui sont examinés, profite, ne laissez pourtant de vous acquitter de votre devoir, et remettez à Dieu le profit qui revien dra de votre vie ou de votre mort, pour édifier son Eglise. Car il en saura bien retirer le fruit en temps et lieu. Et d'autant plus que les méchants tachent d'exterminer de la terre la mémoire de son nom, il donnera vertu à notre sang de la faire florir d'autant plus. Et de fait on peut juger que Dieu veut exalter son nom pour un coup et avancer le règne de Jésus-Christ. Seulement laissons pas cette obscurité de ténèbres, atten-



dant que Dieu produise sa clarté pour nous éjouir, combien que (quoique) nous n'en soyons jamais destitués au milieu de nos afflictions, si nous le cherchons en sa parole où elle nous est offerte et ne cesse jamais de luire.

» C'est donc là qu'il vous convient jeter votre vue en ces grands troubles, et vous éjouir de ce qu'il vous fait cet honneur que vous soyez plutôt affligés pour sa parole, que châtiés pour vos péchés, comme nous en serions bien dignes tous, s'il ne nous supportait. Et s'il promet de consoler les pauvres pécheurs qui reçoivent patiemment correction de sa main, confiez-vous que l'aide et confort de son esprit ne vous défaudra (manquera pas), quand, en vous reposant sur lui, vous accepterez la condition à laquelle il a assujetti les siens. Et n'attendez pas que les gens de ce monde vous montrent le chemin, lesquels le plus débauchent leurs frères, et les font reculer plus tôt qu'ils ne les avancent. Même qu'un chacun (ne) regarde son compagnon pour dire comme saint Pierre : *Et cestuy-cy quoi ?* Mais qu'un chacun suive comme il sera appelé, vu qu'un chacun rendra compte pour soi. Plutôt regardez à la vertu invincible de tant de martyrs qui nous ont été donnés en exemple, et prenez courage à vous accompagner avec si belle bande, laquelle pour cette cause

l'Apôtre compare à une grosse nuée et épaisse, comme s'il disoit que le nombre est pour nous crever les yeux, comme on dit. Qui plus est, sans aller plus loin, les miroirs que Dieu nous propose chacun jour étant bien considérés comme ils en sont dignes, devront être suffisants pour nous armer contre les scandales que nous pourrions prendre de la lacheté de plusieurs.

» Au reste, selon ce que chacun est en degré éminent qu'il pense que tant plus est-il obligé de marcher devant et ne se point feindre au besoin. Que les nobles et riches, et gens d'état, ne s'estiment point être privilégiés, mais qu'au contraire ils connaissent que Dieu les a élus pour être plus hautement glorifiés par eux. Quand vous marcherez en telle simplicité, invoquant Dieu à ce qu'il vous regarde en pitié, il est certain que vous sentirez plus d'allégement qu'en cuidant (croyant) échapper par subterfuges. Nous n'entendons pas de vous faire exposer à votre escient ou sans discrétion à la gueule des loups, seulement gardez de vous soustraire du troupeau de notre Seigneur Jésus pour fuir la croix, et craignez la dissipation (dispersion) de l'Eglise plus que toutes les morts du monde. Autrement quelle excuse y aura-t-il quand il vous sera reproché par notre Seigneur Jésus, son Père et tous les Anges du paradis, qu'après avoir fait

profession de le confesser en la vie et en la mort, vous lui aurez faussé la foi promise ? Quelle honte sera-ce qu'après vous être séparés des pollutions (souillures) et ordures de l'idolâtrie papale , retourniez encore vous y vautrer, pour être abominables au double devant Dieu ? Bref si toute notre félicité gît là à être disciple de notre Seigneur Jésus , sachant qu'il désavoue et dénonce tous ceux qui ne le confessent devant les iniques , endurcissez-vous à souffrir tant opprobres que persécutions , et si vous désirez d'avoir Dieu pour forteresse, sanctifiez-le , en ne vous étonnant point des frayeurs des incrédules , comme nous sommes exhortés par saint Pierre.

» Confiez-vous aussi que l'orgueil de ces lions et dragons et la rage qu'ils écument, enflammera tant plus l'ire (la colère) de Dieu , et hâtera l'exécution de sa vengeance. Finalement qu'il ne vous fasse point mal d'être vilipendés par tels frénétiques puisque vos noms sont écrits au livre de vie, et que Dieu vous approuve non-seulement pour serviteurs , mais aussi pour enfants et héritiers de sa gloire, membres de son fils unique notre Seigneur Jésus, et compagnons des anges. Cependant que ce vous soit assez d'opposer à leur fureur prières et larmes , les quelles Dieu ne laissera pas tomber bas à terre , mais

les gardera en ses fioles , comme il est dit au psaume.

» Nous avons ici touché en bref comme il vous faut porter (comporter) durant cet orage. Le principal est que chacun de vous s'exerce diligemment à lire , et que vous marquiez et reteniez les exhortations qui nous sont faites par la bouche de Dieu à le servir en toute persévérance, ne vous laissant pour rien qui vous puisse advenir.

» Si nous vous prions déclarer le soin et compassion que nous avons de vous , le désir et la bonne volonté n'y défaut (manque) point , comme nous estimons bien que les dangers qui nous sont prochains, nous touchent et sollicitent à vous recommander à la garde de Dieu , lequel nous supplions que , par sa bonté infinie , il vous fasse sentir qu'il vous est protecteur pour les corps et pour les âmes , qu'il vous gouverne par son Saint-Esprit , qu'il vous soutienne par sa vertu , qu'il triomphe en vos personnes , en dissipant tous les conseils, entreprises et forces de ses ennemis et les vôtres. Juin 1559. »

» Bourreaux , bruslez les saincts : vain sera votre effort.  
Ceux qu'estaindre voulez renaissent de leur cendre. »

11. *Encore aux fidèles de France, 1559.*

Situation des Protestants sous François II. Les Guises. Témoignage de Crespin et de Th. de Bèze. Nouvelle lettre de Calvin aux fidèles de France. Le cantique des Martyrs.

La situation des Protestants devint plus malheureuse après la tenue du synode , dès le 10 juillet 1559 , à l'avènement de François II , fils aîné de Henri II et de Catherine de Médicis , petit-fils de François I<sup>er</sup>. Les ennemis acharnés de la Réforme, les Guises, poussaient François II à tous les excès contre les huguenots , et gouvernaient la France en son nom. La délation multiplia le nombre des suspects que les *chambres ardentes* instituées par l'édit de Blois, avaient pour unique mission d'envoyer à la mort. « Depuis le mois d'août jusqu'au mois de mars suivant , dit l'historien des martyrs , il n'y eut que prises et emprisonnements , pilleries de maison, proclamations à bans et meurtres des serviteurs de Dieu. Dieu, toutefois, parmi ces tempêtes et orages conserva les demeures de son Eglise, et la prédication de l'Evangile ne fut point délaissée. »

Le langage de Théodore de Bèze n'est pas moins expressif : « Il se peut dire de ce règne n'ayant duré que dix-sept mois, ce que dit Jé-

sus-Christ en Saint-Mathieu, à savoir que si ces jours-là n'eussent été abrégés, personne ne seroit échappé, mais qu'à cause des élus, ils ont été abrégés. »

Les lettres de Calvin, colportées d'Eglise en Eglise, et multipliées par de pieuses mains, inspiraient partout le courage et l'abnégation. Dans ce but, il écrivit encore la lettre suivante aux fidèles de France, en novembre 1559.

« ..... C'est en ce temps que vous avez plus besoin d'exhortation que jamais pour donner courage. Les persécutions sont les vrais combats des chrétiens pour éprouver la constance et la fermeté de leur loi (foi).... Nos armes pour batailler en cet endroit et pour résister aux ennemis, sont de nous fortifier en ce que Dieu nous montre par sa parole. Et d'autant plus que chacun de nous se sent craintif, il nous faut chercher le remède..... C'est la saison de vous écrire quand le feu des persécutions est allumé, et quand la pauvre Eglise de Dieu est alarmée jusques au bout. Nous croyons que les bons martyrs ont eu cette coutume entre eux d'être d'autant plus vigilants à s'inciter par saintes admonitions, selon qu'ils voyaient que les tyrans faisoient tous leurs efforts pour ruiner la chrétienté. Voilà donc comme il nous en faut faire à leur exemple. Et de fait nous oyons (en-

tendons) que notre Seigneur Jésus, après avoir averti les disciples des grands troubles qui devoient advenir, et nous voyons une partie, ajoute : *Ejouissez-vous et levez vos têtes, car votre rédemption approche.....*

» Je sais les dangers où vous êtes, et ne voudrais par un zèle inconsidéré mettre un nouveau glaive en la main des furieux..... Il n'est point nouveau que vous soyez comme la brebis en la gueule des loups; mais leur rage est maintenant aiguisée plus que jamais à détruire le pauvre troupeau de Jésus-Christ. Ce n'est pas seulement en un lieu : pensez que vos frères qui sont membres du même corps, ont à endurer comme vous pour la même querelle (cause) en pays lointains. C'est donc le temps de montrer plus que jamais que nous n'avons point été enseignés en vain. Il nous faut vivre et mourir au service de Celui qui est mort pour nous, car notre foi n'est point nommée victoire sur le monde pour triompher en l'ombre sans guerre... Ceux qui sont si effrayés au temps de la persécution qu'ils ne savent que devenir, n'ont encore guère profité en l'école de Dieu..... Le tout qu'au lieu de nous nourrir en cette faiblesse, nous cherchions à nous en retirer et être relevés par l'Esprit de Dieu.....

» Le principal qui nous puisse étonner, est

de voir la cruauté si énorme qu'on exerce sur nos pauvres frères. Et de fait c'est un spectacle terrible et pour faire frémir les inconstants. Mais il faudrait regarder d'autre part la constance invincible que Dieu leur donne. Car, quoi qu'il en soit, si surmontent-ils tous les tourmens dont les iniques se peuvent aviser pour tâcher à les abattre. Voilà donc Satan d'un côté qui machine tout ce qu'il peut pour rendre confus tous les pures (pauvres) fidèles, et les faire fléchir de la vérité pour les détourner du chemin du salut. Il déploie sur eux une rage comme une bride avallée (abattue). Cependant Dieu leur assiste et combien qu'ils souffrent grandes angoisses, selon l'infirmité de la chair, toutefois si persévèrent-ils constamment en la confession de son nom. En cela vous les voyez victorieux.... Quand les tyrans jettent ainsi leurs furies, apprenez de tourner les yeux à contempler le secours que Dieu donne aux siens, en voyant qu'ils ne sont pas délaissés de lui, reconfortez vous (fortifiez-vous) et ne cessez de combattre contre les tentations de votre chair, jusques à ce que vous ayez gagné ce point de vous confier que nous sommes bien heureux étant à Jésus-Christ, soit à mourir, soit à vivre.

» ..... Puisque notre devoir est de souffrir, il nous faut baisser la tête ; et puisque Dieu



veut que son Eglise soit sujette à telle condition que tout ainsi qu'une charrue passe sur un champ, que les iniques aient la vogue pour faire passer leur glaive sur nous depuis un bout jusques à l'autre..... Si cela nous est dur et fâcheux, contentons-nous que notre bon Dieu en nous exposant à la mort la convertit à notre salut. Et de fait il nous vaut mieux d'endurer pour son nom, et ne point fléchir, que d'avoir sa parole sans affliction aucune .... Ne pensons pas être délaissés de Dieu en souffrant persécution pour sa vérité; mais qu'il le dispose ainsi pour notre plus grand bien..... Puisque notre triomphe est au ciel, il nous faut être apprêtés au combat, pendant que nous vivons en terre.

» ..... Il a été dit anciennement que le sang des martyrs étoit la semence de l'Eglise. Si c'est une semence pour donner commencement en Jésus-Christ, ce doit être aussi une pluie pour nous arroser afin que nous croissions et profitons jusques à bien mourir..... Ayez en révérence (vénération) le sang des martyrs qui est épandu pour le témoignage de vérité, comme délié et consacré à la gloire de Dieu. Et puis appliquez-le à votre édification, vous incitant à les suivre..... Puisque vous voyez que le pauvre troupeau du Fils de Dieu est dissipé par

les loups, retirez-vous à lui, le priant qu'il ait pitié de vous pour supporter votre faiblesse , fermer leurs gueules sanglantes, de briser leurs pattes , ou bien qu'il les convertisse en aigneaux..... »

Nous n'avons offert que des fragments de cette longue lettre , malgré le vif intérêt qu'elle présente du commencement à la fin. Elle rappelle, avec toutes les autres, les rapports intimes qui avaient toujours existé entre l'auteur de l'*Institution de la Religion chrétienne* et ceux qu'il avait engendrés dans la foi, qui souffraient pour la cause sainte et sacrée de l'Evangile de Jésus, et pour lesquels la reine de Navarre avait composé un petit poème que l'on peut appeler le *Cantique des martyrs* (*Les Marguerites de la Marguerite*, I, p. 508) :

Réveille-toi , Seigneur Dieu ,  
Fais ton effort !  
Et viens venger en tout lieu  
Des tiens la mort.

La mort , qui à l'infidèle  
Est horrible à regarder ,  
A ton enfant est si belle ,  
Qu'il ne craint de s'y hasarder.  
Il passe de cette mort  
Le fâcheux bord ,  
Pour à toi , son Dieu , son Fort ,  
Aller par mort.

Oh ! que la mort est heureuse !  
Qui les mène en si beau lieu !  
Elle les fait fils de Dieu.....  
Avance donc, Seigneur,  
Ton doux support,  
Donne-leur pour tout honneur  
Joyeuse mort !

Réveille-toi, Seigneur Dieu,  
Fais ton effort !  
Et viens venger en tout lieu  
Des tiens la mort.

On doit reconnaître combien les lettres de Calvin rappellent les destinées du Protestantisme français, des *Eglises sous la croix*, et combien elles mettent à nu le cœur et la foi de l'homme de Genève que nous avons cherché à montrer sous ses différentes faces. Les extraits suivants contribueront à compléter notre appréciation.

---

## XXX.

Divers enseignements de Calvin extraits de ses principaux ouvrages.

Désireux que l'on trouve ce travail fidèle à son titre complet jusqu'à la fin , nous voulons présenter quelques pages d'autres écrits de notre Réformateur , sur divers sujets qui touchent aux doctrines fondamentales de l'Evangile , à la vie pratique et au culte. C'est surtout dans ses Commentaires qui marquèrent une révolution dans l'étude de la Bible , que Calvin a semé les préceptes de sa morale austère, toutes les fois que le texte lui en a fourni l'occasion. « Exposition brève, facile, lumineuse, sagacité rare et entière bonne foi dans la recherche du sens des auteurs, tels sont les mérites qu'on reconnaît à cette partie de ses œuvres. » Plusieurs personnes s'appliquèrent à les recueillir dans les leçons publiques ,

ainsi que ses discours ou sermons. Ceux qui ont rendu ces éminents services à la postérité sont Denys Ragueneau ; Charles de Jonvillers, qui nous est connu ; Jean de Budé sieur de Vérace, qui fut reçu bourgeois de Genève en 1555 et membre des conseils en 1559 ; Nicolas des Gallars, chargé d'offrir au roi d'Angleterre les Commentaires de Calvin ; François de Bourgoing, pasteur à Genève, auparavant ministre de l'Eglise de Corbigny ou de Saint-Léonard dans le Nivernois ; Jean Cousin, et Jacques Spifame, ancien évêque de Nevers. On remarquera que le Réformateur est essentiellement pratique, que dans ses sermons et ses Commentaires, c'est la vie morale qu'il met en relief : toujours la pratique à côté de la théorie, tellement que là où manquerait l'une des deux, Calvin niera que l'autre existe. Dans ses Commentaires, c'est un ami, dit M. Brugener, qui vous promène à travers les champs de la Bible, vous racontant ce qu'il a vu, vous invitant à voir, vous arrêtant peu sur les fleurs, mais beaucoup sur les fruits, et vous offrant avec une sereine bienveillance ceux qui lui ont paru, à lui, les plus sains, les plus nourrissants.

Voici les extraits sur des sujets dogmatiques et moraux, qui ont paru convenir à notre but, et que nos lecteurs nous sauront gré d'avoir

exhumé de gros volumes rares et poudreux que l'on ne rencontre que dans les grandes bibliothèques soit publiques soit particulières.

### 1. *La corruption de l'homme.*

Edouard VI, sa piété : estime de Calvin pour ce monarque.

Calvin a dédié la *Préface* aux Epistres canoniques *Au très-haut et très-excellent Roy d'Angleterre Edouard sixième de ce nom, seigneur d'Hybernien, etc., Prince vraiment chrestien.* Edouard VI avait manifesté de bonne heure une raison et une vive piété. A peine âgé de quatorze ans, il exposa le plan de la Réforme en Angleterre, et rédigea un recueil de passages contre l'idolâtrie et le culte des images. Mais il ne vécut pas assez pour réaliser les espérances que son avènement au trône avait fait concevoir, après la mort de son père Henri VIII. « Ses vertus le rendirent l'objet des plus tendres affections de son peuple. » Les lectures religieuses ayant un attrait tout particulier pour ce jeune prince, Calvin, dans sa haute estime pour son caractère, lui dédia plusieurs de ses Commentaires, entre autres celui sur les Epistres canoniques dont la préface s'exprime ainsi au sujet de la *corruption* de l'homme.

« Le S. Esprit nous testifie en l'Escriture que nostre entendement est frappé d'un si grand aveuglement , que les affections de nostre cœur sont si perverses et tortues , que toute nostre nature est si corrompue , que nous ne pouvons faire autre chose que pécher , jusqu'à ce qu'il ait formé en nous une nouvelle volonté. Iceluy mesme Esprit nous contraint , comme détenus sous la damnation de mort éternelle , de rejeter toute fiance de nos œuvres , et en ceste sorte de recourir au seul refuge de la miséricorde de Dieu , et mettre toute la somme de nostre justice en icelle. Icelui mesme nous invitant à Dieu , tesmoigne qu'il n'est point apaisé envers nous par autre récompense et pris que du sang de Christ : et quant et quant il veut qu'estans appuyez sur l'intercession de Christ , nous nous présentons hardiment au tribunal céleste. Or il a été ordonné par leurs beaux arrêts perpétuels , que rien de tout ceci ne soit ouy : les quels sont tels à leur dire , qu'il vaudrait mieux desdire Dieu et les anges ensemble , que de transgresser le moindre d'iceux. »

Le Réformateur de la France et de Genève avait la plus grande estime pour Edouard VI , dont les dispositions religieuses étaient si remarquables. Le jeune prince était âgé de dix ans quand mourut son père. Il aima de bonne heure

les doctrines évangéliques, et souffrait de voir les persécutions qu'on dirigeait contre les hommes qui voulaient suivre les enseignements de Jésus-Christ. Il fut beaucoup encouragé dans cette voie par son oncle maternel, le comte de Hertford, devenu duc de Sommerset.

Les saintes Ecritures étaient la lecture favorite d'Edouard, aussi se prononça-t-il bientôt ouvertement en faveur de la Réforme. Calvin lui écrivit « qu'il faut garder cette règle, qu'il y ait sobriété et mesures aux cérémonies, en sorte que la clarté de l'Evangile n'en soit obscurcie, comme si nous étions encore sous les ombres de la loi..... Or, il y a des abus manifestes qui ne sont à supporter, comme de prier pour les trépassés, comme de mettre en avant à Dieu l'intercession des saints en nos prières, comme de les adjoindre à Dieu en jurant. Je ne doute pas, Sire, que vous ne soyez averti que ce sont autant de corruption de la vraie chrétienté. Je vous supplie au nom de Dieu qu'il vous plaise y tenir la main, à ce que le tout soit réduit à sa droite intégrité. »

Le Réformateur ne cessa de prodiguer ses conseils au jeune roi qui, en 1550, accorda aux Protestants étrangers résidant à Londres, la permission de construire un temple pour leur usage : « Considérant, disait-il, que c'est l'office d'un



prince chrétien , pour bien administrer son royaume , de pourvoir à la religion et aux malheureux affligés et bannis à cause d'icelle , nous vous faisons savoir que , ayant pitié de la condition de ceux qui depuis assez longtemps demeurent dans notre royaume et y viennent journellement, de notre grâce spéciale..... ordonnons qu'il y ait dans notre cité de Londres un temple appelé le temple du Seigneur Jésus , où l'assemblée des Allemands et des autres étrangers puisse se tenir et se célébrer, dans le but que , par les ministres de leur Eglise ( Bucer, Ochino , Pierre Martyr , etc. ) , le saint Evangile soit interprété purement, et les sacrements administrés selon la Parole de Dieu et l'ordonnance apostolique. »

Au milieu de ces dispositions réjouissantes , un mal grave accablait le jeune roi , qui bientôt porta toutes ses pensées vers le ciel : « O Seigneur Dieu, s'écriait-il , délivre-moi de cette misérable vie , et reçois-moi en ta compagnie ; toutefois , que ta volonté soit faite et non la mienne. Seigneur , je te recommande mon esprit. Tu sais combien ce serait chose heureuse pour moi d'être avec toi ; mais , à cause de tes élus , garde cette vie et me rends ma première santé , afin que je puisse m'employer vraiment à ton service. Seigneur , bénis ton peuple et

sauve ton héritage. Préserve ton peuple élu d'Angleterre. O mon Dieu ! défends ce pauvre royaume de toute erreur , et maintiens ta vraie religion et le service de ton nom. »

Calvin regretta vivement la mort d'Edouard VI, qui succomba à l'âge de seize ans. On sait quel fut le sort de Jeanne Gray , à peu près du même âge , élevée au trône d'Angleterre après lui. L'usurpatrice Marie persécuta les évangéliques , et commença par faire trancher la tête à celle qu'elle venait de dépouiller de sa couronne due au testament d'Edouard.

## 2. *L'Evangile , son nom et son but.*

Dans son *Argument sur l'Evangile de Nostre Seigneur Jésus-Christ selon Saint Matthieu , Saint Marc et Saint Luc*, Calvin dit :

« L'Evangile est une solennelle publication du Fils de Dieu manifesté en chair, afin qu'il délivrast le monde de la perdition en laquelle il estoit, et qu'il restablit les hommes de mort à vie. Et ce n'est pas sans cause qu'il est nommé bonne et joyeuse nouvelle, veu qu'en iceluy est contenue parfaite félicité. Car son but est de commencer yci le règne de Dieu en nous , afin que la corruption de la chaire estant abolie, et

nous estans renouvez par l'Esprit , il nous conduise en la gloire céleste. »

### 3. *Comment Calvin envisageait l'Ecriture sainte.*

Pierre Robert Olivetan.

*La Bible, qui est toute la sainte Escriture, contenant le vieil et le nouveau Testament autrement la vieille et la nouvelle alliance : L'olivier de Henri Estienne MDLIII ; cette Bible, qui a eu plusieurs éditions, par exemple une en 1565, que nous avons signalée comme la précédente au commencement de ce travail, a une préface où Calvin cite, parmi ceux qui ont travaillé à la translation de la Bible ; feu maître Pierre Robert (Olivetan) en son vivant fidèle serviteur de l'Eglise chrétienne, et maintenant après son trépas, de bonne et heureuse mémoire s'y est porté, en sorte que son labeur est digne de grande louange.*

Le Réformateur s'exprime ainsi dans cette préface : « L'Ecriture sainte est la clef qui nous ouvre le royaume de Dieu pour nous y introduire, afin que nous sachions quel Dieu nous devons adorer, et à quoi il nous appelle. C'est la vie certaine pour nous guider, afin que nous

ne soyons pas vagabons et errans çà et là tout le temps de notre vie. C'est la vraie règle pour discerner entre le bien et le mal et nous enseigner au droit service de Dieu, pour n'y point aller à l'aventure et nous abuser avec le reste du monde après de menus fatras de nulle valeur ; et même quelquefois fonder notre dévotion sur des choses que Dieu condamne et réprouve comme méchantes. C'est la lumière qui nous adresse , ou la lampe qui nous éclaire au milieu des ténèbres de ce monde , afin que nous ne chopions point à tant de scandales qui sont à l'entour de nous , comme pauvres aveugles ; et qui pis est , que nous ne trébuchions à chaque pas. C'est l'échelle de toute sagesse , voire sagesse surmontant tout entendement humain , et que les anges même ont en admiration. C'est le miroir auquel nous contemplons la face de Dieu..... c'est le sceptre royal par lequel il nous gouverne comme son peuple, et la houlette laquelle il nous donne pour enseigner qu'il nous veut être pasteur. C'est l'instrument de son alliance qu'il a faite avec nous..... c'est le témoignage de sa bonne volonté , par lequel nous avons repos en nos consciences ; sachant où gît notre salut. C'est la pâture unique de nos âmes pour les nourrir à la vie éternelle..... J'aurai à remontrer quelle cruauté c'est d'ôter

aux pauvres ames leur nourriture, pour les paître de vent..... »

4. *Dieu ne peut être connu sans le Médiateur.*

*Observation sur la traduction des passages.*

Tous les passages sur lesquels nous offrons les Commentaires de Calvin, édition de 1855, comme tous ceux rappelés dans ces divers enseignements, sont transcrits selon la traduction que présentent ces Commentaires eux-mêmes, et non comme on les trouve dans nos Bibles de famille, ce qui ne veut pas dire que ces traductions présentent entre elles des différences dans le fond ou le sens.

Saint Jean XVII, 3.

*Et ceste est la vie éternelle qu'ils te cognoissent seul vray Dieu, et celuy que tu as envoyé, asçavoir Jésus-Christ :*

*Commentaires de Calvin, t. II.*

« Afin que nous entendions bien ceste sentence, il faut sçavoir en premier lieu, que nous sommes tous généralement en la mort, jusques à ce que Dieu, qui est seul Vie, nous illumine de sa charité. Et quand il nous a illuminez pour

ce que nous le possédons par foy , et quant et quant nous entrons en possession de la vie. Voilà pourquoy la cognoissance de luy est à bon droit et vrayement appelée salutaire , ou apportant salut. Or il n'y a yci presque un seul mot qui n'emporte son poids : car il ne faut pas penser qu'il dénote yci une cognoissance de Dieu telle quelle : mais celle qui nous réforme à l'image de Dieu de foy en foy , ou plustost qui est une avec la foy , par laquelle estons insérez au corps de Jésus-Christ , nous sommes faits participants de l'adoption divine , qui nous fait enfans et héritiers du Royaume des cieux. Au reste , pour ce que Dieu n'est cognu qu'en face de Jésus-Christ qui est la propre et vive image d'iceluy , pour ceste cause il est dit , *qu'ils te cognoissent et Jésus-Christ lequel tu as envoyé*. Car ce que le Père est mis en premier lieu , cela ne se rapporte à l'ordre de la foy : comme si nostre esprit , après avoir cognu Dieu , descendoit au Fils puis après : mais le sens est , que Dieu est adonc cognu des hommes quand le Médiateur est mis entre-deux. Il y a deux épithètes ajoutez , asçavoir *vray* et *seul* : pour ce qu'il faut premièrement que la foy discerne Dieu d'avec les vaines inventions des hommes , et que l'embrasant d'une ferme certitude , jamais elle ne fléchisse ne chancelle : d'avantage que s'assurant

qu'il n'y a rien défailant ou imparfait en Dieu, elle se contente de luy seul. Quant à ce qu'aucuns (quelques-uns) veulent résoudre ces mots comme s'il y avoit, qu'ils te cognoissent, toy qui es le seul Dieu : cela est bien froid. Le sens doncques est, qu'ils te cognoissent seul pour vray Dieu. Mais il semble bien qu'en cette sorte Jésus-Christ se démet de tout droict et nom de divinité. Si nous respondons que le nom de Dieu en ceste sentence doit estre aussi bien rapportée à Jésus-Christ qu'au Père, on pourra encore faire la mesme question du Saint-Esprit. Car si seulement le Père et le Fils sont un Dieu, le Saint-Esprit est débouté de ce degré : qui est une chose autant absurde que la première. Or la solution est bien facile, si nous regardons de près la façon de parler que Jésus-Christ tient par tout en cest Evangile de S. Jean, de laquelle j'ai déjà tant de fois déjà adverti les lecteurs, qu'ils y doyvent estre tout accoustumez, Jésus-Christ se montrant en forme d'homme, dénote sous la personne du Père la puissance, l'essence et la majesté de Dieu. Ainsi doncques le Père de nostre Seigneur Jésus-Christ est le seul vray Dieu : c'est-à-dire ce Dieu qui jadis avoit promis le Rédempteur au monde, est le Dieu seul et vray. Mais l'unité et la vérité de divinité se trouvera en Jésus-Christ : car Christ a esté humi-

lié, afin qu'il nous eslevast en haut. Quand nous sommes venus jusques-là, lors sa majesté divine se montre : lors (dis-je) nous recognoissons que luy est tout en son Père, et le Père est tout en luy. Brief celuy qui sépare Jésus-Christ de la Divinité du Père, il ne cognoist point encore celuy qui est seul vray Dieu : mais plustôt il se forge un Dieu estrange. Pour ceste cause il nous est enjoint et ordonné de cognoistre Dieu et Jésus-Christ lequel il a envoyé, par lequel il nous invite à soy, comme nous tendant la main. Quant à ce qu'il y en a aucuns (quelques-uns) qui pensent estre une chose inique et injuste, si les hommes périssent seulement pour n'avoir point cognu Dieu, cela se fait d'autant qu'ils ne considèrent point qu'il n'y a ne source ne fontaine de vie sinon en Dieu, et que tous ceux qui sont aliénez de luy sont privez de vie. Or si ainsi est qu'on n'approche de Dieu que par foy, il faut conclure nécessairement que l'infidélité nous détient en la mort. Si quelqu'un fait ceste objection, que c'est faire tort à ceux qui au reste sont justes et innocens, s'ils sont condamnés : la response est facile, asçavoir qu'il n'y a nulle droiture ni aucune pureté ès hommes, tandis qu'ils demeurent en leur nature. Or nous sommes renouvelez en l'image de Dieu (comme dit saint Paul aux Colossiens, III, 10) par la



cognoissance d'iceluy. Maintenant il nous faut recueillir ensemble les trois articles que nous avons veus : que le Royaume de Jésus-Christ apporte vie et salut. Secondement , que tous ne reçoivent pas vie de luy : et aussi que son office n'est pas de bailler vie à tous , mais seulement aux élus que le Père luy a donnez en garde. Tiercement , que ceste vie consiste en la foy , et que Jésus-Christ la baille (donne) à ceux qu'il illumine en la foy de l'Evangile. Dont nous recueillons que le don d'illumination et de sapience céleste n'est point commune à tous , mais particulier aux élus. Il est bien vray que l'Evangile est indifféremment offert à tous : mais Jésus-Christ parle yci de la façon secrète d'enseigner , et qui ha l'efficace conjointe , par laquelle les enfants de Dieu seulement sont tirez à la foy. »

Calvin écrit *ha* , le faisant venir du latin *habere* avoir.

##### 5. *La connaissance du Père par le Fils.*

Saint Jean, V, 22, 23.

*Car le Père ne juge personne, mais a donné tout jugement au Fils : afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Qui n'honore point le Fils, il n'honore point le Père qui l'a envoyé.*

*Commentaires de Calvin, t. II.*

« Notre devoir est de chercher Dieu le Père en Christ, de contempler sa puissance en iceluy, de l'adorer aussi en iceluy. Car *qui n'honore point le Fils*, prive Dieu de son honneur légitime et qui lui appartient. Tous confessent bien qu'il faut honorer Dieu : et mesmes ce sentiment qui nous est naturel, et comme engendré en nous, ha si profondes racines en nos cœurs, qu'il n'y a homme qui osast simplement dénier à Dieu l'honneur qui luy appartient. Cependant toutesfois les entendements des hommes s'esvanouissent en cherchant Dieu hors du chemin. De là sont venus tant de dieux forgez par les hommes, et tant de services corrompus et pervers. Ainsi donc nous ne trouverons point le vray Dieu ailleurs qu'en Christ, et ne le pourrons honorer comme il appartient, sinon en baisant le Fils, comme dit David (Ps. II, 12.) Car (comme S. Jehan testifie ailleurs) celui qui n'ha point le Fils n'ha point aussi le Père (quiconque nie le Fils n'a point le Père, 1 Jean, II, 23.) Vray est que les Turcs et les Juifs ornent de beaux et excellens titres le Dieu qu'ils adorent : mais il nous faut retenir que toutefois et quantes que le nom de Dieu est séparé de Christ, ce n'est plus qu'une imagination vaine. Parquoy quiconque désire que son service soit approuvé du vray Dieu, qu'il ne se détourne nullement

de Christ. Il n'en a point esté autrement des Pères sous la Loy. Car combien qu'ils ne regardassent Christ qu'en obscurité sous les ombres, néanmoins Dieu ne se manifesta jamais hors de Christ. Mais maintenant depuis que Christ a esté manifesté en chair, et ordonné Roy sur nous, il faut que tout le monde luy ploye le genouil, pour s'assujettir à Dieu. Car puisque le Père l'a fait asseoir à sa dextre (L'Eternel a dit à mon Seigneur : Sieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds, Psaume CX), celui qui imagine Dieu sans Christ, lui oste la moitié de soy. »

6. *La Rédemption par Christ est vraiment divine.*

Epistre aux Hébreux, VIII, 1, 2.

*Or la somme (l'abrégé) de notre propos (de ce que nous avons dit,) est que nous avons un tel souverain sacrificateur qui est assis à la dextre du siège (trône) de la majesté de Dieu es cieux, ministre des choses saintes et du vray tabernacle, lequel le Seigneur a fiché (dressé), et non pas l'homme.*

*Commentaires de Calvin, t. IV.*

« Afin que les lecteurs sçachent de quelle chose il est icy question , il monstre que son intention est de prouver que la sacrificature de Christ est spirituelle , par laquelle la sacrificature de la loy soit abolie. Vray est qu'il poursuit toujours son propos ; mais parce qu'il combat par diverses raisons, il a entrelacé ceste admonition, afin de tenir tousjours les lecteurs attentifs au but. Il a déjà prouvé que Christ est souverain sacrificateur ; maintenant il débat que sa sacrificature est céleste. Dont il s'ensuit que par sa venue est abolie celle que Moyse avoit instituée sous la Loy, pour ce qu'elle estoit terrienne. Or pour autant que Christ a souffert en humilité de la chair, et que mesme il s'est anéanti au monde, ayant pris la forme de serviteur : Philippiens, II, 7, l'apostre nous renvoye à son ascension par laquelle non-seulement a esté engloutie l'ignominie de la croix , mais aussi ceste condition abjecte est contemptible (méprisable), laquelle il avoit vestue avec nostre chair. Car il faut estimer la dignité de la sacrificature de Christ par ceste vertu de l'Esprit , qui a esté manifesté en sa résurrection et ascension. Son argument donc est tel, veu que Christ est monté à la dextre de Dieu , afin de régner magnifiquement au ciel, il n'est pas ministre d'un sanctuaire terrien, mais du céleste. Quant

à ce mot *des choses saintes*, l'apostre s'expose soy-mesme quand il adjouste *et du vray tabernacle*. Mais on pourroit icy demander, si le tabernacle basti par Moyse, a été faux et basti à la volée. Car il y a une opposition tacite en ces mots. Je respons que ceste vérité de laquelle il parle, n'est point opposée au mensonge, mais aux figures seulement, mais aussi quand il est dit au chapitre I, v. 17 de S. Jean, la Loy a esté donnée par Moyse, mais la grâce et la vérité est faite (venue) par Christ. Cest ancien tabernacle donc n'a point esté quelque vaine invention de l'homme, ains (mais) l'image du tabernacle céleste. Toutesfois pour ce qu'il y a différence entre l'ombre et le corps, item entre la signification et la chose signifiée, l'apostre dit que ce n'a point esté un vray tabernacle ; comme s'il disoit que çà esté seulement un tabernacle en ombre et figure. *Lequel le Seigneur a fiché et non point l'homme*. Que veut dire l'apostre en ce qu'il colloque la sacrificature de Christ au ciel ? Car certes il a enduré en ce monde, et a effacez nos péchez par son sang terrien, d'autant qu'il avoit pris son origine de la semence d'Abraham : le sacrifice de sa mort a esté visible : brief, pour servir à son Père, il a falu qu'il soit descendu du ciel en terre, et qu'il ait esté fait homme,

sujet aux misères de la vie mortelle, et enfin à la mort. Je respon que tout ce qui apparoist de terrien en Christ de prime face, doit estre spirituellement considéré des yeux de la foy. Par ce moyen, sa chair qu'il avoit prise de la semence d'Abraham, a esté vivifiante d'autant qu'elle estoit le temple de Dieu : mesme la mort de Christ a esté la vie de tout le monde, qui est certes une chose par-dessus nature. Ainsi, l'apostre ne regarde pas seulement la propriété de la nature humaine, ains plustost la vertu secrète du S. Esprit, qui est la cause que la mort de Christ ne sent rien de terrien. Parquoy, quand il est question de Christ, apprenons à eslever tous nos sens au royaume de Dieu : par ce moyen il ne nous restera plus de scrupule. S. Paul parle presque cette manière au chap. V de la 2<sup>e</sup> aux Corinthiens. Il appelle Dieu ouvrier de ce tabernacle, pour monstrier que l'estat d'iceluy sera stable et perpétuel ; comme au contraire, les choses basties des mains des hommes sont caduques, ou pour le moins sujetes à ruine. Or la cause pourquoy l'apostre parle ainsi en ce présent passage, c'est pour ce que la rédemption acquise par la mort de Christ a esté une œuvre vraiment divine, et qu'en icelle s'est montrée la puissance de Christ d'une façon admirable. »

## 7. *Christ seul but de la foi.*

Actes des Apôtres, XV, 31.

*Croy au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé toy et ta maison.*

« Voy ci une briefve définition du salut , et bien froide, ce semble , asçavoir qu'on croye en Jésus-Christ : mais cependant elle est pleine et entière. Car Christ seul ha toutes les parties de béatitude et de la vie éternelle encloses en soy , les quelles il nous offre par l'Evangile : et de nostre part, nous le recevons par foy, comme j'ay déclaré. Or il nous faut yci noter deux choses : premièrement que Jésus-Christ est le seul but de la foy : et pourtant les esprits humains ne peuvent faire autrement que vaguer (rester dans le vague), quand ils se destournent de luy. On ne se doit donc esbahir si toute la théologie des papistes est une confusion espovantable , et un labyrinthe horrible : d'autant que laissant Jésus-Christ ils se laschent la bride après des spéculations vaines et pleines de vent. Outre plus, il vous faut noter qu'après que nous avons reçu Jésus-Christ par foy, cela seul suffit pour nous faire obtenir salut. Mais le dernier membre que saint Luc ajoute bientôt après,

exprime encore mieux la nature de la foy. Paul et Silas commandant au geolier de croire au Fils de Dieu s'arrestent-ils précisément à ce mot? Mais il y a bien plus en la déduction du texte, asçavoir qu'ils annoncèrent la parole du Seigneur. Nous voyons doncques , comment la foy n'est point une légère ou stérile opinion des choses incognues, mais une cognoissance claire et distincte de Jésus-Christ conceue de l'Evangile. Derechef que la prédication de l'Evangile soit ostée, il n'y aura plus de foy. En somme saint Luc (auteur des Actes) conjoint la foy avec la prédication et la doctrine. Et après qu'il a parlé en brief de la foy, il monstre puis après par forme d'ampliation, qui est la vraye et légitime façon de croire. Et pourtant au lieu de ceste invention diabolique de la foy implicite , c'est-à-dire enveloppée, de la quelle les papistes babillent, retenons la foy enveloppée en la parole de Dieu, par la quelle la vertu du Fils de Dieu nous soit desployée. »

### 8. *Le siège de la foi est le cœur.*

Épître aux Romains, X, 40.

*On croit de cœur pour estre justifié : mais on confesse de bouche pour avoir salut.*

*Commentaires de Calvin, t. III.*



« Ce passage nous peut servir et aider à entendre la justification par la foy : car il montre que nous obtenons justice , d'autant que nous embrassons la bonté de Dieu qui nous est présentée en l'Evangile. C'est donc par ce moyen que nous sommes faits justes , asçavoir pour que nous croyons que Dieu nous est propice en Christ : mais cependant notons que le siège de la foi n'est point au cerveau , mais au cœur. Toutes fois je ne voudroye point débattre de cela , asçavoir en quelle partie du corps gist la foy. Mais pour ce que le mot de *cœur* est souvent prins (pris) pour une affection vive et non feinte , je di que la foy est une fiance ferme et plene d'efficace , et non passeulement une cognoissance nue. *On confesse de bouche à salut.* On se pourroit esbahir (étonner) pourquoi c'est qu'il attribue maintenant une partie de nostre salut à la foy ; après avoir par ci-devant tant de fois déclaré que nous sommes sauvez par la seule foy. Mais on ne doit point inférer de ceci , que la confession soit cause de nostre salut. Il a seulement voulu donner à entendre par quel moyen Dieu parfait (achève) et accomplit nostre salut , asçavoir quand par la confession il fait venir en évidence la foy qu'il a mise eu nos cœurs. Et mesme il a voulu simplement toucher quelle est la vraie foy , asçavoir celle de laquelle ce fruit pro-

cède : afin qu'au lieu d'icelle quel qu'un n'alle-  
guast une vaine apparence de foy. Car elle doit  
tellement embraser le cœur d'un désir de la  
gloire de Dieu, que la flamme s'en monstre par  
dehors. Et de fait, celuy qui est justifié obtient  
desjà salut. Croire donc de cœur, n'est pas moins  
à salut que confesser de bouche. Ainsi nous  
voyons qu'il a en ceste sorte distingué, afin de  
rapporter à la foy la cause de la justification : et  
montrer puis après que c'est ce qui est néces-  
saire à la consommation du salut. Car il est im-  
possible qu'un homme croye de cœur, qu'il ne  
confesse aussi de bouche. Et c'est une nécessité  
qui est pour demonstrier une conséquence per-  
pétuelle, et non pour attribuer à la confession  
le salut. Au reste, que ceux qui se vantent au-  
jourd'hui fièrement de je ne scay quelle foy ima-  
ginaire, laquelle se contentant du secret du  
cœur, se déporte de la confession de bouche,  
comme d'une chose superflue et inutile, avisent  
bien que *c'est* qu'ils répondront yci à S. Paul.  
Car c'est une niaiserie trop évidente de dire  
qu'il y a du feu, là où il n'y a ne flamme ne  
chaleur aucune. »

9. *L'opprobre de Christ.*

Sermons dédiés à Edouard VI. Lettre à ce roi. Caractère de notre fragment.

Cet article présente des fragments d'un des *Quatre Sermons de M. Jehan Calvin, traitans des matières fort utiles pour nostre temps, avec briesve exposition du psalme LXXXVII*, imprimé à Genève en 1552 par Robert Estienne. C'est l'un des premiers livres sortis des presses de cet illustre réformé dont la famille occupe une haute place dans l'histoire si intéressante de l'imprimerie. Les sujets traités dans ces quatre sermons sont les suivants : fuir l'idolâtrie, tout souffrir pour Jésus-Christ, s'estimer heureux de servir Dieu purement, cette liberté ne peut s'acheter à un trop grand prix. Les développements sont pleins de détails, de faits, de réfutations et d'exhortations spéciales. Il y a des pages vraiment éloquentes où Calvin se révèle comme orateur.

Il dédia ces sermons au roi d'Angleterre auquel il écrivit *De Genève, ce 4 de juillet 1552* : « C'est une grand chose d'estre Roy, mesme d'un tel païs, toutefois je ne doubte pas que vous n'estimiez sans comparaison mieux d'estre chrétien. C'est donc un privilège inestimable que Dieu

vous a faict, Sire, que vous soyez Roy chrétien, voire que vous luy serviez de lieutenant pour donner et maintenir le royaume de Jésus-Christ en Angleterre. Voilà comme en recognoissant le bien tout singulier que vous avez reçu de sa bonté infinie, vous devez bien estre incité à employer toutes vos forces à ce qu'il soit honoré et servy, donnant exemple à vos subjects de faire hommage à ce grand Roy, auquel vostre majesté n'a point honte de s'assubjectir, en toute humilité et révérence, soubz le sceptre spirituel de son Evangile..... »

Les sermons du Réformateur exposent, en général, le dogme, et réfutent les doctrines opposées, puis vient une application directe aux besoins du troupeau, marche simple et naturelle qui caractérise encore de nos jours les bons sermons, les discours évangéliques.

Les fragments suivants ont un caractère historique qui rappelle les mauvais jours par lesquels la France passa. On remarquera que les paroles de Calvin ont dû faire sensation sur l'assemblée ou son auditoire, à en juger par l'énergie et l'éloquence qu'elles présentent encore aujourd'hui à la simple lecture.

Epître aux Hébreux, XIII, 13.

*Allons hors des tentes après Christ , portant son opprobre.*

« Il n'y a que la bonne cause qui fasse que Dieu nous avoue pour ses martyrs. Nous sommes si grands clercs (apprentis) que rien plus (au moins ce nous semble); et de fait , quant à l'intelligence de l'Ecriture, Dieu nous en a autant élargi (accordé) que jamais il a fait en nul âge. Cependant , à grand peine , y a-t-il une seule goutte de zèle. Si nous voyons les tyrans débridés , sur cela il nous semble que Dieu n'a plus moyen de nous sauver ; pourquoi nous sommes tentés de pourvoir à nos affaires, comme s'il n'y avoit plus nulle attente quant à lui. Imbécile froideur ! sa providence, tel qu'il nous l'a déclaré , nous devrait être comme une forteresse imprenable. Travaillons d'apprendre ce petit mot : que nos corps sont en la main de Celui qui les a créés. Il nous a en sa garde comme il a l'œil sur les tyrans , car si la mort des saints est précieuse devant lui , il a dit aussi que la terre découvrira le sang qui semble être caché.....

» Que les ennemis de l'Evangile soient prodigues tant qu'ils voudront du sang des martyrs ,

si faudra-t-il qu'ils en rendent un terrible compte jusqu'à la dernière goutte. Ils se moquent aujourd'hui orgueilleusement en brûlant les fidèles; et après s'être baignés en leur sang, ils en sont tellement animés qu'ils n'estiment point les meurtres qu'ils font, un fêtu. Mais si nous avons la patience d'attendre, Dieu montrera en la fin, que ce n'est pas en vain qu'il a taxé notre vie d'un si haut prix.....

» Prenez donc ce bouclier pour repousser toutes craintes desquelles nous sommes assaillis, et ne restreignons point la vertu de l'Esprit de Dieu à si petite mesure, que nous n'estimions qu'il surmontera aisément toutes les cruautés des hommes. Et de ceci nous en avons eu de notre temps un exemple mémorable entre les autres. Un jeune homme qui a ici (à Genève) habité avec nous, étant pris en la ville de Tournoy (Belgique), fut condamné à avoir la tête tranchée et à être brûlé tout vif s'il persistoit en son propos. Quand on lui demanda ce qu'il vouloit faire, il répondit simplement : Celui qui me fera la grâce de mourir patiemment pour son nom, me fera la grâce d'endurer le feu. Nous devons prendre cette sentence, non pas comme d'un homme mortel, mais comme du Saint-Esprit, pour nous assurer que Dieu n'est pas moins puissant à nous fortifier et rendre

victorieux contre les tourments qu'à nous faire prendre une plus douce mort en gré. Et ainsi , que les fidèles apprennent d'élever la tête haut à cette couronne d'immortalité et gloire à laquelle Dieu les convie , afin qu'il ne leur fasse point mal de quitter la vie présente pour un tel loyer ; et pour être assurés de ce bien inestimable qu'ils aient toujours devant les yeux cette conformité qu'ils ont avec notre Seigneur Jésus pour contempler la vie au milieu de la mort , comme lui par l'opprobre de la croix est parvenu à la résurrection glorieuse en laquelle gît toute félicité , joie et triomphe..... »

#### 10. *La moisson grande.*

Actualité des Commentaires de Calvin.

Il convient de faire remarquer que le Réformateur fait souvent mention dans ses Commentaires des événements qui se passaient à Genève, en France et ailleurs , comme aussi il s'applique à y combattre les opinions qui lui paraissaient en dehors de la Parole de Dieu , celles des Anabaptistes, des Libertins politiques, spirituels, de Servet et d'autres. Ce caractère d'actualité les faisait goûter extraordinairement de tous ceux qui accouraient à ses leçons, ou qui les lisaient aussitôt sorties des presses des Estienne. Il parle toujours avec une grande liberté et sans crainte.

Saint Matthieu, IX, 37, 38.

*Certes la moisson est grande , mais il y a peu d'ouvriers. Priez le Seigneur de la moisson qu'il pousse des ouvriers en sa moisson.*

*Commentaires, t. I.*

« Par ceste similitude il signifie qu'il y en a beaucoup du peuple disposez à recevoir l'Evangile : car combien que (quoique) le plus grand nombre a depuis rejezté vileinement et par une meschante ingratitude le salut qu'on lui présentoit, toutes fois il compare à une grande moisson quelque nombre des élus qui estoient mezlez avec les incrédules : parce que Dieu estime plus la petite compagnie des siens, que tout le reste du monde. Or combien que plusieurs lors s'ingeroyent, toutes fois pour ce qu'il y en avoit bien peu qui se portassent fidèlement, Christ ne les tient point pour ouvriers : car il prend ce mot *d'ouvriers* en la bonne partie. Quand Sainct Paul se complaind des mauvais ouvriers, il use de ce mot, ayant esgard à leur vilaine vanterie, 2 Cor., XI, 13 (ces sortes de faux apôtres sont des ouvriers trompeurs qui se déguisent en apôtres de Christ) : car il ne eust jamais donné ce titre d'honneur à ceux qui taschoyent qu'à guaster et destruire, n'eust



esté qu'ils se vantoyent de cette fausse couverture. *Priez doncques le Seigneur de la moisson.* Pour ce que jamais homme ne viendra de soy-même à rester fidèle et bon ministre de l'Evangile, et pour ce qu'il n'y en a point d'autres qui se portent fidèlement en la charge d'enseigner, sinon ceux lesquels le Seigneur suscite et garnit des dons de son Saint-Esprit toutesfois et quantes que nous voyons qu'il y a faute de bons pasteurs, nous devons lever les yeux à luy, afin qu'il y remédie. Or ceste prière ne fut jamais tant nécessaire comme elle est maintenant en ceste horrible dissipation (dispersion) de l'Eglise que nous voyons par tout. »

#### 11. *Le zèle chrétien.*

Epître aux Romains, XII, 11.

(Soyez) *non paresseux à faire service* (à vous employer pour autrui) : *fervens d'esprit, servans au temps* (le Seigneur).

*Commentaires de Calvin, t. III.*

« Ce commandement nous est donné, non seulement pour ce qu'il faut que la vie chrestienne consiste en pratique continuelle, mais pour ce que souvent il nous convient mettre en arrière nostre proufit particulier pour nous em-

ployer envers nos frères ; voire encore n'advient-il pas toujours que ce soient gens de bien et qui le méritent , mais souventes fois ce sera envers gens qui en sont du tout (entièrement) indignes et ingrats jusques au bout. Brief, pour ce qu'en plusieurs endroits qui concernent nostre devoir , il faut que nous nous oublions nous-mêmes , si nous ne sollicitons , et travaillons diligemment à nous développer de toute nonchalance , jamais nous ne pourrons estre vraiment à délivre pour obéir à Christ et le servir avec promptitude. Ce qui s'en suit après , *fervens d'esprit* , exprime comment c'est que nous pourrons obtenir l'autre poinct précédent. Car la chair est toujours lasche , et tire en arrière comme un vieil asne , et pourtant elle ha besoin d'estre piquée et aiguillonnée. Or il n'y a que l'ardeur de l'esprit seulement qui puisse corriger notre paresse. Le soin donc de bien faire à nos prochains requiert un zèle que l'Esprit de Dieu ait allumé en nos cœurs. Pourquoy est-ce donc , dira quelqu'un , que Saint Paul nous exhorte à ceste ardeur ? Je respon , combien que ce soit un don de Dieu , que toutes fois ceci est enjoint aux fidèles afin qu'ils se resveillent à bon escient , et se desveloppent de toute paresse , pour recevoir en eux ce feu que Dieu allume : comme le plus souvent il advient que nous estouffons par nos-

tre nonchalance, et esteignons les bons mouvemens de l'Esprit, les quels Dieu nous adresse. A cela même aussi se rapporte le troisième point qui s'ensuit : *Que nous servions au temps.* Car pour ce que le cours de nostre vie est bref, l'opportunité et occasion de bien faire s'escoule incontinent : et d'autant plus faut-il que nous nous hastions alaigrement (joyeusement) de faire nostre devoir. Suyvant cela S. Paul en un autre passage nous advertit de racheter le temps, pour ce que les jours sont mauvais..... il met ce mot à l'opposite de paresse et de nonchalance..... Je ne doute pas que S. Paul, pour donner toujours meilleur courage aux fidèles, n'ait voulu rapporter au service de Dieu toute l'humanité dont on use envers les frères, et tout ce qui sert à entretenir la charité. »

## 12. *Ceux qui connaissent le Seigneur et sa doctrine.*

Fidélité de Calvin à l'Evangile prouvée encore par l'*Institution*.

Ce fragment et les deux suivans sont extraits de l'*Institution*. Le Réformateur est resté fidèle à la sévérité de l'Evangile dont les principes inflexibles combattent toute tendance mauvaise et condamnent tout vice, serait-il splendide et admiré dans le monde.

« De quel droit se glorifient-ils de son saint nom ? Ceux-là seuls ont la communion avec Christ, qui le connaissent véritablement suivant la parole de l'Evangile. Mais d'après le témoignage de l'Apôtre (Ephésiens, IV, 22), tous ceux qui n'ont pas dépouillé le vieil homme corrompu par les convoitises charnelles, pour revêtir le Christ, ne connaissent pas véritablement le Seigneur. En effet la doctrine chrétienne n'est pas une affaire des lèvres, mais de la vie ; elle ne repose pas seulement sur l'entendement et la mémoire comme les autres sciences, mais elle n'est réellement conçue que lorsqu'elle remplit l'âme et pénètre dans l'intérieur du caractère humain. »

L'Ecriture est pour Calvin la règle unique à laquelle il faut toujours revenir. Elle est la lumière replacée sur le chandelier pour éclairer tous ceux qui sont dans la maison. C'est elle qui nous fait connaître Dieu ; car « combien que Dieu nous présente avec une si grande clarté au miroir de ses œuvres, tant sa majesté que son royaume est immortel, toutefois c'est celle seule qui vivifie les âmes ou pour laquelle Dieu est connu non-seulement créateur du monde, ayant l'autorité et conduite de tout ce qui se fait : mais aussi rédempteur en la personne de Notre Seigneur Jésus-Christ. » Ce n'est que par

elle que nous pouvons « estre esclairez et adressez en la vray religion. »

Quand on nous demande , dit-il , « dont et comment nous serons persuadez que l'Ecriture est procédée de Dieu , si nous n'avons refuge au décret de l'Eglise : c'est autant comme si aucun (quelqu'un) s'enquerroit dont nous apprendrions à discerner la clarté des ténèbres , le blanc du noir , le doux de l'amer. Car l'Ecriture a de quoi se faire cognoistre , voire d'un sentiment aussi notoire et infalible comme ont les choses blanches et noires de monstrar leur couleur et les choses douces et amères , de monstrar leur saveur. »

Dans l'*Institution* , Calvin rompt complètement avec les traditions antérieures qui attribuaient , en matière de foi , une autorité quelconque à un homme , à une assemblée d'hommes , au pape ou aux conciles. Sa fidélité à l'Evangile est incontestable.

### 13. *La supériorité de la morale chrétienne.*

#### La carrière de Calvin et les principes bibliques.

Toute la carrière du Réformateur a été le reflet des principes et des enseignements exposés dans ce morceau. Ils guident tout homme dési-

reux d'appliquer le Christianisme dans les relations de la vie. Ces principes sont sévères, parce qu'ils sont ceux de l'Evangile lui-même.

« L'étendue de l'Ecriture-Sainte a le double avantage de nous inspirer l'ainour de la vertu, lorsqu'il nous manque, et de nous fournir des règles de conduite pour le posséder. La Bible nous prescrit la vertu par des motifs très-puissants : d'abord, parce que Dieu est saint; ensuite, parce que nous sommes formés à son image; de plus, parce que la vertu est le lien qui nous conduit à la félicité par le Christianisme. L'immense supériorité de la morale chrétienne sur celle des philosophes consiste dans l'exemple du Christ. Le premier pas de l'homme vers la piété chrétienne, c'est de reconnaître que l'être humain appartient entièrement à Dieu, et qu'il doit par conséquent se soumettre sans restriction à sa volonté et à ses désirs. L'essentiel est de chercher à accomplir la volonté divine..... L'abnégation de soi-même, c'est l'abnégation de l'intérêt personnel, de l'ambition, de l'avarice, de l'envie, des joies mondaines, l'entière subordination de nos désirs et de nos entreprises à la volonté de Dieu, et surtout la résignation et la bonne volonté à porter la croix qui nous est imposée. Il ne faut point faire le bien moral pour la gloire mondaine, mais pour la satisfac-

tion de soi-même, et il n'est pas permis de concevoir d'orgueil. On doit, pendant la vie terrestre, penser toujours à l'avenir, à sa vocation et au compte que l'on est appelé à rendre au dernier jour. »

#### 14. *Le but du culte divin.*

Réorganisation du culte à Genève. Calvin à Richard Le Fèvre touchant l'intercession.

Les Réformateurs de Genève organisèrent, en 1543, le culte dans l'esprit et selon les enseignements de l'Évangile. Confession générale ou publique des péchés, chant de cantiques spirituels et psaumes, prières, lecture, méditation, prédication de la Parole divine, confession de foi, bénédiction, voilà quels en furent les éléments constitutifs, et il reposa sur ce principe fondamental, Jean, IV, 24 : *Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.*

Calvin écrivit, en 1551, à Richard Le Fèvre, l'un des martyrs de l'Eglise réformée de Lyon : « Quant à l'intercession de la vierge Marie et des saints trepassés, revenez toujours à ce principe, que ce n'est point à nous à faire des avocats en paradis, mais à Dieu, lequel a ordonné

Jésus-Christ un seul pour tous. » Voici comment le Réformateur s'exprime au sujet du culte.

« Le but du culte divin est d'abord, que les cérémonies appellent la vénération sur les choses saintes et réveillent la piété, ensuite, qu'elles amènent avec elle la décence et la dignité. Il ne faut pas regarder comme nécessaire à son essence ce qui n'est qu'une vaine idolâtrie, comme cette pompe théâtrale dans le service divin du catholicisme, où l'on ne voit rien qu'un clinquant factice et un luxe inutile. Il n'y a de vraiment essentiel que ce qui attire le respect pour les saints mystères, vivifie la piété; et j'ajouterai que certains ornements convenables aux actes qu'on vient faire dans le temple, ne seront pas inutiles, s'ils invitent les croyans à pratiquer les choses saintes avec humilité, recueillement et vénération.

» Ces cérémonies ne sont pas seulement condamnables, parce qu'elles ont remplacé Dieu et ne servent aucunement à la piété, mais surtout parce que l'on croit avoir tout fait, quand on a pris part à ces scènes théâtrales, comme si toute l'essence de la piété et du service divin s'y trouvoit renfermé; mais bien loin de là, c'est le renoncement à nous-mêmes qui est le vrai sacrifice. »



15. *Le jour du repos.*

Volume de dix-huit sermons de Calvin : sa manière d'envisager le dimanche.

Les fragments que nous allons offrir sont tirés de l'un des *Sermons de Jean Calvin sur les dix commandements de la Loy, donnée de Dieu par Moïse, autrement le Décalogue, recueillis sur-le-champ et mot à mot de ses prédications, sans que depuis y ait esté rien adiousté ne diminué. Genève, 1562.* Ce volume, imprimé par François Estienne, renferme seize sermons et *Deux autres sermons aussi de Jean Calvin contre les idoles et les idolâtries.* Ces sermons, contenus dans 401 pages, se terminent à peu près tous comme celui que nous allons donner à lire, et avec *etc.* qui indique manifestement que le sténographe a abrégé la fin ou a cessé d'écrire avant que le prédicateur eût terminé. Il serait à souhaiter que tous les membres des Eglises évangéliques partageassent les vues, les convictions, la foi de Calvin à l'égard du quatrième commandement, envisageassent le jour du repos comme lui.

Deutéronome, V, 13-15 :

(Lisez le chapitre en entier dans le cinquième livre de la Bible.)

Observation sur la conversion de Calvin.

*Tu travailleras six jours..... le septième jour*

*est le repos du Seigneur ton Dieu. Tu ne feras aucune œuvre en icelui.....*

« Il faut qu'il y ait un certain jour pour nous assembler, afin que nous soyons confirmés en la doctrine de Dieu, et que nous y profitons tous les jours, c'est-à-dire tout le temps de notre vie, que nous soyons aussi exercés à invoquer son nom, à faire confession de notre foi; et cependant que le reste du jour s'accomplisse à considérer les grâces que nous recevons en tous temps de la main de Dieu, afin qu'il en soit tant mieux glorifié. Cela est contraire à notre nature d'être comme des troncs de bois inutiles. Ainsi il est bien certain qu'il nous faut appliquer à quelque labeur tout le temps de notre vie. Notre Seigneur nous montre qu'il ne nous faut point plaindre de lui donner et dédier un jour certain, quand il nous en laisse six pour un. Comme s'il disoit : Vous coûtera-t-il beaucoup à choisir un jour qui soit pleinement réservé à mon service, que vous ne fassiez autre chose en iceluy que de lire et vous exercer en ma loi, ou bien écouter ma doctrine qui vous sera prêchée, de venir au temple afin que là vous soyez confirmés par les sacrifices qui s'y font, d'invoquer mon nom, et protester que vous êtes de la compagnie de mon peuple? Cela

vous doit-il facher, vu que vous avez six jours francs et entiers pour faire vos besognes et trafiquer ? Quand donc j'use envers vous d'une telle humanité que je ne demande que le septième l'un, n'est-ce pas une ingratitude trop grande si vous plaiguez ce temps-là comme s'il étoit mal employé, et que vous ne soyez chiches de la septième partie du temps ? Je vous donne toute votre vie ; jamais le soleil ne vous éclaire que vous ne deviez connoître ma bonté, et que je suis un père libéral envers vous ; car ce soleil que je fais luire, c'est pour vous donner moyen d'aller afin que chacun fasse sa besogne. Ici nous avons à recueillir une admonition (avertissement) bonne et utile : c'est quand nous sommes tardifs d'obéir à Dieu qu'il nous faut considérer ses grâces. Connaissions qu'il nous supporte, et qu'il use ici d'une bonté plus que paternelle. Vrai est que la loi de Dieu nous est impossible de soi, non-seulement de l'observer en perfection. Si les hommes par leur vertu propre pouvaient accomplir la loi, il leur serait dit : Travaillez, mais contraire il leur est dit : Reposez-vous afin que Dieu besogne. La loi donc pourra bien être impossible voire quant à nous, mais il est possible à Dieu de l'imprimer en nos cœurs, et de nous gouverner par son Saint-Esprit, voire tellement que ce nous sera juge bien doux et léger, qu'il

n'y aura point une dureté qui nous doive fâcher. Dieu supporte les hommes, comme un père qui serait pitoyable envers ses enfants. Que nous soyons tant plus imités de servir à notre Dieu, vu qu'il ne nous commande pas choses qui nous doivent sembler trop amères et pénibles, mais qu'il a égard à notre portée. Dieu dit qu'il se contente si nous lui dédions un jour, ou bien si ce jour-là nous sert tout le reste de la semaine. Tant plus sommes-nous lâches, vilains et excusables si nous ne sommes pas enflammés à nous donner à lui. Le premier point de notre vie, c'est l'honneur que nous devons rendre à notre Dieu; et puis il y a aussi qu'il veut éprouver notre obéissance, quand vivant avec les hommes en toute intégrité, chacun ne sera point adonné à son profit particulier, mais que nous tâcherons de servir les uns aux autres, qu'il y aura honnêteté mutuelle, notre vie sera sobre et modeste, nous ne serons point dissolus, ni vilains, ni brutaux, voilà le second point de notre vie.....

» Ce commandement du jour du repos est contenu en la première table; il s'en suit qu'il appartient au service spirituel de Dieu. Notre Seigneur nous montre qu'aussi bien a été prononcé par Jésus-Christ, que quand nous chercherons le royaume de Dieu, le reste nous sera

ajouté. Le diable nous vient toujours solliciter à nous dégoûter de servir Dieu sous cette ombre et cette astuce, c'est que si nous voulons nous employer au service de Dieu, qu'il nous faudra mourir de faim, que ce sera pitié de nous, qu'il nous faudra quitter tout le monde. Or il est vrai que nous ne pouvons servir à Dieu que nous rejettons ces sollicitudes terriennes qui nous pressent par trop. Cette sentence nous doit toujours servir d'aiguillons pour nous inciter à suivre ce que Dieu nous commande. Si nous pouvons être une fois persuadés que Dieu veille pour nous et qu'il pourra à toutes nos nécessités, il est certain que nous ne serons point si prolongés en nos affections terrestres, nous ne serons point détournés de Dieu, nous ne serons point empêchés de méditer la vie spirituelle. Voilà donc en somme ce que nous avons à retenir de cette doctrine où notre Seigneur montre combien que ce qu'il a commandé qu'on observe le jour du repos, soit spirituel, néanmoins que les hommes ne laisseront pas de sentir leur profit, et que Dieu les bénira quand ils regarderont à lui, et qu'ils ne chercheront point par trop ce qu'ils connaissent être de leurs commodités terrestres. Et ainsi que nous pratiquions cette doctrine en toute notre vie.

» Venons maintenant à ceux qui n'étaient

point du peuple de Dieu , mais seulement trafiquaient entre eux. Dieu veut que ceux-là aussi observent le repos. Si on eût permis aux étrangers de travailler entre le peuple des Juifs, qu'en fût-il advenu ? Les Juifs eussent trafiqué avec eux et se fussent profanés. Notons bien que notre Seigneur a voulu exercer son peuple en toute pureté , tellement que non-seulement ceux qui font profession d'être chrétiens s'abstiennent du mal, mais aussi qu'ils ne le souffrent pas ; car il nous faut connoître que le terre est comme profanée quand le service de Dieu y est contaminé (profané), et que son saint nom y est déshonoré. Nous sommes admonestés non-seulement de nous sanctifier par sa Parole, mais de ne point souffrir qu'au milieu de nous, il se commette des scandales et dissolutions, que tout cela soit rasé entre nous. ....

» Or nous nous prosternons devant la majesté de notre Dieu en connaissance de nos fautes, le priant qu'il nous les fasse mieux sentir, afin que mettant peine de nous réformer de plus en plus à sa justice, nous bataillons journellement contre les cupidités de notre chair ; et que nous continuions en ce combat jusqu'à ce qu'il nous en ait délivrés pleinement, et qu'il nous ait réformés à son image, en la quelle nous avons été pleinement créés. Que non-seulement il nous

fasse cette grâce , mais à tous peuples et nations de la terre , *etc.* »

Nous n'avons pas craint d'offrir ces extraits sur des sujets variés , parce qu'ils sont aussi d'excellentes sources et des meilleures pour apprendre à connaître les opinions religieuses du grand homme qui a fait l'objet de ce livre , et dont la conversion , comme celle des autres Réformateurs , ne fut pas un simple changement apporté par l'étude dans leurs pensées et leur système , mais le résultat d'un labeur du dedans , d'un combat spirituel , d'une victoire que les Réformateurs remportèrent à la sueur de leur front ou plutôt de leur âme. Calvin dit que , placé dans la fournaise de Dieu , les écumes et les ordures de sa foi furent purifiées. Il fut mis au creuset , et la vérité nouvelle sortit , brûlante et brillante comme l'or , du travail de son âme embrasée. (Merle d'Aubigné , *Histoire de la Réformation en Europe au temps de Calvin* , t. II , p. 21.)

---

## XXXI.

Quelques dates , faits et livres mentionnés dans ce travail.

Nous devons observer que, sans attacher à ces dates beaucoup d'importance, il nous a paru qu'on pourrait désirer en retrouver quelques-unes après la lecture de cette biographie et de cette appréciation. Toutes celles qui sont inscrites après la mort de Calvin, sont des dates de rapprochements, de souvenirs ultérieurs de faits qui ont marqué plus ou moins la mémorable époque de la Réformation. Il faut dire aussi que n'ayant pas toujours indiqué dans ce travail les dates correspondantes de certains événements, nous en avons rétabli dans ce tableau. En outre, comme nous avons voulu faire un livre de lecture facile et courante pour les familles chrétiennes, nous nous sommes abstenu d'une foule de notes, qui souvent seront remplacées par ces dates de faits, d'événements et d'indications bi-



bliographiques. Jusqu'à un certain point, ces dernières pages seront comme un court résumé de ce modeste travail, où nous avons vu Genève conquérir ses libertés avec efforts, courage et persévérance, ce que nous résumerons encore avec M. Mignet à la fin de cette ébauche de chronologie.

## QUINZIÈME SIÈCLE.

1450. Naissance de Jacques Le Fèvre à Etaples en Picardie.

1484 (à 1511). Jeux de hasard, danses et autres désordres interdits à Genève.

1489. Naissance de Guillaume Farel à Gap.

1494. Naissance de François 1<sup>er</sup> à Cognac (où une statue lui a été élevée).

## SEIZIÈME SIÈCLE.

1509. Naissance de Calvin à Noyon.

— Naissance de Servet à Villanueva en Aragon.

1510. Naissance de Renée de France au château de Blois.

1511. Naissance de Viret à Orbe en Suisse.

1513. Léon X pape régnant.

1515. Mort de Louis XII; son gendre François 1<sup>er</sup> monte sur le trône.

1519. Naissance de Th. de Bèze à Vezelay en Bourgogne.
1521. Calvin jouit de différents revenus ecclésiastiques.
1523. Le Fèvre est nommé grand vicaire par Briçonnet, évêque de Meaux.
- Le Parlement de Paris fait brûler tous les livres de Luther.
1525. Le Fèvre fait imprimer à Bâle une traduction en langue vulgaire du Nouveau Testament.
1526. Dès cette année beaucoup d'anabaptistes se retirent à Strasbourg.
1527. Farel réunit en corps d'Eglise 1500 réfugiés à Strasbourg.
- Calvin obtient la jouissance des bénéfices de la cure de Saint-Martin de Marteville.
- 1528 à 1532. Le Fèvre fait imprimer une Bible à Anvers.
1531. Calvin est nommé chapelain de la cathédrale de Noyon.
- Calvin à Bourges.
- 1533 ou 34. Calvin est à Paris.
- Il publie un Commentaire sur le traité de la *Clémence*.
- Le cordelier Bocquet enseigne à Genève l'Evangile.
- Courault, chrétien sincère et scripturaire,

prêche la Réforme à Paris en présence de Marguerite de Valois , de François I<sup>er</sup> et de la Sorbonne.

1533. Première liturgie des Eglises réformées de France.

— Calvin compose un discours pour le recteur Cop ; il est obligé de fuir.

1534. Servet étudie la médecine à Paris.

— Naissance d'Antoine la Roche-Chandieu.

— Calvin est chez Louis du Tillet à Angoulême.

— Il se réfugie en Italie.

— L'évêque de Genève ordonne de tuer ou de pendre tous les Luthériens.

1534 à 1535. Olivetan *l'humble et petit traducteur*, retouche la Bible de Le Fèvre.

— Procession à Paris conduite par François I<sup>er</sup> : martyrs.

1535. Peste à Bâle ; Calvin expose sa vie.

— Calvin quitte la cour de Ferrare.

— Epître de Calvin à François I<sup>er</sup>, en tête de *l'Institution*.

— Etienne de la Forge est brûlé.

— Statues brisées à Genève par le peuple.

— La sainte Cène est administrée à Genève selon l'Évangile.

— Le chanoine Berner de Genève embrasse la Réforme et communie.

1535. Le grand autel et les images de l'Eglise des Cordeliers à Genève sont détruits.

— Farel prêche à la Madeleine et à Saint-Gervais à Genève.

— Il affiche 10 thèses au couvent de Rives.

— Il parle devant le conseil et les magistrats.

— Il prêche de nouveau à la Madeleine, puis à Saint-Dominique-les-Palais, puis à Saint-Pierre.

— Le Conseil des Deux-Cents est convoqué pour entendre Farel au sujet de la Réforme.

— Le culte réformé est institué à Genève.

— Abolition officielle de la religion catholique à Genève; la Réforme est établie.

— Calvin institue la Cène évangélique à Poitiers.

1536. Première édition latine de l'*Institution* (à Zurich).

1536 à 1559. Première édition française et plusieurs autres de l'*Institution*, dont la dédicace fut écrite à la fois en latin et en français, comme l'indique sa double date 1<sup>er</sup> et 23 août.

— Le Sénat de Genève fait graver une plaque en mémoire de l'abolition de la superstition.

1536. Louis du Tillet est à Genève.

- Calvin accepte des emplois à Genève.
- Le nom de Calvin est mentionné dans les registres du conseil de Genève dès le 5 septembre.
- Confession de foi composée par Calvin , approuvée par le Conseil.
- Les Libertins protestent devant le Conseil qu'ils veulent vivre en liberté.

1537. Calvin et Farel composent un catéchisme pour la jeunesse.

- Les catéchumènes sont admis à la première communion à l'âge de seize ans.
- Mémoire de Calvin et de Farel au Conseil de Genève sur l'organisation de l'Eglise.
- La confession de foi est répandue à 1500 exemplaires, et sanctionnée par une assemblée générale.
- Michel Servet revient à Paris.

1538. Le catéchisme de Calvin et de Farel est mis entre les mains de tous.

- Farel et Calvin déclarent qu'ils n'administreront pas la Cène.
- Ils sont bannis avec Courault.
- Courault meurt pasteur à Orbe.
- Calvin se retire à Bâle , puis à Strasbourg.

1538. Saunier devient ministre à Morges.

1538 à 1541. Séjour de Calvin à Strasbourg.

1539. Il paraît une seconde édition latine de l'*Institution*.

— Calvin dédie à Simon Grynée son Commentaire sur l'Épître aux Romains.

— Lettre du cardinal Sadolet aux citoyens de Genève pour les ramener dans le giron de l'Eglise romaine.

— Réponse de Calvin à Sadolet, depuis Strasbourg.

— Farel visite Calvin à Strasbourg.

— Calvin épouse Idelette de Bure à Strasbourg.

1540. Peste à Strasbourg où Calvin expose sa vie.

— Lettre des syndics et Conseil de Genève à Calvin pour l'engager à revenir à Genève.

— Chant des Psaumes à Granson.

1540, 1553, 1565. Réimpression de la Bible d'Olivetani avec corrections par Calvin.

— Michel Servet est à Vienne en Dauphiné.

1541. Fontaine surmontée d'une croix à Aoste en commémoration de la fuite de Calvin de cette ville.

— Calvin retouche son catéchisme.

— Le Conseil général de Genève casse l'ar-

rêt de 1538 qui exila Calvin et ses collègues.

1541. Zurich et Bâle sont engagés par Genève à faire des démarches à Strasbourg pour que Calvin revienne à son ancien poste.

— Calvin rentre à Genève.

1542. Arrêt du Parlement de Paris contre l'*Institution*.

— Eglise réformée italienne à Genève. Premier pasteur Bernardin de Servaz.

1542 à 1546. Cinq ecclésiastiques, faux frères, sont bannis de Genève par la discipline de Calvin.

— Un lieu de culte est ouvert à Genève pour les Italiens.

1542, 1544. Plusieurs réformés de Poitiers sont condamnés au feu.

1543. Clément Marot réfugié à Genève.

— Traité des Reliques, de Calvin.

1543, 1548. Nouveau recueil de Psaumes donnés aux Eglises par Calvin.

— Calvin fait un voyage à Metz et passe par Strasbourg.

— Il compose la *Forme des prières ecclésiastiques*.

— Organisation complète du culte évangélique à Genève.

1543. Peste à Genève : Calvin insiste pour visiter les pestiférés.

1544, 1545. Calvin écrit une *Briève instruction contre les Anabaptistes*.

1545 à 1563. Le catéchisme de Calvin est traduit dans plusieurs langues.

— Calvin fait une édition de sa liturgie pour l'Eglise réformée de Strasbourg.

— Calvin consacre Hoekard qui fonde l'Eglise réformée de Bischwiller.

— Calvin fait sortir de prison une femme condamnée malgré lui par le Consistoire.

— Nicolas de Gallars, pasteur à Genève.

1546. Calvin cesse toute relation avec Servet.

1547. Deux éclats terribles des Libertins. Calvin expose sa vie.

— Gruet incarcéré pour papiers compromettants trouvés chez lui.

— Gruet condamné et exécuté pour crime politique et théologique.

— Angers reçoit des prédicateurs de la Réforme.

— Fin du règne de François I<sup>er</sup> ; il meurt le 31 mars à Saint-Germain.

— Edouard VI roi d'Angleterre.

1549. Mort de Idelette de Bure, femme de Calvin.

— Mort de Marguerite, sœur de François I<sup>er</sup>.



1549. Lettres de Calvin à Farel et à Viret au sujet de la mort de sa femme.
1550. Charles de Jonvillers est reçu habitant de Genève.
- Un écrit de Gruet est brûlé devant sa maison de la main du bourreau.
  - Privilège octroyé par Edouard VI à l'Eglise des protestants étrangers, instituée à Londres.
1551. Local plus vaste et prédicateur spécial pour la communauté italienne de Genève.
- Réfugiés anglais à Genève, chassés par Marie; ils rentrent dans leur patrie sous Elisabeth.
  - Procession à Noyon à l'occasion de la mort supposée de Calvin.
  - Bolsec, convaincu de sédition, est banni par le Conseil de Genève.
  - Calvin écrit à Richard Le Fèvre, martyr de l'Eglise de Lyon, au sujet de l'intercession de Marie et des saints.
1552. Quatre sermons de Calvin dédiés à Edouard VI.
- Nicolas de Gallars fait imprimer en un volume les opuscules de Calvin.
1553. Servet est arrêté à Vienne et condamné au feu.

1553. Il est condamné et brûlé à Genève.  
— Réimpression du Catéchisme de Calvin ,  
édition la plus remarquable.  
— Lettre de Calvin aux prisonniers de Lyon.  
— Mort d'Edouard VI, roi d'Angleterre.
1554. Lettre de Calvin aux fidèles du Poitou.  
— Organisation de l'Eglise de Paris.  
— Lettre de Calvin à un gentilhomme de  
Provence.  
— John Knox à Genève.
1555. Lettres de Calvin aux fidèles d'Angers , —  
de Loudun.  
— L'Eglise de Paris définitivement établie.  
— Fin de la lutte avec les Libertins.
- 1555 à 1563. Les 390 Eglises fondées en France  
restent en communication avec Genève.
1555. Chandieu nommé pasteur à Paris.  
— Budé est reçu bourgeois de Genève.
1556. Charles de Jonvillers est reçu bourgeois  
de Genève
1557. Sardorius , chrétien vaudois , est brûlé à  
Aoste.  
— Lettre de Calvin à Henri II , renfermant  
la confession de foi des Eglises ré-  
formées.  
— Lettre de Calvin à l'Eglise de Paris.  
— Surprise de l'assemblée de la rue Saint-  
Jacques à Paris.

1557. Nicolas de Gallars est envoyé comme pasteur à l'Eglise de Paris.

1557 à 1559. John Knox, ministre de l'Eglise anglaise fondée à Genève.

1557 à Charles IX, *Histoire de l'Eglise de Paris* par Chandieu.

1558. Lettre de Calvin au duc de Wurtemberg en faveur des Protestants français.

— Lettre de Calvin au roi de Navarre pour qu'il persévère dans la foi évangélique.

— Autre au sujet des martyrs de la rue Saint-Jacques.

— Autre aux prisonniers de Paris.

— Antoine Calvin, frère de Jean, est nommé membre du Conseil des Deux-Cents.

1559. Lettre de Calvin à l'Eglise de Corbigny contre les Libertins.

— L'Académie et la compagnie des pasteurs de Genève fournissent tous les ministres nécessaires aux Eglises de France.

— Rédaction de la discipline des Eglises réformées de France.

1559 (à 1632). Plus de 2,800 étudiants de tous les pays suivent l'Académie de Genève.

1559. Jean Barbeville de Rouen périt sur le bûcher.

— Premier synode réuni à Paris présidé par François de Morel, sieur de Colonges.

1559. Lettre de Calvin aux fidèles de France.  
Henri II.
- Mort de Henri II.
  - Lettre de Calvin aux fidèles de France à l'avènement de François II.
  - Budé devient membre des Conseils de Genève.
  - Dernière édition, la plus complète, de l'*Institution* revue par Calvin.
1560. Nicolas de Gallars envoyé à Londres pour organiser une Eglise française de réfugiés.
- Mort de François II, roi de France.
1561. Première édition complète des Commentaires de Calvin sur le Nouveau-Testament.
- L'Eglise de Genève prête P. Viret à celle de Lyon.
  - Charles IX demande à Genève de retirer de France tous les prédicants ou pasteurs.
  - Réponse à Charles IX et au duc de Savoie, rédigée par Calvin.
1562. *Confession de foy au nom des Eglises réformées de France faite durant la guerre pour présenter à l'Empereur, aux princes et Etats d'Allemagne en la journée de Francfort.*

1562. Massacre de Vassy, 1<sup>er</sup> mars.
- Bèze, envoyé de Genève au roi de Navarre, est mal reçu.
  - Première édition complète des Psaumes, publiée à Lyon.
1563. Publication de l'histoire de l'Eglise de Paris par Chandieu.
- Publication à Genève de seize sermons de Calvin sur les Commandements et de deux contre les idoles et les idolâtries.
  - Sermons de Calvin sur le livre de Job.
1564. Calvin monte en chaire pour la dernière fois.
- Prières publiques faites à Genève et ailleurs pour son soulagement et pour sa conservation.
  - Il dicte son testament.
  - Il reçoit près de son lit les magistrats et les ecclésiastiques de Genève.
  - Correspondance de Farel et de Calvin.
- 1565 (1830). Vie de Calvin par Th. de Bèze (et réimpression).
1566. Première édition française des opuscules de Calvin.
1572. Antoine de Chandieu, incarcéré au Châtelet, échappe à la Saint-Barthélemy, devient aumônier du roi de Navarre.

1574. Mort de Charles IX.

1575. Mort de Renée de France au château de Montargis.

1577. Première édition publiée à Lyon de *l'Histoire des mœurs, actes et doctrines de Jean Calvin*, par Bolsec.

1591. Mort de Zamariel ou Sardeel ou Chaudieu.

#### DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

1594 à 1657. Les synodes nationaux de France recommandent de se servir du Catéchisme de Calvin.

1599. Réimpression du Traité des Reliques.

1671. Dernière édition des œuvres de Calvin, supposée complète, 9 vol. in-folio, à Amsterdam.

1685. Jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, le Catéchisme de Calvin est expliqué chaque dimanche dans toutes les Eglises réformées de France.

#### DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

1715. On suppose qu'il n'y a plus de réformés en France.

— Mort de Louis XIV.

1741 (1841). Restauration de la fontaine d'Aoste.

- 1745 à 1762. Léonard Burlamachi dernier pasteur de l'Eglise italienne à Genève.
1798. La plaque rappelant la mémoire de l'abolition de la superstition à Genève, est déposée à la bibliothèque publique.

## DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

1835. Cette plaque est restaurée à l'occasion du jubilé de Genève ou troisième fête séculaire de la Réformation.
- Pyramide élevée à Calvin à cette troisième fête séculaire.
1842. Choix des opuscules de Calvin édité par Paul Lacroix (bibliophile Jacob), *Œuvres françaises* de Calvin.
1859. Nouvelle édition de l'*Institution*.
- Commentaires sur le Nouveau Testament.
- Commentaires sur les Psaumes.
1861. Nouvelle édition des Œuvres de Calvin devant paraître en Allemagne, seule complète.

Après ce paragraphe, un peu aride, il nous reste à offrir une page substantielle qui résumera, en quelque sorte, toutes les destinées de Genève, et le rôle de la Réforme au milieu des peuples.

## XXXII.

### *Court Résumé.*

Révolutions opérées à Genève. Grandeur de cette cité sous Calvin.

La Réforme, point de départ de la vraie liberté. — Rôle de Luther, de Zwingli et de Calvin. La force du calvinisme. — Notre vœu.

L'éminent historien Mignet rappelle que Genève changea entièrement de face à la suite de trois révolutions, en moins d'un demi-siècle.

La *première* la délivra du duc de Savoie ; de là indépendance extérieure.

La *seconde* la dota du culte réformé, et la débarrassa de la souveraineté de l'évêque ; de là régénération morale et souveraineté politique.

La *troisième*, accomplie par Jean Calvin, constitua l'administration protestante secondée par les émigrés étrangers et dirigée contre le parti



municipal des Libertins ; de là la grandeur de Genève. Calvin lui laissa un immense héritage, celui de sa foi, de ses lois, de ses institutions, de l'Académie qu'il avait fondée et de la gloire impérissable de son nom. « Genève, dit M. Jules Bonnet, n'était avant les jours de la Réformation qu'une bourgade ignorée des Alpes. Elle est devenue la capitale d'une religion, la métropole d'Eglises sans nombre, un des foyers de la science, un des asiles de l'esprit humain, et, quelles que soient les vicissitudes que l'avenir lui réserve, son nom ne périra pas. »

Il est très-remarquable que ces trois révolutions, liées entre elles, furent l'œuvre de la France par ses meilleurs enfants, par ses nobles exilés qui ont encore leurs tombes ouvertes, en particulier celle de notre Réformateur dont le génie est digne d'admiration à tant de titres pour quiconque ne se laisse pas aveugler par la superstition, les préjugés et la haine. Tout homme éclairé, et qui est capable de lire sans prévention et avec bonne foi un livre simple comme celui-ci, ne tardera pas de reconnaître, ou a déjà reconnu, que la Réformation qui éclata au seizième siècle, après avoir été préparée de longue main, fut le point de départ de la vraie liberté, de l'ordre, de la moralité, par

conséquent de la prospérité pour toutes les nations qui l'ont embrassée. Le souffle de la Réformation a poussé l'humanité vers les contrées bien heureuses de la lumière, de la liberté, de la foi et de la moralité. La conscience des hommes avait été cautérisée, non-seulement par le péché qui tient à notre nature, mais encore par les indulgences et les macérations imposées par l'Eglise. Il fallait que la conscience fût vivifiée par la foi au sang expiatoire de Christ. Les intelligences avaient été profondément obscurcies, il fallait qu'elles fussent éclairées par le flambeau de la Parole de Dieu. Ce fut avec Luther que la conscience humaine commença à se réveiller. A Zwingle appartient surtout l'œuvre de l'intelligence. Pour Calvin, la Réforme fut essentiellement la rénovation de l'individu, de l'esprit humain, de la chrétienté. (D'Aubigné, *Histoire de la Réformation en Europe*, t. I, p. 41, 464, 465.) C'est là le témoignage de l'histoire impartiale et les dernières conclusions de ce travail. « Ce qui a fait la force du Calvinisme, c'est la puissance de renoncement et d'abnégation de ses premiers sectaires. L'histoire ne présente pas d'âmes plus fortement trempées. Aussi a-t-il lassé les attaques les plus formidables et l'énergie des plus violents persécuteurs. La consécration de tout son être à Dieu,

accompagnée de la certitude d'être sauvé, d'être du nombre des élus, peut seule expliquer ces miracles de circonstance. »

Il nous reste à exprimer le vœu que ce volume, malgré ses imperfections, rencontre des amis qui l'accueillent; qu'il fasse quelque bien, sous la garde et la bénédiction divine sans laquelle tout demeure stérile. C'est là ce que l'auteur croit fermement avec Calvin, et c'est dans cette profonde conviction qu'il a entrepris et terminé cette biographie et cette appréciation dont le cadre n'a pas toujours été facile à remplir. Si nous avons réussi, le Seigneur nous est témoin de nos efforts et de notre reconnaissance, appliquant à Calvin cette pensée vraie : un homme n'est grand que parce que Dieu juge à propos d'accomplir par lui de grandes choses.

Ne soyons ni de Paul, ni d'Apollos, ni de Luther, ni de Calvin, ni d'aucun autre que de Christ; soyons chrétiens avec Lui par la manifestation de notre foi en marchant sur ses traces : il a dit (Jean, XIV, 6) : Je suis le chemin, la vérité et la vie; personne ne vient au Père que par moi.

Notre admiration pour un grand homme comme le Réformateur de la France et de Genève, ne sera jamais de l'adoration ou une foi

aveugle dans une prétendue infailibilité à laquelle il n'a point eu de prétention dans aucune circonstance.

---

# APPENDICE.

---

## I.

### Le nom historique de Huguenot.

Dans son *Histoire de la Réformation en Europe*, M. Merle d'Aubigné présente des recherches importantes sur la dénomination de *Huguenot*, que nous voulons rappeler ici pour compléter ou confirmer tout ce qui a déjà été écrit à ce sujet.

Ce mot se trouve, dans les chroniques du temps, orthographié de différentes manières, *Eidguenots*, *Eignots*, *Eygenots*, *Huguenots*, qui sont autant de corruptions de l'allemand *Eidesgenossen* ou confédérés, c'est-à-dire les Genevois indépendants au temps du patriote et martyr Berthelier. Bonivard en place l'origine en

1518, et écrit *Eiguenots* (*Chroniq.*, II, p. 331). Les registres du Conseil de Genève le portent sous la date du 3 mai 1520, et disent *Eyguenots*. En 1521, il est employé dans le procès de B. Toquet *Ayguinocticæ sectæ* (Galiffe, *Matériaux pour l'histoire de Genève*, II, p. 162). On le trouve plus tard, en 1526 : *Traître, Eyguenot* (*Ibid.*, p. 506) ; même année : *Tu es Eguenot* (*Ibid.*, p. 508). Enfin Michel Roset, le plus respectable de ces autorités du seizième siècle, dit ordinairement *Huguenot* (*Chroniq.*, liv. I, ch. LXXXIX). C'est cette dernière forme qui a passé dans notre langue, et ce sobriquet est venu de Genève en France, comme quelques autres. Il est possible que le nom du citoyen qui devint le principal chef du parti indépendant à Genève, le nommé *Besançon Hugues*, ait contribué à faire prévaloir la forme *Huguenot* sur toutes les autres. Quoi qu'il en soit, il faut observer que jusqu'après la Réformation, ce sobriquet eut un sens purement politique, nullement religieux, et désigna les amis de l'indépendance. Bien des années après, les ennemis des Protestants de France les appelèrent de ce nom, voulant les stigmatiser et leur imputer une origine étrangère, républicaine, hérétique. En 1518, l'usage en devint général à Genève.

On trouve ces explications au tome II, p. 129, 130, de cette histoire consacrée à Genève et à la France, qui ne manquera pas de nombreux lecteurs, en étant digne sous tous les rapports, ne le cédant en rien aux cinq volumes que l'auteur a publiés sur la Réformation en Allemagne. MM. d'Aubigné et Gaberel ont puisé aux meilleures sources : le tableau qu'ils offrent, l'un et l'autre, de l'état moral et religieux de Genève avant la Réforme, en est une preuve frappante.

---

## II.

Discours inédit composé par Calvin, prononcé par le recteur Cop.

Nous venons de rencontrer un *document* important qui, jusqu'ici, était resté caché dans les manuscrits de la bibliothèque de Genève (Msc 145). Il a été trouvé par le docteur Bonnet, qui en a donné copie à M. Merle d'Aubigné, auquel nous l'empruntons, se trouvant en partie dans l'*Histoire de la Réformation en Europe au temps de Calvin*, t. II, p. 283-288. C'est la première fois que ce discours est offert au public chrétien, et on doit se rappeler qu'après la lecture de cette pièce latine, le médecin et docteur Cop, suspect à la Sorbonne, ainsi que son ami Calvin qui avait consenti à le composer, eurent à songer de quitter Paris. L'un et l'autre virent bien



le danger auquel ils s'exposaient, mais l'un et l'autre désiraient profiter de cette belle occasion pour proclamer l'Evangile à la face de toute la France.

L'Université, devant laquelle le recteur devait prendre la parole, s'assembla en grande pompe dans l'église des Mathurins, où se faisaient remarquer des ecclésiastiques de tous les ordres et de tous les rangs, ainsi que des étudiants parmi lesquels se trouvait Calvin lui-même, assis paisiblement sur un banc, attendant l'effet de sa composition.

« Messieurs, dit le recteur, c'est une grande chose que la philosophie chrétienne, et une chose trop excellente pour qu'aucune langue puisse en exprimer la valeur et même qu'aucune pensée puisse la concevoir. Donnée de Dieu à l'homme par Jésus-Christ lui-même, elle nous fait connaître cette vraie félicité qui ne trompe personne, nous faisant croire et comprendre que nous sommes vraiment fils de Dieu..... L'éclat de la splendeur de cette sagesse de Dieu éclipse toutes les lueurs de la sagesse du monde. Elle place ceux qui la possèdent autant au-dessus du commun des hommes, que le commun des hommes est au-dessus des brutes. L'esprit de l'homme, ouvert et agrandi par la main divine, comprend alors des choses infiniment

plus sublimes que toutes celles qui sont connues de notre faible humanité. Qu'elle doit être admirable, qu'elle doit être sainte, cette philosophie divine, puisque, pour l'apporter aux hommes, Dieu lui-même a voulu devenir homme; que pour nous l'apprendre, l'immortel s'est fait mortel ! Dieu pouvait-il nous manifester mieux son amour que par le don de son Verbe éternel ? Quel lien plus intime et plus ferme pouvait-il établir entre lui et nous, qu'en devenant un homme tel que nous ? Messieurs, louons les autres sciences, je l'approuve; admirons la dialectique, la philosophie naturelle, l'éthique, en vue de leur utilité; mais qui oserait les comparer avec cette autre philosophie, d'un genre à part, qui expose ce que tous les philosophes ont longtemps cherché et n'ont jamais trouvé... la volonté même de Dieu ? Et quelle est-elle cette volonté cachée, qui nous est ici révélée ? Cette volonté, la voici : *C'est la grâce de Dieu seule qui remet les péchés..... Le Saint-Esprit qui sanctifie les cœurs, qui apporte la vie éternelle, est promis à tous les chrétiens.* S'il y a quelqu'un parmi nous qui ne loue pas cette science par-dessus toute science..... je le demande, que louera-t-il ? Faut-il charmer l'esprit de l'homme, lui donner le repos du cœur, le faire vivre saintement, heureusement ? La philosophie chré-

tienne lui fournit, et en abondance, ces biens admirables; et en même temps elle dompte, comme par un frein salutaire, les mouvements impétueux de notre âme. Messieurs, puisque la dignité et la gloire de cet Evangile sont si grands, combien je me réjouis de ce que la charge dont je suis revêtu m'appelle aujourd'hui à vous l'exposer..... »

Après cet exorde qui parut étrange à un grand nombre d'auditeurs, le recteur annonça que selon la coutume, il expliquerait l'Evangile du jour. « Mais auparavant, dit-il, présentez avec moi d'ardentes prières à Christ, très-bon, très-grand, *qui est le vrai, qui est le seul intercesseur auprès du Père*, afin que, par ce fécond Esprit, il illumine nos intelligences, et que *tout notre discours le loue, le sente, le respire, réfléchisse son image, en sorte que ce divin Sauveur, pénétrant dans nos âmes, les baigne dans la rosée de sa grâce divine !* »

Alors le recteur exposa le bonheur de ceux qui sont *pauvres en esprit*, qui sont *affligés, qui ont faim et soif de la justice*, les béatitudes prononcées par Jésus sur la montagne (Matth., V).

Jamais l'Université n'avait rien entendu de pareil, et bientôt la Sorbonne fut remplie de colère et d'effroi. Ce jour de la Toussaint de l'an 1533, marque dans les éphémérides protestantes.

Il fallut que les coupables songeassent à leur sûreté et qu'ils prissent peu après le chemin de l'exil pour échapper à la mort. Genève allait recueillir Calvin et Cop.

---

### III.

Épître des amateurs de la sainte Evangile de Payerne à ceux de Genève. Archives, n° 4070.

Dans la petite ville de Payerne se trouvaient réunis, en juillet 1532, de pieux chrétiens, avec leur pasteur Antoine Saunier, de Moirans en Dauphiné, ami de Guillaume Farel. Comme ils étaient à s'entretenir de la cité de Genève, l'un d'entre eux proposa d'écrire une lettre aux Huguenots qui commençaient à y comprendre l'Evangile, et qui étaient extraordinairement fatigués du pouvoir épiscopal et papal. Il s'agissait de les encourager à rompre avec l'Eglise pour laquelle Jésus-Christ n'était plus rien. Voici cette pièce intéressante qui prépara l'entrée de Farel et de Calvin à Genève.

« Nous avons entendu que le Dieu de gloire

vous a visités de sa grâce , comme ses enfants élus , et que maintenant il vous appelle de sa voix éternellement salutaire. Bien-aimés en Jésus-Christ , recevez la parole du grand Pasteur , qui s'est donné une seule fois , et s'est sacrifié en hostie vivante , pour le salut de tous croyants. Dieu vous manifeste les grandes richesses de sa gloire ; il nous invite à délaisser les doctrines des hommes et à prendre celle de notre seul Sauveur Jésus-Christ , laquelle fait de nous de nouvelles créatures et des héritiers du royaume de Dieu. Croyez à cette doctrine , de bon cœur , sans honte ni crainte des hommes ; ayant l'assurance qu'elle est bonne , sainte , seule salutaire , et que toutes les autres qui lui sont opposées sont méchantes et condamnables. N'ayez point crainte du grand nombre et de la puissance de vos ennemis ; mais pour l'amour de Jésus-Christ , qui a accompli votre rédemption , et qui nous donne la rémission de tous nos péchés , soyez prêts à abandonner , non-seulement vos honneurs , vos biens , vos parents , mais encore à renoncer à vous-mêmes , déclarant avec le bon saint Paul , qui ni la gloire ni la tribulation , ni la mort ni la vie ne nous sépareront de l'Evangile du salut.....

» Or donc , nous vos frères en la génération seconde et spirituelle , nous prions le Père de

gloire d'achever ce qu'il a commencé en vous, et d'éclairer les yeux de votre cœur par la vraie lumière évangélique, afin que vous puissiez connaître les grandes et inséparables richesses préparées à tous ceux qui sont sanctifiés par le sang de Jésus-Christ. Renoncez donc au prince de ce monde et à tous ses satellites, sous la bannière desquels vous et nous nous avons cheminé, et reconnaissez notre Seigneur pour seul maître, seul Dieu, et seul Sauveur, qui donne le royaume des cieux pour rien. Suivez, non ce qui vous semble beau et bon, mais uniquement le commandement de Dieu, notre bon Père, n'y ajoutant rien, n'en retranchant rien. Que sa grâce soit écrite en vos cœurs, et que vous la distribuiez à ceux qui sont encore ignorants et infirmes, *par une douce et aimable instruction*; en sorte que le troupeau de Jésus-Christ soit journellement augmenté par vous. Notre Seigneur Dieu est pour vous, lui contre lequel le monde entier ne peut rien. Soyez les garde-enseignes sur la terre des trésors de notre Sauveur, et que par votre moyen le saint Evangile soit manifesté en plusieurs pays. »

Le Conseil de Genève reçut cette épître avec reconnaissance et la déposa dans les Archives de la ville, où elle se trouve encore aujourd'hui.

## IV.

### La reine de Navarre et Calvin.

Deux personnages , un homme et une femme , dont la position sociale et le caractère offrent les contrastes les plus frappants , ont travaillé avec le plus de zèle à répandre l'Evangile en France , à l'époque de la Réformation.

La femme paraît la première. Elle est la plus belle , la plus intelligente , la plus spirituelle , la plus aimable , la plus influente , et , si l'on excepte sa fille , la plus grande de son siècle. Sœur , mère de rois , reine elle-même , grand'mère du monarque que la France (à tort ou à raison) a le plus exalté , Henri IV , elle vit beaucoup dans le monde , dans les grandes fêtes , avec les grands personnages , au milieu des magnificences du Louvre , de Saint-Germain et de Fontai-



nebleau. Cette femme, c'est Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, reine de Navarre et sœur de François I<sup>er</sup>.

L'homme qui paraît ensuite (il était plus jeune de dix-sept ans), contraste avec toutes ces grandeurs par la petitesse de son origine; c'est un homme du peuple, un Picard, dont le grand-père avait été tonnelier à Pont-l'Évêque, dont le père était secrétaire de l'évêché, et qui, au jour de sa plus grande influence dans le monde, fit apprendre à son frère Antoine l'état de relieur. Simple, frugal, pauvre lui-même, d'un « naturel un peu sauvage et honteux » (comme il le dit dans sa Préface des Psaumes, et encore : j'ai toujours aimé *requoy* (repos) et tranquillité); voilà l'humble enveloppe qui recouvre la grandeur de son génie et la force de sa volonté. Cet homme, c'est Calvin.

Cependant cet homme et cette femme, si opposés quant à leur apparence dans le monde, se ressemblent dans les traits principaux. Ils ont foi l'un et l'autre aux grandes vérités de l'Évangile; ils aiment Jésus-Christ; ils ont le même zèle pour répandre avec une infatigable activité les vérités qui leur sont chères; ils ont la même compassion pour les malheureux, et surtout pour les victimes des persécutions religieuses.....

## V.

La conduite de François I<sup>er</sup> à l'égard des Protestants de France.

L'histoire offre peu de caractère plus inconséquent que celui de François I<sup>er</sup>. Il cédait tantôt à Marguerite et tantôt à la Sorbonne. Il emprisonnait et libérait, il rivait les chaînes et les brisait. Toutes ses actions se contredisaient ; tous ses projets semblaient s'exclure l'un l'autre ; par son côté lumineux, il était le père des lettres ; par son côté ténébreux, l'ennemi de toute liberté, et surtout de celle que donne l'Evangile, et il passait avec aisance de l'un de ces rôles à l'autre. Cependant l'influence que Marguerite exerça sur lui en faveur des Réformés, sembla la plus forte, pendant les huit ou neuf années qui suivirent sa captivité ; François se montra plutôt favorable aux évangéliques durant cette

époque, sauf certains moments où quelques excès l'irritèrent. Coursier fantasque et fougueux, il sentit quelquefois une mouche qui le piquait, se cabra et jeta bas son cavalier ; mais il se calmait pourtant et se remettait au pas. Aussi plusieurs crurent, pendant ces années, 1525 à 1534, que la patrie de Bernard et de Valdo ne resterait pas en arrière de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Angleterre. Si la Réforme s'y fût accomplie, la France eût été sauvée des abominations des Valois, du despotisme des Bourbons, et des superstitions asservissantes des papes.

Il y avait neuf ans que la Réformation avait commencé en Allemagne ; ne passerait-elle pas le Rhin ?..... Strasbourg est le pont principal par lequel les idées allemandes viennent en France, et les idées françaises vont en Allemagne. Il en a déjà beaucoup passé..... il en passera aussi longtemps que le Rhin coulera.

---

## VI.

### Exemple d'un martyr entre des milliers.

Le royaume de Jésus-Christ est plus confirmé et établi par le sang des martyrs que par la force des armes, disait un jour le docteur de Noyon (*Comment. sur S. Jean*, XVIII, 36). Maintes fois il éprouva la vérité de cette pensée.

Il y avait, à Paris, un jeune *fils* d'environ vingt-huit ans, licencié ès lois, nommé Guillaume Joubert, que son père, avocat du roi à La Rochelle, avait envoyé dans la métropole pour apprendre la *pratique*. Malgré la défense du Parlement, Guillaume, doué d'un esprit sérieux, examina la foi catholique, conçut des doutes à son égard, et un jour, dans l'étude où il travaillait, il dit en présence des élèves ses amis que « ni Geneviève, ni Marie même ne pou-

vaient le sauver , mais le Fils de Dieu seul. » Peu après que le son de trompe se fut fait entendre , le licencié fut jeté en prison. Le père alarmé accourut aussitôt à Paris : Son fils , son espérance !..... il ne se donnait pas de repos ; il allait d'un juge à l'autre : « Demandez ce que vous voudrez ; je suis prêt à bailler *gros argent* pour lui sauver la vie , *Journal d'un bourgeois de Paris sous François I<sup>er</sup>* , p. 251. » Mais en vain renouvelait-il chaque jour ses instances ; le samedi 17 février 1526 , le bourreau vint prendre Guillaume ; il l'aida à monter sur un tombereau , puis le conduisit devant Notre-Dame. « Criez merci à Notre-Dame , » lui dit-il. Alors il le mena encore devant sainte Geneviève : « Criez merci à Madame Geneviève. » Le Rochelois était ferme dans sa foi et ne voulait crier merci qu'à Dieu. Il fut conduit à la place Maubert. Le peuple , à la vue de sa jeunesse et de sa belle apparence , s'apitoyait grandement sur son sort ; mais les gardes rudoyaient ces bonnes âmes. « Ne le plaignez pas , disaient-ils ; il a médité de Notre-Dame , des saints et des saintes du Paradis , et il tient la doctrine de Luther. » Le bourreau prit alors ses instruments , s'approcha de Guillaume , lui fit ouvrir la bouche et lui perça la langue. Ensuite il l'étrangla , et enfin le brûla. Le pauvre père retourna seul à la Rochelle. Mais

le Parlement ne se contenta pas d'une victime ; il frappa bientôt sur quelques habitants d'une ville, que les ennemis de l'Evangile détestaient tout particulièrement et dont le nom est célèbre dans l'histoire du Protestantisme français.

---

## VII.

Les caractères de la Réformation. Le portrait de Calvin.

La Réformation ne fut ni un mouvement de liberté politique, ni une révolution philosophique ; mais une révolution chrétienne , céleste. Elle chercha Dieu , elle le trouva et le rendit à l'homme , voilà son œuvre. Mais en même temps, partout où elle s'est établie , la liberté civile est venue après elle. La grâce, voilà ce qui enthousiasmait les Réformateurs : ce fut la grande idée d'un pardon gratuit. Tout homme fut convoqué au pied de la croix , pour recevoir immédiatement de Christ , un don ineffable. Le Christianisme fut rendu dans le seizième siècle au domaine public. Il passa des magnificences de l'autel à l'homme humble , au foyer domestique , à la société tout entière. Jeté de nouveau au

milieu des peuples, il rendit partout à l'homme la foi, l'espérance, la moralité, la lumière, la liberté et la vie.

Sous l'inspiration de Calvin la religion devint à Genève aussi intérieure qu'en Allemagne : foi aux doctrines de la Parole de Dieu, transformation du cœur, vie nouvelle, telle est la réalisation de la grande parole du Christ : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous.*

Ce court *Appendice* prouve bien que l'ouvrage de M. d'Aubigné a paru *trop tard pour nous*, comme nous l'avons dit. Et c'est pour dédommager nos lecteurs que nous n'avons pas craint de mettre sous leurs yeux ces intéressants fragments qui se rattachent à différents paragraphes de notre livre, plus populaire que scientifique. Ces emprunts contribueront en outre à faire connaître et rechercher un ouvrage sérieux, cette *Histoire de la Réformation en Europe au temps de Calvin*, si riche en faits et propre à répandre la lumière la plus vive sur la grande époque des Réformateurs que Dieu suscita dès les commencements du seizième siècle. La figure majestueuse de Jean Calvin attire surtout les regards dans ce vaste tableau où les personnages sont si nombreux et jouent des rôles plus ou moins importants.



Nous avons donné des titres à ces fragments qu'on peut lire plus complets dans l'Histoire citée, au tome I, p. 468, 469, 492, 493, 505, 506, et au tome II, p. 129, 130, 283-288, 558, 651.

Qu'on contemple maintenant le portrait qui orne cet ouvrage, exécuté d'après une médaille qui existe en Angleterre, et on lira bien des choses dans les traits et le regard de cet homme pieux et savant qui a illustré son siècle, et qui, aujourd'hui encore, n'a rien à redouter de ses détracteurs, tant habiles qu'ils soient. Le nom de Calvin passera à la postérité la plus reculée.

---



# TABLE DES MATIÈRES.

---

ÉPIGRAPHE. . . . .	5
INTRODUCTION. Les documents et les sources : réveil et progrès des études historiques. . . . .	7
I. La famille Caulvin : jeunesse du fils Jehan ; sa conversion , ses voyages , sa présence en Piémont. . . . .	43
II. Calvin et Sénèque : Traité de la Clémence : but du Commentaire de Calvin. . . . .	34
III. L'Institution de la religion chrétienne. Epître à François I <sup>er</sup> . . . . .	40
IV. Le cœur , l'intelligence , le mérite et la foi de Calvin. Quelques-uns des principes de l'homme qui allait entrer à Genève. . . . .	53
V. Situation de Genève avant l'arrivée de Calvin : liberté politique , religieuse. Inscriptions historiques ( Jubilé , Médaille). . . . .	60
VI. Calvin retenu à Genève. Ses fonctions. Catéchisme et première profession de foi. . . . .	67
VII. Réimpression et extraits du Catéchisme de Calvin. Livrée et autorité de ce livre : Prière. Comment le Réformateur envisageait la prière. . . . .	73
VIII. Comment Calvin envisageait le chant religieux. . . .	84

IX. Les Libertins et les Anabaptistes. . . . .	84
X. Lutte avec les Libertins. Exil des pasteurs. L'Eglise réformée de Strasbourg. Mariage de Calvin. Premières conséquences du départ des Réformateurs de Genève. . . . .	93
XI. Amour de Calvin pour Genève. Ses luttes avec plusieurs dignitaires ecclésiastiques. Encouragements à des amis. Correspondance au sujet de son retour dans cette ville. . . . .	105
XII. Rappel de Calvin à Genève. Lettres des Conseils. L'arrêt de 1538 cassé. Lettre aux Magistrats et aux Eglises de Strasbourg et de Suisse. Calvin et le peuple genevois. . . . .	115
XIII. Discours de Calvin et ses premiers travaux à son retour à Genève. . . . .	122
XIV. Discipline et Constitution données à l'Eglise de Genève par Calvin. . . . .	125
XV. Liturgie. Visitation des malades. Conduite de Calvin pendant la peste. . . . .	141
XVI. Nouvelles luttes avec les Libertins. Générosité de Calvin. Il est calomnié. Les Libertins ont le dessous. . . . .	147
XVII. Procès de Gruet et de Monnet. L'esprit du temps. . . . .	156
XVIII. Procès de Servet : participation de Calvin. Législation de l'époque. Partialité, injustice à l'égard du Réformateur. . . . .	161
XIX. Influence de Calvin sur Genève et sur l'Europe. L'Académie et la compagnie des pasteurs aux prises avec Charles IX et le duc de Savoie. . . . .	177
XX. Réponse à Charles IX, rédigée par Calvin. . . . .	184
XXI. Influence de Calvin et de Genève sur l'Europe. . . . .	190
XXII. Consolations et encouragements donnés par Calvin. . . . .	198
XXIII. Calvin malade : ses dernières volontés ; preuves de son désintéressement. . . . .	202
XXIV. Les corps civils et judiciaires de Genève près du lit de Calvin. . . . .	209
XXV. Le corps ecclésiastique de Genève et des environs près du lit de Calvin. . . . .	216

XXVI. Dernière entrevue de Calvin et de Farel. Hauts témoignages d'affection donnés à Calvin. Ses dernières paroles : les regrets qu'il laissa. Son dernier désir : Pyramide élevée à sa mémoire. Sa postérité spirituelle. . . . .	224
XXVII. Sonnets sur la mort de Calvin. Th. de Bèze. Chandieu. . . . .	232
XXVIII. Faillibilité des Réformateurs. Miracle attribué à Calvin. . . . .	236
XXIX. Quelques lettres de Calvin accompagnées de notes historiques explicatives. . . . .	240
1. Aux cinq prisonniers de Lyon, 1553 : leurs noms, leur histoire, leur condamnation. Autres prisonniers martyrs. Origine de l'Eglise de Lyon. . . . .	244
2. Aux fidèles du Poitou, 1554 : Calvin dans le Poitou : l'Eglise de Poitiers. Le Réformateur exhorte les fidèles à prier en commun. . . . .	248
3. A un gentilhomme de Provence, 1554, au sujet d'un enfant mort sans baptême . . . . .	254
4. Aux fidèles d'Angers, 1555 : Origine de l'Eglise d'Angers. Calvin lui envoie un ministre. Instructions pour le pasteur et le troupeau. . . . .	259
5. Aux fidèles de Loudun, 1555 : La Réforme à Loudun en Poitou. Calvin exhorte le petit troupeau. . . .	262
6. A l'Eglise de Paris, 1557 : Organisation de cette Eglise. Surprise de l'assemblée de la rue Saint-Jacques. Emprisonnement de deux cents protestants de toutes conditions. Calvin défend toutes représailles. . . .	265
7. Aux prisonnières de Paris, 1557 : Femmes martyres de la rue Saint-Jacques. Exemples proposés par Calvin. . . . .	270
8. A l'Eglise de Paris, 1558 : Interruption des supplices : intervention de la Suisse et des princes allemands. Calvin exhorte trente prisonniers de la rue Saint-Jacques	276
9. Aux prisonniers de Paris, 1559 : Trois autres mar-	

tyrs à la Conciergerie de Paris. Calvin malade leur adresse une longue exhortation. . . . .	278
10. Aux fidèles de France, 1559 : Synode de 1559. Résistance de plusieurs conseillers, d'Anne Dubourg. Supplices ordonnés par Henri II : Genève menacé par lui et par le pape. Calvin exhorte les fidèles persécutés.	283
11. Encore aux fidèles de France, 1559 : Situation des protestants sous François II. Les Guises. Témoignage de Crespin et de Th. de Bèze. Nouvelle lettre de Calvin aux fidèles de France. Le cantique des martyrs.	293
XXX. Divers enseignements de Calvin. Extraits de ses principaux ouvrages. . . . .	300
1. La corruption de l'homme. Edouard VI, sa piété : estime de Calvin pour ce monarque. . . . .	302
2. L'Evangile, son nom et son but. . . . .	306
3. Comment Calvin envisageait l'Ecriture-Sainte. — Pierre-Robert Olivetan. . . . .	307
4. Dieu ne peut être connu sans le Médiateur. Observation sur la traduction des passages. . . . .	309
5. La connaissance du Père et du Fils. . . . .	313
6. La Rédemption par Christ est vraiment divine. . . . .	315
7. Christ seul but de la foi. . . . .	319
8. Le siège de la foi est le cœur. . . . .	320
9. L'opprobre de Christ. Sermons dédiés à Edouard VI. Lettre à ce roi. Caractère de notre fragment. . . . .	323
10. La moisson est grande. Actualité des Commentaires de Calvin. . . . .	327
11. Le zèle chrétien. . . . .	229
12. Ceux qui connaissent le Seigneur et sa doctrine. Fidélité de Calvin à l'Evangile, prouvée encore par l'Institution. . . . .	334
13. La supériorité de la morale chrétienne. La carrière de Calvin et les principes bibliques. . . . .	333
14. Le but du culte divin. Réorganisation du culte à	

Genève. Calvin à Richard Le Fèvre touchant l'intercession. . . . .	335
15. Le jour du Repos. Volume de 18 sermons de Calvin : sa manière d'envisager le dimanche. — Observation sur la conversion de Calvin . . . . .	337
XXXI. Quelques dates, faits et livres mentionnés dans ce travail. . . . .	344
XXXII. Court résumé. Révolutions opérées à Genève. Grandeur de cette cité sous Calvin. La Réforme, point de départ de la vraie liberté. — Rôle de Luther, de Zwingle et de Calvin. — Notre vœu. . . . .	358

## APPENDICE.

I. Le nom historique de Huguenot. . . . .	365
II. Discours inédit composé par Calvin, prononcé par le recteur Cop. . . . .	368
III. Epître des amateurs de la sainte Evangile de Payerne à ceux de Genève. . . . .	373
IV. La reine de Navarre et Calvin. . . . .	376
V. La conduite de François I <sup>er</sup> à l'égard des Protestants de France. . . . .	378
VI. Exemple d'un martyr entre des milliers. . . . .	380
VII. Les caractères de la Réformation. — Le Portrait de Calvin. . . . .	383

FIN.

# TRAITÉS RELIGIEUX

## APOLOGÉTIQUES ET HISTORIQUES.

---

### LA RÉFORMATION.

#### HOMMES ILLUSTRES ;

#### BIOGRAPHIES, PRÉDICATION, PRIÈRES :

#### PROTESTANTISME ET CATHOLICISME COMPARÉS ;

#### SOURCES, DOCTRINES, ESPRIT, BIENFAITS,

#### TENDANCES ET AVENIR ;

#### ENSEIGNEMENT ET ÉDUCATION DU PEUPLE ;

par **G. GOGUEL**, pasteur.

16 traités in-12, 1728 pages : **10 fr.**

---

Détail de ces traités qui se vendent séparément :

- Nos 1-3. Le Protestantisme, sources, esprit, bienfaits.  
— 4-6. Le Protestantisme et le Catholicisme, doctrines, tendances, avenir.  
— 7-9. La prédication protestante.  
— 10-12. Les portraits des hommes illustres en piété.  
— 13-14. Les Réformateurs et l'Eglise protestante.  
— 15. Le passé religieux du Chablais savoisien.  
— 16. L'enseignement du peuple, avec portraits des fondateurs d'écoles au temps de la Réforme.
-







GTU Library



3 2400 00414 2984

**GTU Library**

**2400 Ridge Road**

**Berkeley, CA 94709**

**For renewals call (510) 649-2500**

**All items are subject to recall.**

